RÉFLÉXIONS

SUR

LES PRÉJUGÉS

Qui s'opposent aux progrès & à la perfection

DE L'INOCULATION.

34525

RÉFLEXIONS

SUR

LES PRÉJUGÉS

QUI S'OPPOSENT AUX PROGRÈS

ET A LA PERFECTION

DE L'INOCULATION.

Par M. GATTI, Médecin-Consultant du Roi, & Professeur en Médecine dans l'Université de Pise.

A BRUXELLES,

Et se trouve à Paris,

Chez MUSIER fils, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCCLXIV.

TABLE
DES MATIERES.

Introduction, Pag. 1

Chap. Ier. *Préjugés sur la nature de la petite Vérole*, 13

Chap. II. *Préjugés sur la Méthode d'inoculer*, 51

Chap. III. *Préjugés sur la contagion de la petite Vérole inoculée*, 105

Chap. IV. *Préjugés sur le retour de la petite Vérole après l'Inoculation*, 159

Conclusion, 210

Heu quantum deſcivit ſecutis dein ſæcutis à priſcâ gloriâ Medicina, quam turpiter ab efficaciſſimo artis magiſtro, uſu, ad figmenta ludentis ingenii defecit! Damnoſa quid non imminuit inertia, dum ab laboriosâ obſervatione ad Philoſophorum placita, ab dictatis naturæ ad garrulitatem, ab Hippocratis effatis ad libidinem fingendi devolutam dolemus. Boerh.

RÉFLEXIONS

REFLEXIONS

Sur les Préjugés qui s'opposent aux progrès & à la perfection de l'Inoculation.

INTRODUCTION.

C'Est à regret qu'après le grand nombre d'ouvrages publiés sur l'Inoculation, j'entreprends encore d'écrire sur une matiere aussi rebattue. C'est à regret que je vois se perdre à raisonner & à disputer un tems que de nouvelles expériences rempliroient bien mieux & bien plus utilement pour le bien de l'hu-

manité. J'avois toujours cru qu'il ſuffiſoit de laiſſer l'Inoculation ſe juſtifier elle-même par ſes ſuccès, tandis que les ravages que fait la petite Vérole naturelle en aſſureroient de plus en plus la néceſſité. Je ne penſois pas qu'une pratique très-ſimple & plus facile que le traitement de la plûpart des maladies les mieux connues, ſeroit regardée avec une auſſi grande défiance, & trouveroit d'auſſi grands obſtacles à ſon établiſſement. Je me perſuadois que l'Inoculation pratiquée depuis pluſieurs ſiecles par des peuples entiers, adoptée dans pluſieurs pays de l'Europe, couronnée par tant de ſuccès en Angleterre, en Italie, en Suiſſe, en Hollande, n'éprouveroit pas autant de contradic-

tions dans une Nation éclairée; enfin, je ne prévoyois pas que chez le plus doux de tous les peuples, il ſe trouveroit des hommes qui mettroient de l'aigreur, de la haine, & toutes les paſſions, dans la diſcuſſion d'une queſtion qui intéreſſe auſſi fortement le bien de l'humanité. Je me ſuis trompé ſur tout cela.

C'eſt à Paris qu'on a fait en 1719 la premiere Inoculation connue en Europe (*a*). C'eſt à Paris qu'en 1724, neuf Docteurs en Théologie ont décidé que l'Inoculation n'étoit point contraire aux principes de la

(*a*) Jean-Théodore Eller, Médecin célebre, Auteur d'un ouvrage, intitulé : *De cognoſcendis & curandis morbis præſertim acutis Regiomonti & Lipſiæ, 1762*, inſtruit par un Médecin Grec, nommé *Carazza*, inocula un enfant avec le plus grand ſuccès. Voyez l'ouvrage cité page 150.

Morale & de la Religion. C'eſt à Paris qu'un des premiers génies de notre ſiecle (*a*) a écrit, il y a plus de trente ans, en faveur de l'Inoculation. C'eſt à Paris que le plus célebre, le plus zélé & le plus éloquent apôtre (*b*) de l'Inoculation, a donné des ouvrages qui ont été traduits dans les principales langues de l'Europe, & ont perſuadé des milliers de perſonnes. C'eſt à Paris qu'un Prince du Sang royal (*c*) a donné à la Nation l'exemple d'un amour paternel, tendre & éclairé tout à la fois, en faiſant inoculer ſes deux enfans. Le plus fameux Inoculateur de l'Europe (*d*) & un des

(*a*) M. de Voltaire.
(*b*) M. de la Condamine.
(*c*) Monſeigneur le Duc d'Orléans.
(*d*) M. Kirk Patrick.

plus célebres Médecins (*a*) de nos jours, ont été appellés à Paris pour inoculer. C'eſt à Paris qu'on a fait le plus d'ouvrages ſur l'Inoculation, & c'eſt à Paris que l'Inoculation a fait le moins de progrès. C'eſt à Paris qu'il y a peut-être encore moins d'Inoculations de faites que de Brochures pour ou contre l'Inoculation. C'eſt à Paris qu'on demande encore ſi les Inoculateurs ne ſont pas des empoiſonneurs publics. C'eſt à Paris que la Faculté de Médecine & la Faculté de Théologie ſont occupées en 1764, à examiner ſi l'Inoculation doit être tolérée ou proſcrite.

Dans ces circonſtances, quand le motif d'être utile ne me ſuffiroit pas pour me déterminer à écrire en fa-

(*a*) M. Tronchin.

veur de l'Inoculation, je m'y trouverois forcé par des raiſons qui me ſont perſonnelles.

Etranger en France, où je ne ſuis pas venu pour inoculer, un ami m'a prié d'inoculer ſes enfans. Le ſuccès a encouragé quelques perſonnes à qui j'ai rendu le même ſervice ; celles-ci en ont déterminé d'autres, & bien-tôt j'ai acquis la petite célébrité d'Inoculateur.

Auſſi-tôt on a vû ſe ranimer à Paris la guerre qu'on faiſoit à l'Inoculation. A meſure que les Inoculations ſe ſont multipliées, elle eſt devenue plus vive ; & elle s'eſt tournée avec plus de violence contre moi, à meſure que j'en ai fait un plus grand nombre.

J'avois cru pouvoir appaiſer les cris que la calomnie élevoit en don-

nant au public la liſte des perſonnes que j'avois inoculées, en rendant compte avec ſimplicité & bonne foi de la méthode que j'avois ſuivie, des accidens mêmes qui m'étoient arrivés. J'avois pris la peine de répondre à quelques objections, quoique je ne les cruſſes pas dignes d'une réponſe ſérieuſe. Tout ce que j'ai fait a été inutile. Les ennemis de l'Inoculation & les miens ne rallentiſſent rien de leur violence. Des Médecins même, partiſans au moins en apparence de l'Inoculation, ſe joignent à ceux qui la combattent, parlent & écrivent contre moi.

J'avoue que cette guerre opiniâtre m'a enfin animé à défendre avec plus de chaleur une cauſe avec laquelle ma cauſe perſonnelle de-

vient déformais unie fort étroitement ; mais une autre conſidération eſt venue ſe joindre encore à tous ces motifs : l'influence qu'une Nation auſſi éclairée que celle-ci a ſur toutes les autres, me fait penſer que ſi l'Inoculation s'établît une fois à Paris, elle triomphera bien-tôt dans le reſte de l'Europe ; & que le moyen le plus ſûr pour étendre cette pratique & pour la rendre univerſelle, eſt de l'introduire dans un pays qui eſt aujourd'hui le centre des Sciences & des Arts ; ainſi rien n'eſt plus intéreſſant pour l'Inoculation, & j'oſe dire pour l'humanité, que la maniere dont cette queſtion ſera décidée à Paris. Conſidération qui doit engager tous ceux qui ont des connoiſſances relatives

à cet objet, à les communiquer au public, comme elle m'y a déterminé moi-même.

Dans d'autres tems & d'autres circonſtances, j'aurois défendu l'Inoculation ſeulement en la préſentant ſous le point de vue ſous lequel elle doit être regardée, en la montrant comme une pratique ſimple & facile, en lui ôtant l'air d'importance & de difficulté qu'on lui a donné, & qui a le plus contribué à groſſir le nombre des obſtacles qui s'oppoſent à ſon établiſſement. J'aurois recueilli ce qu'on connoît de vérités conſtatées ſur cette matiere; en raſſemblant les faits, je ſerois peut-être parvenu à ajouter quelque choſe à ce que tant d'habiles gens ont écrit en faveur de l'Inoculation; & ce

qui auroit été plus important encore, à établir une ſuite de maximes propres à guider dans cette pratique : mais cet ouvrage qui ſeroit court, demanderoit un travail aſſez long. Les circonſtances ſont preſſantes, & il m'a paru plus convenable de ſuivre un autre plan.

Telle eſt la force de la vérité ſur l'eſprit humain, que préſentée à l'homme, lorſque les paſſions ne le troublent point, & que les préjugés ne l'aveuglent pas, elle le ſoumet infailliblement à ſon empire. Les paſſions ne ſe ſoutiennent pas long-tems contre la raiſon, parce que l'intérêt qui les fait naître & qui les nourrit, change comme les circonſtances ; mais le préjugé né de l'ignorance, & que le tems fortifie, eſt plus dura-

ble, & il eſt par-là l'ennemi le plus redoutable de la vérité. Ainſi il ſuffit de détruire les préjugés, & la vérité s'établit comme d'elle-même & ſans effort. Il ſuffit d'éloigner les obſtacles de la route, & bientôt on s'empreſſe d'y entrer.

Dans l'état où ſe trouve actuellement l'Inoculation en France, il n'eſt plus queſtion de combattre des préjugés populaires & groſſiers, auxquels les perſonnes médiocrement inſtruites ne ſe laiſſent plus entraîner, tels que ceux-ci ; *que la petite Vérole inoculée eſt auſſi dangereuſe que la naturelle ; que l'Inoculation laiſſe après elle les ſuites les plus funeſtes ; que l'Inoculation eſt une pratique homicide & contraire à la Morale & à la Religion ; &c.* D'autres obſtacles, des préjugés

d'une autre eſpece, adoptés & répandus par des gens de l'Art, par des perſonnes inſtruites, & favorables d'ailleurs à l'Inoculation, & par des Inoculateurs même, s'oppoſent encore à ſon établiſſement.

Ces préjugés ſont 1°. ceux qui regardent la nature de la petite Vérole en général. 2°. Les préjugés relatifs à la méthode d'inoculer. 3°. Les préjugés contre l'Inoculation, fondés ſur la crainte de la contagion qu'elle peut répandre. 4°. Les préjugés ſur la crainte du retour de la petite Vérole après l'Inoculation. Nous allons les parcourir & les combattre, & ce ſera le plan & l'objet de ce petit Ecrit.

CHAPITRE I.

Préjugés ſur la nature de la petite Vérole.

COMME il n'y a aucune maladie auſſi univerſelle & auſſi funeſte que la petite Vérole, il n'y en a aucune ſur laquelle l'eſprit des hommes ſe ſoit autant exercé pour en découvrir la nature, & pour en expliquer les effets.

Une foule innombrable d'Auteurs ont traité cette matiere, & on trouve dans leurs écrits la raiſon de tout. A les en croire, la nature de la maladie eſt connue, les cauſes des phénomenes ſont à découvert; mais ſi on brûloit tous ces ouvrages, en

conservant seulement quelques faits vrais & utiles qu'on y rencontre, & quelques observations bien faites, (ce qui feroit un livre bien court,) la Médecine & le Genre humain y gagneroient beaucoup.

Quelques hommes seulement ont eu la modestie d'ignorer & de douter, & de s'en tenir aux faits qui frappoient leurs sens, sans vouloir s'appuyer sur leur raison qu'ils sentoient chancelante, aussi-tôt qu'ils vouloient s'en servir pour remonter des phénomenes à leurs causes.

On ne trouve dans les ouvrages de Sydenham, l'oracle de tous les bons Médecins, spécialement dans la petite Vérole, que des faits & des observations, & l'aveu de son ignorance, tant sur la nature de la mala-

die, que ſur les cauſes de la plûpart de ſes ſymptomes.

Boerhaave qui a pouſſé l'étude des cauſes dans la Médecine plus loin qu'aucun autre, & qui avoit lu plus de mille Auteurs ſur la petite Vérole, déclare qu'il n'a rien à ajouter à ce que Sydenham en a dit, & ſe renferme comme lui dans la deſcription des faits & dans l'obſervation.

Le commun des Médecins au contraire n'ignore rien ; c'eſt d'après la connoiſſance des cauſes qu'ils raiſonnent de la petite Vérole ; & ce qui eſt encore pis, c'eſt d'après cette connoiſſance qu'ils parlent de l'Inoculation, qu'ils la condamnent, ou qu'ils l'approuvent, ou qu'ils en dictent les regles (*a*).

(*a*) Cet abus prend ſa ſource dans l'eſtime

Le premier ſoin de cette ſcience prétendue, a été de créer certaines

trop grande que les hommes ſont de leur raiſon, & dans la fauſſe opinion où nous ſommes preſque tous, que nous pouvons trouver dans nos penſées ſeulement, les forces que la nature employe, & les moyens avec leſquels elle agit. Incapables le plus ſouvent de la patience qu'il faut avoir, & de la lenteur qu'il faut mettre dans la recherche & dans l'obſervation des effets, pour parvenir de leur connoiſſance à celle des cauſes, nous nous hâtons de rapprocher les faits nouveaux, des faits déja connus; la plus foible analogie nous détermine à faire ces rapprochemens, & nous élevons avec précipitation un ſyſtême qui n'eſt pas celui de la nature, & qu'une ſeule obſervation détruit.

Mais s'il y a une ſcience dans laquelle ces erreurs ſoient funeſtes, c'eſt ſurtout la Médecine, Art admirable, dont l'action s'exerce ſur la vie & la ſanté des hommes, c'eſt à-dire, ſur ce qu'il y a de plus eſſentiel pour eux, & ſur les phénomenes les plus compliqués & les plus fugitifs de ceux que la nature nous préſente. En Médecine la croyance d'une ſeule erreur,

expreſſions,

expreſſions, certains mots vagues & mal définis, par leſquels on a voulu exprimer, non pas le phénome-

la ſuppoſition fauſſe d'une ſeule cauſe, peuvent faire plus de mal que l'ignorance de cent cauſes & de cent vérités, parce que la ſuppoſition d'une cauſe détourne de la connoiſſance des faits, & que d'un autre côté la connoiſſance des faits multipliés peut nous diſpenſer de celle des cauſes.

C'eſt cette fantaiſie, je dirois preſque cette fureur, de vouloir expliquer tout, qui dans un Peuple raiſonneur a tellement altéré le langage que le malade, au lieu d'expoſer au Médecin avec ſimplicité ce qu'il ſent, ne lui dit preſque que ce qu'il penſe, lui indique la cauſe de ſon mal, au lieu de lui en faire connoître les accidens & les ſymptomes; lui dit qu'il eſt *échauffé, qu'il a le ſang vif, allumé, brûlé, fouetté, appauvri, une bile qui ne coule pas, une lymphe épaiſſie, un lait répandu, de l'âcreté dans les humeurs, l'eſtomac froid, le foie chaud, un engorgement, les nerfs délicats, agacés, picotés*, &c. de ſorte qu'avec des malades auſſi ſçavans, il ne reſte rien au Médecin ni à ſçavoir ni à faire.

ne, mais ſa cauſe. Tels ſont les mots, *fermentation*, *levain*, *humeur*, *developpement*, *ébullition*, *raréfaction*, *efferveſcence*, *germe*, &c.

Si ces termes n'étoient employés que par les ignorans, qui ne leur donnent aucune ſignification bien déterminée, on pourroit leur en permettre l'uſage, en ſe ſouvenant toujours que dans leur bouche ce ſont des mots vuides de ſens; mais employés par les Artiſtes eux-mêmes, ils prennent dès-lors une ſignification ſcientifique, ils paroiſſent exprimer la maniere d'agir de la nature, ſous le maſque de la ſcience, ils amenent l'erreur.

Qu'on ſe donne la peine de définir ces mots, & qu'enſuite on cherche dans la maladie l'exiſtence de

la choſe définie, & on verra les faits ſe refuſer à ces vaines explications.

On parle de fermentation dans la petite Vérole. Quelque définition qu'on donne du mot *fermentation*, elle renfermera toujours l'idée de mouvement inteſtin dans la matiere qui fermente, & l'idée de changement dans la nature de cette matiere après la fermentation. Or on ne trouve aucun ſigne de mouvement inteſtin dans le ſang pendant la maladie, ni aucun changement après.

Le ſang d'un homme qui vient de guérir de la petite Vérole, eſt de la même nature que celui qu'il avoit auparavant.

On l'a obſervé dans l'inſtant qu'il ſort de la veine d'un malade de la petite Vérole, & non plus que dans

toutes les autres maladies, on n'a jamais pû y appercevoir le moindre indice de fermentation, d'effervescence, d'ébullition, de raréfaction, de mouvement inteſtin.

La chaleur, la fréquence du pouls, ne dénotent que l'augmentation du mouvement progreſſif du ſang, & cette augmentation ne dénote qu'une fréquence & une force plus grande dans les contractions du cœur, & point du tout ce mouvement inteſtin qui accompagne la fermentation.

Pourquoi cette prétendue fermentation ne s'exciteroit-elle qu'une fois dans la vie, (ſelon l'opinion la plus probable qu'on n'a qu'une ſeule fois la petite Vérole,) pendant que le ſang ſe renouvelle continuellement dans l'économie animale?

On ſçait que la fermentation, ſoit

ſpiritueuſe, ſoit acide, ſoit putride, eſt toujours un mouvement ſpontané. Le concours de l'air, d'un certain degré de chaleur, l'intervention du levain même, ne ſont que des circonſtances acceſſoires, & ne ſont pas des cauſes véritables. La petite Vérole au contraire, comme nous le verrons plus bas, eſt toujours produite par l'action d'une matiere étrangere introduite dans notre corps.

Il eſt vrai que le pus des boutons eſt une matiere qui a ſubi ce qu'on appelle fermentation putride; mais partout où il y a ſuppuration, il y a fermentation putride, & cela ne veut dire autre choſe, ſinon que du ſang ou quelqu'autre matiere animale devenue ſtagnante, s'eſt putréfiée par la chaleur naturelle & par les au-

tres circonstances qui entraînent nécessairement la putréfaction, & ne signifie point que la cause qui a poussé cette matiere à la peau, c'est-à-dire la maladie, soit une fermentation.

Qu'on définisse le mot *humeur*; ce mot presque inconnu dans la Médecine des autres tems & des autres Nations, ce mot qui épargne tant de recherches & tant de doutes aux malades & aux Médecins, ce mot enfin qu'on employe sans cesse en parlant de la petite Vérole, & on trouvera qu'on n'y attache aucune idée; ou si on y en attache quelques unes, que ce ne sont que des idées vagues & incompletes, qui ne peuvent apporter dans la pratique qu'incertitude & qu'erreur. Un exemple va nous en convaincre.

Sans que je puiſſe deviner préciſément quelle définition on donneroit de ce terme ſi vague, il me ſemble qu'on veut faire entendre qu'il y a en nous une humeur particuliere, qui dans la petite Vérole ſe ſépare de la maſſe des autres humeurs & ſe porte à la peau : c'eſt cette humeur, dit-on, qui conſtitue la matiere des boutons ; c'eſt cette humeur qui quand elle reſte en-dedans, occaſionne les accidens fâcheux de la petite Vérole, les dépôts, les inflammations, &c.

Si cette idée eſt juſte, & qu'on veuille la ſuivre dans ſes conſéquences, il faut penſer qu'il doit reſter d'autant moins de cette humeur au-dedans, qu'il y en a une quantité plus grande portée

à la peau ; & par conſéquent que c'eſt à la ſuite des petites Véroles légeres ou diſcretes qu'on doit craindre les effets de cette humeur, comme les dépôts & les inflammations, plutôt qu'à la ſuite des petites Véroles abondantes & confluentes ; ce qui eſt démenti par une expérience conſtante.

Mais au lieu de nous arrêter à combattre en détail chacune de ces fauſſes idées, nous allons faire connoître la ſource d'où elles découlent. Nous allons montrer qu'elles doivent leur origine à une notion fauſſe, ou au moins incertaine de la maladie de la petite Vérole ; & en détruiſant cette notion pour y ſubſtituer des faits, nous renverſerons d'un ſeul coup tous les préjugés, & nous ne trouverons plus d'obſtacles dans le

le chemin qui peut nous conduire à la vérité.

Cette notion fauſſe ou au moins incertaine, qui a donné naiſſance à tant de préjugés, eſt l'opinion que la petite Vérole eſt une maladie ſpontanée ; c'eſt d'après cette idée qu'on a penſé qu'il y avoit un *germe* à développer, une *humeur* à purger, une *fermentation* à exciter, &c.

C'eſt d'après cette idée qu'on a imaginé une différence entre la petite Vérole qu'on a appellée naturelle, & la petite Vérole inoculée ; qu'on a cru que celle-ci pouvoit produire des effets funeſtes dans le corps humain.

C'eſt d'après cette idée qu'on a donné preſque toutes les regles du

traitement de la petite Vérole en général, de la préparation à l'Inoculation, & de la méthode d'inoculer ; regles pour la plûpart trop générales, incertaines ou fauſſes, comme nous le ferons voir dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt d'après cette idée qu'on a prétendu que l'Inoculation ne garantiſſoit pas du retour de la petite Vérole, que la meilleure inoculation étoit celle qui donnoit une petite Vérole plus abondante, &c. préjugés qui s'oppoſent ſi fortement encore à l'établiſſement de cette pratique, & que nous combattrons auſſi.

Or cette opinion, que la petite Vérole eſt une maladie ſpontanée, eſt abſolument incertaine, & toutes les obſervations, toutes les analo-

gies, tous les faits, ſemblent concourir à nous faire penſer qu'elle n'exiſte jamais que par la voie de la contagion & de la communication. Nous allons développer cette vérité avec quelque étendue.

Telle eſt la nature du corps humain, que dans l'état même de la plus parfaite ſanté, certaines matieres appliquées dans la plus petite quantité à quelqu'une de ſes parties, changent merveilleuſement ſon état, dérangent toutes ſes fonctions, & cauſent ſouvent ſa deſtruction.

Ces matieres, qu'on nomme *poiſons*, produiſent des maladies qui ne ſont point ſemblables entr'elles, mais qui ſont toujours l'effet conſtant & déterminé de l'eſpece de poiſon qu'on a employée.

La Vipere donne la mort, après avoir couvert tout le corps d'une affreuſe jauniſſe. Elle affecte le bas-ventre.

La morſure du Serpent à ſonnettes affecte les poumons & la poitrine.

La morſure du Seps produit une gangrene & une putréfaction dans la membrane adipeuſe, qui s'étendant dans toutes les parties du corps, le détruit enfin après l'avoir tout corrompu.

Une ſoif inextinguible, ſuit la morſure du Dipſas ; une léthargie mortelle, celle de l'Aſpic.

Tout le ſang ſort par l'extrémité des arteres, après la morſure de l'Hœmorrhous (*a*).

(*a*) Tout le monde ſçait que ces ſymptomes

La plus petite goutte d'huile de tabac, appliquée à une legere inciſion, cauſe la mort avec des accidens particuliers à cette eſpece de poiſon.

Qu'on imagine une ſuite de ces poiſons les plus violens choiſis dans les trois régnes de la nature, & une certaine quantité de chacun appliquée à une legere inciſion faite au bout du doigt d'autant d'hommes ſains & robuſtes, chacun de ces hommes ſera conduit à la mort par une maladie différente.

Quelle eſt la nature de ces poiſons ? Quel rapport y a-t-il entre leur nature & les effets meurtriers

effrayans ſont l'effet d'un venin contenu dans des véſicules placées dans les gencives de ces animaux, qui paſſe dans l'inciſion faite par leurs dents.

qu'ils produiſent dans le corps humain ? Par quel méchaniſme amenent-ils des phénomenes ſi variés & ſi merveilleux ? Ce ſont-là des myſteres que la ſagacité humaine n'a pas pu encore pénétrer, & ne pénétrera peut-être jamais.

Il y a un autre genre de poiſons bien plus funeſtes à l'homme, parce qu'ils ſont bien plus répandus. Ce ſont des matieres appartenantes au corps humain qui en tirent leur origine, & qui appliquées & pour ainſi dire ſemées dans un autre corps, ſe reproduiſent & ſe multiplient ; mais leur reproduction ne ſe fait que par un dérangement dans la machine qui eſt plus ou moins grand, & qui eſt différent ſelon la différente nature du poiſon.

Qu'on prenne du pus d'un bubon d'un peſtiféré, de la ſalive d'un enragé, du virus d'un vérolé ; qu'on applique la plus petite quantité de ces matieres à une légere inciſion faite dans quelque partie du corps d'autant d'hommes robuſtes & ſains, chacun de ces hommes aura une maladie différente, mais toujours correſpondante à la matiere appliquée. Dans tous, le poiſon appliqué ſe trouvera reproduit & multiplié ; l'un aura la peſte, l'autre la rage, &c. & le pus du peſtiféré, & la ſalive de l'enragé, ſeront de même nature que la ſalive & le pus appliqués, & ſe reproduiront & ſe multiplieront de la même maniere, s'ils ſont à leur tour ſemés dans un autre corps ; comme la graine d'une

plante miſe dans un ſol convenable ſe reproduit & ſe multiplie, aſſimilant à ſa nature certaines parties du terrein où elle eſt plantée.

Il y a autant d'eſpeces de ces derniers poiſons, qu'il y a de maladies contagieuſes, & leur nature eſt auſſi différente que la nature des maladies qu'elles produiſent. Chaque eſpece de ces poiſons produit toujours une maladie d'un caractere conſtant & déterminé.

Ces poiſons ſont plus ou moins actifs, plus ou moins ſubtils ; de-là le plus ou moins de véhémence & de promptitude dans leurs effets, & le plus ou moins de facilité à paſſer du corps du malade dans celui du ſain.

Mais il eſt conſtamment vrai que

toutes les maladies qu'on gagne par la contagion, ſont l'effet d'une matiere étrangere, qui eſt paſſée du corps du malade dans celui du ſain, & s'eſt appliquée à quelque partie; comme aux poumons par la reſpiration, à l'eſtomac par la déglutition, à la peau par l'attouchement, aux parties qui ſont ſous la peau par une inciſion, &c.

Nous ne connoiſſons pas mieux la nature & l'action de ces poiſons contagieux, que celles des poiſons ſimples, que nous fourniſſent les animaux venimeux, & les autres regnes de la nature.

Maintenant qu'on recueille tous les phénomenes que preſentent les poiſons agiſſans ſur le corps humain, & tous les caracteres des ma-

lidies contagieuſes, & qui exiſtent dans l'homme par la voie de la communication, & qu'on raſſemble d'un autre côté tous ceux qui accompagnent la petite Vérole, on ſe convaincra que cette maladie eſt auſſi l'effet d'un poiſon appliqué à quelque partie de notre corps; que ce poiſon eſt dans la matiere qui forme les boutons de la petite Vérole, & que ſa formation eſt dans l'économie animale l'effet d'une matiere étrangere; comme la ſortie du ſang par l'extrémité des arteres après la morſure de l'Hœmorrhous, eſt l'effet d'une matiere qui eſt paſſée des gencives de ce ſerpent dans le corps de l'homme mordu; comme, &c.

Semblable aux poiſons & aux matieres qui portent les maladies

contagieuſes, & plus active encore à certains égards, la matiere des boutons de la petite Vérole, produit la petite Vérole dans l'homme, ſi elle eſt introduite dans le corps par une légere inciſion, ſi elle eſt frottée ſur la peau, ſi elle eſt reſpirée par le nez ou avalée avec la ſalive, & ſi le ſujet en eſt ſuſceptible.

La plus petite quantité de cette matiere fraîchement recueillie ou ſechée, ce que l'on peut en prendre avec la pointe d'une épingle dans le pus d'un bouton, ce que l'on en peut à peine appercevoir à la vue, donne la maladie également.

Ce ſont des expériences mille fois répétées, & ce ſont autant de moyens dont on ſe ſert pour inoculer chez différentes Nations.

Un homme sain & susceptible de la petite Vérole, gagne la maladie s'il respire dans l'atmosphere de quelqu'un qui en est attaqué, ou s'il le touche, & on dit qu'il l'a gagnée par contagion. Dans ce cas il faut aussi que la cause du mal soit passée du corps du malade dans celui du sain, & cette cause doit être quelque matiere qui n'existoit pas dans le malade avant sa maladie. Elle doit donc être dans la matiere des boutons, qui s'est appliquée à quelque partie du corps du sain, comme à sa peau par l'attouchement, à ses poumons par la respiration, à son estomac par la déglutition, &c.

Donc la petite Vérole que l'on a par contagion, est l'effet de l'application de la matiere variolique à

quelque partie du corps, auſſi-bien que celle que l'on a par l'Inoculation; avec cette ſeule différence que dans l'Inoculation, c'eſt l'intelligence qui applique le poiſon, dans la contagion, c'eſt le haſard.

Il eſt difficile qu'on nous conteſte rien de ce que nous avons avancé juſqu'à préſent. On conviendra facilement que la petite Vérole priſe par contagion eſt l'effet de l'application de la matiere variolique, auſſi bien que celle qu'on a par l'Inoculation: mais nous avons un pas de plus à faire, & nous devons combattre l'opinion de ceux qui prétendent que la petite Vérole a lieu indépendamment de toute contagion, & qu'elle eſt quelquefois ſpontanée.

Qu'on prenne garde, 1°. que nous

ne nous chargeons pas de prouver *qu'elle ne peut pas être* ſpontanée ; notre aſſertion n'énonce qu'un ſimple fait. *La petite Vérole telle que nous la connoiſſons, eſt toujours priſe par la contagion.* 2°. Que nous ne voulons pas même donner des preuves poſitives contre cette prétendue ſpontanéité ; mais qu'il nous ſuffit de faire voir qu'elle n'eſt appuyée ſur aucune raiſon ſolide. Les préjugés que nous combattons, ſuppoſant cette ſpontanéité de la petite Vérole, lorſqu'une fois nous aurons montré l'incertitude de ce prétendu principe, tous les ſyſtêmes qu'on a élevés ſur ce fondement tombent à terre. C'eſt à ceux qui ont elevé ces ſyſtême, d'établir par des démonſtrations la vérité du principe qui en eſt la

baſe. Pour nous il nous ſuffit d'oppoſer un ſimple doute, une poſſibilité, une vraiſemblance, contre une aſſertion auſſi haſardée, & nous aurons atteint au but que nous nous propoſions.

1°. L'analogie que nous avons fait remarquer entre la petite Vérole, d'un côté, & les maladies contagieuſes & les poiſons; le rapport qui ſe trouve entre la maniere d'agir des matieres virulentes, que les unes & les autres fourniſſent; la reſſemblance des loix que ſuit la communication de la petite Vérole & celle de ces maladies; la reproduction ſemblable de ces virus dans l'économie animale, toutes ces raiſons nous conduiſent à penſer auſſi, que la petite Vérole, comme la

peſte, comme les maladies vénériennes, comme les accidens terribles, qui ſont les ſuites de la morſure des animaux venimeux, n'eſt jamais que l'effet de l'application d'une matiere étrangere, & ne vient jamais ſpontanément.

2°. L'hiſtoire de cette maladie confirme fortement cette conjecture. On ne trouve aucun veſtige de ſon exiſtence avant le ſixieme ſiecle de l'Ere chrétienne, dans les monumens hiſtoriques qui nous ſont parvenus ; elle a été inconnue en Europe juſqu'au douzieme, & en Amerique, juſqu'à ce que les Européens l'y euſſent portée, il y a environ 200 ans. Elle n'eſt connue dans le Groenland, que depuis 30 ou 40 ans. Elle regne preſque continuellement

continuellement dans les grandes Sociétés, où les cauſes de la contagion ſont toujours ſubſiſtantes & voiſines, & paſſagerement dans les petites. Il y a des Sociétés iſolées & qui ont peu de commerce avec les autres, où des générations entieres ſe ſuccedent ſans la connoître. Ne ſont-ce pas-là les caracteres d'une maladie qui n'eſt pas ſpontanée ? Avons-nous d'autres raiſons pour croire que la peſte & les maladies vénériennes ſon toujours l'effet de la communication du virus ?

3°. La ſeule raiſon qui peut porter à croire que cette maladie eſt quelquefois ſpontanée, eſt qu'elle ſe montre aſſez ſouvent, ſans qu'on puiſſe ſuivre la route par

laquelle la contagion eſt arrivée ; mais cette preuve eſt manifeſtement inſuffiſante. La prodigieuſe ſubtilité du virus variolique, fait qu'il arrive à nous par mille voies qui nous ſont abſolument inconnues. Il peut être porté par l'air & les vents, à une diſtance indéfinie ; comme la pouſſiere ſeminale de certaines plantes du palmier, par exemple, va féconder la femelle à une diſtance de pluſieurs lieues ; il s'attache aux habits, aux animaux, à toutes ſortes de matieres ; c'eſt un ennemi inviſible qui nous frappe, ſans que nous puiſſions nous défendre, & qui nous bleſſe, ſans que nous puiſſions voir l'arme dont il ſe ſert.

4°. Cette opinion, que la petite

Vérole n'eſt jamais ſpontanée, eſt adoptée par de très-grands Médecins. Il eſt vrai que ceux qui ont connu cette vérité, n'en ont pas tiré toutes les conſéquences qui en découlent; mais au moins n'a-t-elle pas été méconnue entierement, & aujourd'hui même parmi les ennemis de l'Inoculation, pluſieurs l'adoptent & la regardent comme certaine.

Le plus grand nombre des Médecins n'a pas nié poſitivement que la petite Vérole fût toujours l'effet de la contagion. Ils n'ont pas pu prononcer avec autant d'aſſurance contre une vérité de fait, qui s'offroit aſſez facilement à leurs yeux; mais en convenant que cette maladie étoit contagieuſe & n'étoit

que contagieuſe, ils n'ont pas laiſſé d'admettre en même tems un principe abſolument contradictoire à celui-là, ou au moins ils l'ont ſuppoſé dans la pratique & dans toutes les autres idées qu'ils ſe ſont faites de cette maladie : puiſque toute leur doctrine de *développement d'humeur*, de *fermentation*, &c. ſuppoſe néceſſairement la préexiſtence de la cauſe de la maladie dans le corps humain, la préexiſtence d'un germe, la ſpontanéité de la petite Vérole, &c.

Je ſçais qu'on ne manquera pas de me dire, ſi la petite Vérole n'eſt jamais ſpontanée, d'où eſt venue la premiere petite Vérole dans l'eſpece humaine ?

L'objection eſt preſſante. Voici

ma réponſe : Je n'en ſçais rien, & je ne ſuis pas obligé de le ſçavoir, pour juſtifier les doutes que j'ai propoſés contre le principe que je combats, que la petite Vérole eſt quelquefois ſpontanée. C'eſt à ceux qui ſuppoſent que cette maladie peut arriver ſans communication & ſans contagion, de nous prouver un principe, qui eſt le fondement de tout leur ſyſtême. J'oppoſe de ſimples doutes, & ces doutes ſuffiſent. Je demanderai à mon tour : *Si la peſte, ſi les maladies vénériennes ne ſe prennent jamais que par contagion, d'où eſt venue la premiere peſte, la premiere Vérole dans l'eſpece humaine?*

Peut-être a-t-il fallu des ſiecles, & un concours de circonſtances, qui ne ſe retrouveront jamais pour

amener la premiere peste dans le premier homme qui l'a eue au fond de l'Afrique. Mais nous voyons qu'à présent & dans l'état actuel où se trouve l'espece humaine, on n'a la peste que par communication. Nous pouvons dire la même chose des maladies vénériennes, & quoi qu'il en soit de leur premiere origine qui se perd dans l'histoire de l'homme, si elles ont été une fois spontanées, elles ne le sont plus actuellement, & il est question de ce qui est actuellement.

Quoiqu'on ne puisse pas répondre bien précisément à cette question, on n'est pas en droit pour cela d'imaginer que la peste, la Vérole sont des maladies spontanées. Les faits nous montrent que

ces maladies ne ſe prennent jamais que par communication. Nous avons des faits ſemblables, & ſans doute plus multipliés & plus conſtamment ſuivis, relativement à la petite Vérole. Ne ſuffiſent-ils pas, & ſera-t-on en droit d'y oppoſer des raiſonnemens vagues & incertains, & d'exiger de nous que nous éclairciſſions des myſteres que la nature cache à nos yeux.

Auſſi-tôt qu'on veut aller plus loin que les faits, la nature de cette maladie & les phénomenes qui l'accompagnent, deviennent la matiere d'une infinité de queſtions, dont une ſeule doit effrayer l'homme qui ſçait ignorer & douter.

Quelle eſt la nature du poiſon variolique ?

Sur quelle partie du corps commence-t-il à exercer ſon action ? eſt-ce dans le ſang ? eſt-ce dans les nerfs ? eſt-ce dans les fibres ? eſt-ce dans le corps muqueux ?

Comment ſon activité s'étend-elle ſur toute la machine, en donnant la fievre, &c ?

Comment un atôme de ce poiſon ſe multiplie-t-il, juſqu'à donner quelquefois pluſieurs livres de matieres, parfaitement ſemblables à lui ?

Quelle eſt dans le corps humain la matiere qu'il aſſimile à ſa nature ?

Pourquoi n'agit-il qu'une ſeule fois dans la vie ſur l'économie animale ?

Pourquoi cet atome variolique eſt-il ſi actif ſur un homme qui vient

de

de naître, puiſque appliqué en une quantité infiniment petite, il lui donne la petite Vérole ; & ne produit-il enſuite aucun effet ſur ce même homme, dans un âge plus avancé, quand il n'y a peut-être pas dans ſon corps un ſeul atome de la matiere dont il étoit formé quand il eſt venu au monde ?

La matiere des boutons eſt-elle le poiſon même, ou le nid du poiſon ?

Si toutes ces queſtions, & une infinité d'autres que nous pourrions propoſer, ſont encore trop obſcures & trop difficiles à réſoudre ; ſi nos connoiſſances ſur cette matiere ſont ſi bornées, & ſi les jugemens formés ſur les cauſes ſont ſi trompeurs, qu'a-t-on autre

chose à faire, que de s'en tenir uniquement à l'observation ? Il n'y a rien à craindre avec un tel guide; s'il ne nous mene pas bien loin, du moins nos pas seront assurés. On va voir que c'est encore pour ne s'être pas abandonné à sa conduite, qu'on a adopté la plus grande partie des idées qu'on s'est faites, relativement à la Méthode d'inoculer.

CHAPITRE II.

Préjugés sur la Méthode d'inoculer.

LEs préjugés relatifs à la Méthode d'inoculer, en nuisant à la perfection de la pratique, ont contribué beaucoup & contribuent encore à entretenir l'éloignement, que l'ignorance & la timidité inspirent pour l'Inoculation.

Les regles qu'on a données sur cette matiere, regardent la préparation des sujets, le choix de la matiere variolique, & le traitement de la maladie.

Préjugés sur la préparation.

Préparer un sujet à l'Inocula-

tion, c'eſt travailler à lui donner les diſpoſitions néceſſaires pour avoir la petite Vérole avec le moindre détriment poſſible de ſa ſanté. D'où il ſuit, qu'avant de donner des regles pour la préparation, il eſt néceſſaire de déterminer quelles ſont ces diſpoſitions. Or il ne paroît pas qu'on ait mis à cette recherche le ſoin qu'elle demandoit, ni qu'on ait pris les meilleurs moyens pour y réuſſir.

L'abſence de toute autre maladie, la température de l'air, le choix de l'âge & de la ſaiſon, un ſang moins diſpoſé à l'inflammation, ont été regardés unanimement comme les diſpoſitions déciſives pour procurer une petite Vérole bénigne; & il faut convenir que ces condi-

tions ſont utiles, puiſque les petites Véroles dangereuſes ſont ſouvent accompagnées de circonſtances contraires : mais l'expérience nous montre que ſouvent auſſi toutes ces circonſtances favorables étant données, la petite Vérole eſt mauvaiſe, & qu'on a quelquefois une petite Vérole bénigne avec les diſpoſitions oppoſées.

Il paroît donc que la bénignité & la malignité de cette maladie, ne dépendent pas ſeulement de ces diſpoſitions connues, mais encore de quelques autres qui ne le ſont pas, ou qui le ſont moins, non pas qu'elles ſe refuſent à l'obſervation, mais parce qu'on a négligé de les obſerver, & parce qu'on a cherché à les déterminer, moins d'après les faits

& l'expérience, que d'après des raiſonnemens incertains ſur la nature de la maladie.

Selon l'opinion commune, la condition la plus importante pour le bon ſuccès de l'Inoculation, celle qu'on a principalement en vûe dans la préparation, eſt la moindre diſpoſition dans le ſang à l'inflammation. De-là le régime antiphlogiſtique, les purgations, les ſaignées, &c.

On voit aiſément que cette condition a été preſcrite d'après l'idée que la petite Vérole eſt une maladie inflammatoire, une fermentation, une effervescence, &c. Mais cette idée eſt-elle bien exacte? ou plutôt n'eſt-elle pas abſolument fauſſe? L'inflammation qui conſtitue eſſentiellement les maladies in-

flammatoires, n'eſt qu'un ſymptome dans la petite Vérole; & elle eſt un ſymptome néceſſaire, puiſque ce n'eſt que par l'inflammation & la ſuppuration des boutons, que la nature ſe délivre de la matiere morbifique.

Un jeune homme ſain, robuſte & ſanguin, & dont le ſang a par conſéquent la plus grande diſpoſition à l'inflammation, a quelquefois une petite Vérole, ſoit naturelle, ſoit inoculée, très-légere & très-bénigne; tandis qu'une fille qui eſt foible & délicate, & qui a le moins de cette diſpoſition inflammatoire, l'a confluente & mortelle. On regarde donc mal à-propos l'exemption de cette diſpoſition à l'inflammation, comme une con-

dition déciſive pour avoir une petite Vérole bénigne.

Mais ſuppoſons que dans un ſujet qu'on doit inoculer, il faille diminuer cette diſpoſition à l'inflammation; il ne paroît pas qu'on ait jamais déterminé avec certitude, juſqu'à quel point cette diminution doit être pouſſée. Un Crocheteur à la fleur de ſon âge, plein de force, accoutumé au travail & au vin, peut à force de ſaignées, de purgations, de diete, &c. acquérir un ſang preſqu'entierement diſſous, un ſang aqueux, & ſemblable à celui d'un hydropique. Si on l'inocule en cet état, la petite Vérole ſera pour lui au moins auſſi dangereuſe, que dans ſon premier état naturel. Ainſi voilà des extrémités qu'il faut éviter.

D'un autre côté, un ſujet peut ſe trouver naturellement dans un état où la préparation ne ſerviroit qu'à le porter vers l'une de ces extrémités. Donc il y a un point mitoyen qu'il faut ſaiſir. Or quelles regles a-t-on ſuivies juſqu'à préſent, pour juger ſi le ſujet eſt dans cet état ? A-t-on penſé que ſouvent la préparation peut être nuiſible, en éloignant le ſujet de cet état mitoyen, & en l'écartant de ſon état habituel & naturel ?

On croit qu'il eſt néceſſaire de préparer tous les ſujets. Les regles que nous trouvons dans les ouvrages ſur l'Inoculation, & celles que ſuivent dans la pratique la plus grande partie des Médecins Inoculateurs, de purger, de ſaigner, &c.

ſont générales. Quoiqu'on prépare ainſi plus ou moins, &c. on prépare & on purge toujours. Il eſt pourtant manifeſte qu'il doit arriver très-ſouvent qu'une pareille préparation tombe ſur un ſujet qui ſe trouve dans un état neutre : elle peut même tomber ſur un ſujet dont le ſang ſeroit trop diſſout, trop aqueux, trop dépourvu de cette partie phlogiſtique qu'on veut toujours diminuer, & alors elle ſera évidemment nuiſible.

Les moyens employés pour cette préparation, ſont incertains auſſi. On employe la ſaignée pendant la préparation, pour diminuer la diſpoſition à l'inflammation. Mais ignore-t-on que rien ne diſpoſe à la pléthore, autant que la ſaignée dans

un ſujet ſain ? que la ſaignée qui eſt un remede contre l'inflammation, lorſque l'inflammation exiſte, produit ſouvent un effet contraire deux ou trois ſemaines avant l'arrivée de l'inflammation ? Ignore-t-on les expériences de M. Dodart ? (*a*) Ignore-t-on enfin ce que pluſieurs grands Médecins ont obſervé, que les ſaignées faites avant l'arrivée de la petite Vérole pour préparer le ſujet à l'avoir benigne, ne ſervoient à rien, & nuiſoient très-ſouvent.

Nous citerons ſeulement Sydenham. « J'atteſte, dit ce grand homme, » que la plus violente de tou» tes les petites Véroles confluentes » que j'aie vues, & qui conduiſit le » malade au tombeau le onzieme

(*a*) V. les Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1732.

» jour, eſt tombée ſur une jeune » fille au moment où elle venoit » d'être délivrée d'un rhumatiſme » par des ſaignées abondantes & » multipliées. Fait qui m'a perſuadé » que la ſaignée n'eſt pas auſſi utile » que je l'avois crû pour rendre la » petite Vérole plus benigne (*a*) ».

Voilà donc la plus grande inflammation, puiſqu'on veut regarder la petite Vérole comme une maladie inflammatoire, ſurvenue à la ſuite de ſaignées *abondantes* & *multi-*

(*a*) *Sancte aſſero inſigniſſimum fere omnium quos mihi unquam videre contigit è confluentium genere morbum, & qui ægram undecimo die jugulavit, juvenculæ ſuperveniſſe, ubi primum à rheumatiſmo uſitatâ illâ methodo copioſæ & iteratæ venæ ſectionis, fuerat liberata. Atque hinc primùm mihi innotuit Phlebotomiam non perindè atque ego priùs arbitrabar variolis, intra juſtos limites coercendis conducere.* Sydenham, *Diſſert. Epiſt.*

pliées. Que de doutes ne doivent pas s'élever ſur cet effet prétendu de la ſaignée de prévenir l'inflammation ; que d'obſcurités, que d'incertitudes ſur les avantages de la préparation telle qu'elle eſt pratiquée communément.

Pourquoi jugeroit-on plus favorablement de l'uſage des purgatifs ? Ils diminuent comme la ſaignée la maſſe du ſang, par la ſéparation plus grande qu'ils occaſionnent dans toutes les glandes inteſtinales. En nétoyant, comme on dit, le canal inteſtinal, ils emportent cette humeur glaireuſe qui le tapiſſe, & qui y eſt utile & même néceſſaire dans l'ordre de la ſanté. Enfin ils portent dans les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins une irritation qui ſe commu-

nique à tout le ſyſtême nerveux. Ils doivent donc ſouvent détériorer la ſanté, & par conſéquent rendre la petite Vérole plus mauvaiſe. En un mot, s'il faut quelquefois purger, s'il faut quelquefois ſaigner, c'eſt bien moins ſouvent qu'on ne le penſe, & ce n'eſt jamais par les raiſons qu'on en a données juſqu'à préſent.

Concluons qu'il y a bien de la précipitation à donner des regles auſſi poſitives & auſſi générales dans une matiere où le doute eſt ſi raiſonnable, & où les exceptions ſont ſi fréquentes; que ces regles ſont inſuffiſantes, ſouvent nuiſibles; qu'on les a plutôt ſuppoſées que prouvées; qu'on les a déterminées plutôt d'après des idées incertaines ſur la nature de la petite vérole, que d'après

l'expérience ; & qu'enfin il ne faut pas condamner ſi légérement ceux qui croyent devoir les négliger dans beaucoup de circonſtances.

Cette doctrine de la préparation, comme elle eſt reçue communément, ſeroit appuyée ſur la théorie la mieux raiſonnée, qu'il me ſeroit encore impoſſible de ne pas la regarder comme fort incertaine d'après les faits que j'ai eus ſous les yeux. Pour ne parler que des Inoculations que j'ai faites à Paris de cent & tant de ſujets, il y en a quelques-uns que j'ai ſaignés & purgés ; j'ai preſcrit le regime anti-phlogiſtique à la plûpart, & le regime contraire à quelques autres. J'en ai préparé quelques-uns pendant pluſieurs mois. Il y en a une trentaine que je n'ai

point du tout préparés, & qui n'ont rien changé dans leur ſyſtême de vie, à qui je n'ai rendu d'autre ſervice que d'appliquer à leur corps un peu de matiere variolique, & que j'ai abandonnés entierement à la nature ; & j'atteſte que ces derniers que je n'ai pas préparés, parce que j'ai crû qu'ils n'avoient beſoin d'aucune préparation, puiſqu'il n'y avoit rien à changer dans leur état, ſont ceux-là même qui ont eu la maladie la plus légere. On aura beau me dire qu'il valoit mieux que leur maladie fût plus grave; je ne connois point cet avantage prétendu. L'Inoculation en général, & les miennes en particulier, dûſſent-elles être décriées par cet endroit, je n'adopterai jamais l'art cruel de changer une indiſpoſi-

tion

tion légere de ſa nature, en une maladie importante & longue.

Toutes ces erreurs ſont venues principalement de ce qu'on s'eſt occupé beaucoup trop de procurer les diſpoſitions qu'on croyoit devoir amener une petite Vérole benigne, & qu'on n'a pas aſſez obſervé celles dans leſquelles ſe trouvent communément les ſujets qui ont une petite Vérole peu abondante. Les moyens de procurer ces diſpoſitions ne peuvent pas être abſolument certains, & après tout, on peut ſe diſpenſer d'inoculer ceux à qui elles manquent. Au lieu que lorſque la nature a préparé les voies à la petite Vérole, préparation qu'elle fait bien plus ſûrement que l'art, & qu'il eſt bien plus aiſé de reconnoître que de pro-

curer ; alors il ne reſte plus au Médecins que de ne pas la troubler dans ſon action, parce que l'effet du poiſon variolique, c'eſt-à-dire, la qualité de la maladie, eſt une ſuite infaillible des diſpoſitions du ſujet, à moins que des cauſes extérieures ne dérangent la marche de la nature (*a*).

Dans quel pays l'Inoculation eſt-elle une pratique ſûre ? Eſt-ce là où les Inoculateurs s'occupent *unique-*

(*a*) Ceci nous conduit à une obſervation très-importante : c'eſt qu'il faut toujours exiger de l'Inoculateur qu'il forme ſon prognoſtic ſur la marche de la maladie, ſur la quantité & la qualité des boutons, &c. & ce prognoſtic ſera la véritable épreuve de ſon habileté, ſelon qu'il ſera vérifié ou démenti par les événemens, parce qu'il n'y a que celui qui connoît les diſpoſitions qui puiſſe prévoir les effets du poiſon qu'il applique.

ment de procurer les diſpoſitions qu'ils croyent convenables, ou dans ceux où on cherche principalement à reconnoître dans les ſujets le moment où ſe trouvent les conditions qu'une obſervation conſtante a toujours montrées ſuivies du ſuccès.

Dans tout le Levant, où la petite Vérole naturelle eſt auſſi meurtriere qu'ailleurs, l'Inoculation eſt toujours ſans danger. C'eſt-là qu'on trouve des femmes qui ont inoculé dix mille perſonnes, ſans qu'il leur ſoit arrivé aucun accident; & c'eſt là que le plus ſouvent la ſeule préparation miſe en uſage, eſt de reconnoître ſi le ſujet eſt préparé par la nature.

C'eſt-là qu'après avoir obſervé que les ſujets ſains qui ont une ha-

leine douce, une peau ſouple, & dans leſquels une petite bleſſure ſe cicatriſe promptement, ont une maladie légere ; après s'être aſſuré par l'expérience, que la qualité de la maladie eſt en raiſon compoſée de ces trois conditions, on commence par examiner ſi elles ſe trouvent dans le ſujet qu'on veut inoculer, & où ces diſpoſitions une fois reconnues ou procurées par une préparation bien différente de celle qui eſt reçue parmi nous, on inocule ſans crainte & ſans danger.

Il ne ſeroit pas difficile de raiſonner ſur ces diſpoſitions. On pourroit indiquer le principe de ce rapport, entre la benignité de la petite Vérole & les conditions de l'haleine, de la peau, & de la cicatriſation

d'une plaie. On pourroit faire entendre comment la nature de l'haleine dépendant de la matiere de la tranſpiration dans les poulmons, & cette matiere étant la partie la plus fluide du ſang, la qualité du ſang peut être indiquée par ce phénomene bien plus ſûrement que par tous les autres moyens connus juſqu'à préſent (*a*) ; comme l'odeur

(*a*) Il y a ſans doute quelques maladies dans leſquelles on remarque à la vûe quelque altération dans le ſang ; mais ces ſignes viſibles ſont en petit nombre, pendant que les altérations ſont auſſi variées que les maladies & les tempéramens. A l'exception d'un ou deux cas, la diagnoſtique tirée du ſang eſt entierement incertaine. Le plus grand Médecin ne peut diſtinguer ni par la vue, ni par le tact, ni par d'autre moyen connus, le ſang d'un homme de celui d'un chien, d'un mouton, & beaucoup moins celui d'un homme de celui d'un autre, & l'on peut dire aſſez généralement, que les Médecins

de la tranſpiration, qui n'eſt à proprement parler que l'odeur du ſang, fait diſtinguer au chien ſon maître entre mille autres perſonnes.

On pourroit dire que dans cette maladie, la matiere morbifique ſe portant à la peau par les vaiſſeaux qui en compoſent la texture, la perméabilité de ces vaiſſeaux conſtitue la ſoupleſſe de la peau, & indique la facilité que la matiere morbifique aura de s'y porter.

On pourroit dire que la petite Vérole agiſſant ſur les nerfs (*a*),

ne voyent rien de plus dans le ſang humain, que ce que voyoient les aruſpices dans le ſang des victimes, c'eſt-à-dire, l'humaine crédulité.

(*a*) Tous les poiſons agiſſent ſur les nerfs: l'éruption variolique affecte conſtamment la ſymmétrie, comme la diſtribution des nerfs: elle ne ſe porte jamais ſur les parties paraliſées dans

& les nerfs étant l'inſtrument immédiat de la nutrition des parties, & en conſéquence de la cicatriſation, la facilité de la cicatriſation doit former encore un indice favorable.

Ceux qui ont obſervé tous les phénomenes de cette maladie, & qui connoiſſent la théorie ſolide de l'Art, ſentiront l'importance de ces obſervations, & comprendront comment les effets du poiſon variolique dépendant de la condition des nerfs, du ſang & de la peau,

leſquelles les nerfs ont perdu leur action. J'ai vû deux exemples d'hémi-plegiaques, c'eſt-à-dire, de perſonnes attaquées de paraliſie ſur la moitié du corps, couverts de boutons ſur la partie ſaine, ſans en avoir ſur la partie paralitique. Nous citons ces faits, & nous donnons cette idée à développer aux perſonnes inſtruites. Ce principe ſeul pourroit fournir la matiere d'un ouvrage abſolument neuf.

& la ſagacité humaine n'ayant point d'autre moyen pour connoître ces conditions, que d'obſerver l'odeur de l'haleine, la ſoupleſſe de la peau, & la facilité de la cicatriſation, ces trois caractères peuvent guider ſûrement l'Inoculateur. Mais on aura peine à comprendre comment des femmes deſtituées de toute eſpece de connoiſſances ſur l'économie animale, ont pu parvenir à des réſultats auſſi délicats & auſſi juſtes, à moins qu'on ne ſente bien la vérité de cette maxime, preſque générale en Médecine, & vraie, ſurtout dans la matiere que nous traitons, que la plus belle théorie ne conduit pas auſſi loin & auſſi ſûrement que la plus ſimple obſervation.

L'âge & la ſaiſon convenables à l'Inoculation,

l'Inoculation, ont été auſſi mal déterminés que les autres conditions. L'âge & la ſaiſon dans leſquels on a les diſpoſitions néceſſaires, ſont l'âge & la ſaiſon qui conviennent, & non pas l'âge entre cinq & huit ans, ou la ſaiſon du printems. L'un peut être inoculé à un mois, & l'autre à ſoixante ans. La ſaiſon convenable pour l'un eſt l'été, & pour l'autre l'hyver. Mais il ne faut pas oublier que toutes ces circonſtances ſont peu importantes, & que la ſeule qui le ſoit véritablement eſt l'état actuel du ſujet.

D'après ce qu'on vient de lire ſur la préparation & le choix des ſujets propres à l'Inoculation, j'avertis mes Lecteurs, qu'on ne manquera pas de dire, que je n'exige

& que je n'employe aucune préparation. Je m'y attends bien, & je ne compte pas ſur la bonne-foi des gens prévenus, ou contre moi, ou contre l'Inoculation. Mais pour les perſonnes raiſonnables & ſans prévention, je remarquerai en finiſſant cet article, que le réſultat véritable & ſommaire de toute ma doctrine ſur la préparation eſt, *qu'il ne faut pas préparer ceux qui n'ont pas beſoin d'être préparés.*

Cette doctrine ne paroît pas d'abord fort néceſſaire à enſeigner; on peut croire qu'elle eſt inconteſtable, & que tout le monde en convient: & cependant c'eſt préciſément ce principe dont on s'eſt écarté le plus dans la pratique de l'Inoculation.

N'eſt-il pas évident, en effet,

que ceux qui preſcrivent des regles de préparation générales & uniformes, que ceux qui croyent toujours néceſſaire de ſaigner, de purger, &c. ceux qui ne penſent pas qu'un ſujet puiſſe jamais être préparé par la nature ; ceux que les conditions de l'haleine, de la peau, de la cicatriſation, ne raſſurent pas contre les prétendus dangers de l'Inoculation, ne peuvent pas convenir qu'*il ne faut pas préparer ceux qui n'ont pas beſoin d'être préparés*, ou ce qui eſt la même choſe, n'admettent pas qu'il y ait des ſujets qui n'ont pas beſoin d'être préparés.

Préjugés ſur le choix de la matiere variolique.

Si les regles qu'on a données

juſqu'à préſent ſur la préparation, ſont l'ouvrage des préjugés, on peut bien dire la même choſe de celles qu'on donne pour le choix de la matiere avec laquelle on doit communiquer la petite Vérole; avec cette différence, que celles-ci n'entraînent pas dans la pratique des conſéquences auſſi funeſtes. Nous les examinerons ſeulement, pour montrer qu'on a négligé les plus importantes, & qu'ici encore on n'a pas aſſez conſulté l'obſervation.

On a preſcrit: 1°. De prendre la matiere des boutons d'une petite Vérole la plus benigne & la plus diſcrete: 2°. de la prendre dans un ſujet ſain: 3°. de ne point employer une matiere variolique affoiblie.

1°. Il ſeroit abſurde ſans doute,

de choiſir pour inoculer la matiere d'une petite Vérole confluente, de préférence à celle d'une petite Vérole benigne. Mais l'importance que l'on met à cette regle, marque le préjugé où l'on eſt, que la petite Vérole que l'on donne, dépend de la qualité de celle qu'on employe pour la communiquer. Or, on ſçait par un grand nombre d'expériences, que la matiere d'une petite Vérole très-confluente, donne une petite Vérole de la meilleure eſpece, ſi le ſujet eſt bien diſpoſé; & que la matiere d'une petite Vérole très-benigne, donne à un ſujet mal diſpoſé une petite Vérole très-mauvaiſe; & enfin, que la qualité de la petite Vérole que

l'on donne, dépend uniquement de la diſpoſition du ſujet auquel on la donne, & point du tout de la qualité de la petite Vérole dont on a emprunté la matiere : parce que la matiere des boutons contient toujours le même poiſon, ſoit que les boutons ſoient en grande quantité, comme dans la petite Vérole confluente, ou en petite quantité, comme dans la petite Vérole diſcrete & légere.

2°. On doit certainement prendre la matiere dans un ſujet ſain, plutôt que dans un ſujet mal ſain ; par la même raiſon, qu'on doit la prendre d'une bonne, plutôt que d'une mauvaiſe eſpece.

Mais en preſcrivant cette régle, qu'a-t-on entendu par un ſujet ſain?

Il nous ſemble qu'on n'a pas donné à cette expreſſion la ſignification qu'elle doit avoir ici.

Il nous paroît que par un ſujet ſain, on a entendu celui qui étoit en bonne ſanté, au moment où il a été attaqué de la petite Vérole, ou celui dont la petite Vérole n'étoit pas accompagnée de ſymptomes dangereux. Mais dans la vérité, le ſujet ſain dans lequel on doit prendre la matiere variolique, eſt celui dont la petite Vérole n'eſt accompagnée d'aucune maladie contagieuſe, quel que ſoit d'ailleurs l'état de ſa ſanté, que ſa petite Vérole ſoit abondante ou légere, qu'il ait quelque autre maladie non contagieuſe, unie à la petite Vérole, ou qu'il n'en ait point.

Il eſt certain qu'on peut communiquer avec la petite Vérole les maladies qui ſont contagieuſes ; la rougeole, par exemple, la fievre ſcarlatine. Je cite ces deux maladies, parce que j'ai eu le malheur de donner avec la petite Vérole une fois la rougeole, il y a pluſieurs années, une autrefois la ſcarlatine ; mais ſans aucun accident conſidérable, m'étant ſervi pour inoculer du pus des boutons de perſonnes qui avoient ces maladies, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Mais on ne communiquera pas la pulmonie, la paraliſie, le ſcorbut, la goute, en inoculant la petite Vérole d'un pulmonique, d'un paralitique, d'un ſcorbutique, d'un gouteux, comme on ne communique-

roit pas ces maladies, en introduiſant une goutte du ſang de celui qui en eſt attaqué, dans une inciſion faite à un homme ſain, & comme elles ne ſe communiquent point par le contact, par la reſpiration ; en un mot la matiere variolique ne communique point les maladies du ſujet dans lequel on la prend, à moins que ces maladies ne ſoient contagieuſes, & que leur poiſon ne ſoit contenu dans la matiere des boutons (*a*).

(*a*) Il y a plus de maladies contagieuſes qu'on ne s'imagine communément ; & j'ai toujours penſé qu'une partie de celles qu'on appelle ſimplement épidémiques, ſont vraiment contagieuſes, bien que le poiſon qui les porte ſoit inconnu, & que la communication s'en faſſe par des voies inconnues. Mais quoique la pe-

Quant à la troiſieme regle de ne

tite Vérole ſoit quelquefois unie à quelqu'autre maladie contagieuſe, & que la matiere varioli-que puiſſe contenir quelqu'autre poiſon contagieux, & communiquer par conſéquent deux maladies à la fois ; ce danger, loin déloigner les hommes de la pratique de l'Inoculation, fournit un argument déciſif en ſa faveur. Le danger de la combinaiſon d'uue maladie contagieuſe avec la petite Vérole, eſt bien plus grand, lorſqu'on attend cette maladie, que lorſqu'on la prend par la voie de l'Inoculation. Dans le premier cas on peut choiſir un lieu, des tems, des circonſtances où il n'exiſte, au moins ſenſiblement, aucune contagion, aucune épidémie : on peut prendre la matiere varioli-que d'un Sujet dans lequel, d'après des obſerva-tions qui peuvent avoir un très-grand degré de certitude, il n'y a aucune maladie contagieuſe. Mais on eſt privé de ces avantages dans le cas de la petite Vérole naturelle. Le poiſon qui la porte eſt ſouvent combiné avec quelqu'autre poiſon contagieux, & cette combinaiſon eſt une des principales cauſes des ravages qu'elle fait.

point employer une matiere variolique affoiblie, c'eſt à l'occaſion des inoculations que j'ai faites, qu'elle a été preſcrite ; c'eſt à Paris qu'on l'a imaginée. Elle n'eſt jamais venue dans la tête d'aucun Inoculateur, d'aucun Médecin hors de Paris. Je ne crois pas que ce préjugé mérite d'être combattu ſérieuſement. Je ne puis que renvoyer à ce que j'en ait dit dans ma Lettre à M. Roux, Médecin de la Faculté de Paris, & je proteſte ici de nouveau, que je ſuis perſuadé qu'il ſeroit utile de pouvoir affoiblir la matiere variolique, qu'il ne reſteroit plus rien à deſirer dans l'Art d'inoculer, ſi on pouvoit y parvenir, mais que je ne connois aucun

moyen d'obtenir cet affoibliſſement.

Seulement s'il m'eſt permis de haſarder ici une conjecture, je penſe qu'une matiere variolique qui a paſſé par pluſieurs corps, en ſervant ſucceſſivement à pluſieurs Inoculations, a moins de malignité que la matiere d'une petite Vérole naturelle, & que peut-être on devra un jour à l'Inoculation l'affoibliſſement de ce poiſon parmi les hommes.

Il eſt aſſez naturel de penſer que le poiſon variolique en paſſant par différentes corps choiſis, pourroit inſenſiblement acquérir une meilleur nature, s'apprivoiſer, pour ainſi dire, avec le corps humain, s'affoiblir & ſe dénaturer inſenſible-

ment par ces tranſplantations ſucceſſives, & ceſſer enfin de jouer un rôle ſi conſidérable parmi les poiſons contagieux.

Pluſieurs maladies contagieuſes qui ont affligé les hommes, ſe ſont ſucceſſivement affoiblies, & ont enfin diſparu de la terre, pendant que d'autres qui ſubſiſtent encore parmi nous, y ont bien moins de malignité, & y exercent bien moins de ravages que dans les ſiecles qui nous ont précédé.

L'analogie vient encore fortifier cette conjecture. Combien de ſemences dans les végétaux ont conſervé leur nature inutile ou nuiſible, tant que le haſard ou les vents les ont jettées indifféremment ſur la

terre, & ſont devenues enſuite utiles & ſalutaires à l'homme, lorſque l'art & l'intelligence les a ſucceſſivement ſemées & plantées dans un ſol choiſi ? Pluſieurs de nos plantes potageres étoient dans leur nature primitive, mauvaiſes au goût & même vénéneuſes, & on les trouve telles encore à la campagne ou dans les bois, où l'art humain ne les a point travaillées. Le bled ſeroit peut-être encore un chiendent inutile dans les marais de l'Egypte, ou dans les champs de la Sicile, ſans l'art de ceux qui en choiſiſſant les grains, le ſol & la plantation, changerent ſa nature au grand avantage de l'homme, & mériterent une place parmi les Dieux.

C'eſt ainſi que la matiere de la petite Vérole ſemée ſucceſſivement dans des corps choiſis & ſains, & qui ſeroient pour elle des ſols peu favorables, parce que la vigueur de la nature y altéreroit & dompteroit la force de ſon poiſon, peut dégénerer peu à peu de ſa premiere activité, & devenir moins nuiſible au corps humain.

S'il y a donc des conſeils à donner ſur le choix de la matiere variolique, c'eſt de prendre la matiere variolique d'une petite Vérole inoculée, & même qui a ſubi pluſieurs Inoculations, & de la prendre dans un ſujet qui n'ait aucune maladie contagieuſe unie avec la petite Vérole ; & l'on doit regarder

comme inutiles ou peu importantes, les autres règles qu'on a prescrites.

Préjugés sur le traitement.

La petite Vérole inoculée & la naturelle étant la même maladie, les erreurs établies sur le traitement de l'une & de l'autre, doivent être à-peu-près les mêmes. Jettons un coup-d'œil sur ces erreurs, relativement à la petite Vérole naturelle.

D'après les calculs les plus modérés, la quatorzieme partie des hommes qui naissent meurent de la petite Vérole, & sur ceux qui sont attaqués de cette cruelle maladie, le nombre de ceux qui en meurent, est au nombre de ceux qui en réchappent,

chappent, ſelon quelques Ecrivains, comme un à dix ; ſelon d'autres, comme un à ſept ; & enfin d'après quelques tables, & en particulier d'après celles que l'Hôpital de l'Inoculation de Londres vient de fournir, comme un à quatre. Que de crainte d'outrer, on prenne un milieu entre tous ces réſultats, & on conviendra toujours qu'une partie conſidérable du genre humain eſt victime de la petite Vérole ; & comme cette maladie eſt communément traitée par les Médecins, on ſera auſſi forcé de convenir que la petite Vérole exerce ſes ravages malgré les ſecours de la Médecine.

Voilà déja la puiſſance de l'art

ſur cette maladie au moins infiniment bornée. Mais nous allons plus loin, & nous ne craignons pas de dire que l'art même tel qu'il eſt aujourd'hui entre les mains du commun des Artiſtes, c'eſt-à-dire, avec ſes erreurs & ſes préjugés, rend la petite Vérole plus meurtiere; qu'une grande partie de ceux qui en meurent eſt la victime de l'ignorance des Médecins; & que s'il y avoit encore un certain nombre de maladies auſſi dangereuſes que celles-là & traitées auſſi mal; l'Art préviendroit preſque toujours les loix de la nature, qui forcent à la mort tout homme vivant.

On ſçait que la petite Vérole eſt beaucoup moins meurtriere dans les

campagnes que dans les Villes, & parmi le peuple que parmi les riches & les grands; & pour rendre raiſon de ce phénomene ſans inſulter à la Médecine, on fait valoir la tempérance des gens de la campagne, la ſalubrité de l'air qu'ils reſpirent, la ſimplicité de leur nourriture, &c. & on ne parle pas de leur indigence qui les prive de toutes les commodités de la vie, de leurs travaux qui les épuiſent; on diſſimule qu'ils ſont expoſés à toutes les injures de l'air, à toute l'intempérie des ſaiſons; qu'ils n'ont qu'une nourriture indigeſte, mal ſaine, &c.

Si nous voulons être de bonne foi, nous trouverons une des principales raiſons de cette différence

dans les ſecours de l'art mal entendus, qui ſont funeſtes aux riches, aux habitans des Villes ; tandis que la nature abandonnée à elle-même, mais libre dans ſon action, ſauve plus ſouvent le peuple & les gens de la campagne.

C'eſt l'aveu qu'ont fait pluſieurs Médecins : & pourquoi craindrois-je d'imiter leur ſincérité ? Nous n'en citerons qu'un, nous pourrions en citer cent autres. « Dans cette ma» ladie, dit Baglivi, les enfans des » riches périſſent plus ſouvent par les » remedes que par la force du mal ».

Lors même que la petite Vérole n'eſt pas dangereuſe de ſa nature, combien de fois arrive-t-il que les Médecins la rendent telle, ou au

moins longue & cruelle ? J'ai vû des enfans ſains & bien diſpoſés, attaqués d'une petite Vérole naturelle la plus légere & la plus bénigne qu'on pût deſirer, je les ai vûs condamnés par les loix de l'Art aux ſaignées, aux purgations, aux apozèmes, aux véſicatoires, &c. & des larmes de pitié & d'indignation ont coulé de mes yeux.

Et comment l'art ne ſeroit-il pas dangereux, s'il eſt incertain ? Il y a preſque autant d'opinions qu'il y a d'Auteurs ſur le traitement de cette maladie. Ce qui eſt propoſé par l'un eſt deſapprouvé par d'autres. Le traitement qui eſt à la mode dans un pays, eſt rejetté dans un autre; celui qu'on y pratique à préſent, eſt

contraire à celui qu'on y pratiquoit il y a vingt ans : incertitude qui devroit ſuffire ſeule pour faire adopter l'Inoculation.

Il eſt vrai que la plûpart des Médecins ſont d'accord à donner la préférence à la Méthode de Sydenham : mais combien s'en écartent dans la pratique ? Combien peu ſçavent prendre l'eſprit de ſes regles pour les modifier & les accommoder aux différentes circonſtances ?

On comprend bien que ces erreurs & ces incertitudes ſur le traitement de la petite Vérole naturelle, doivent s'être répandues auſſi ſur les Méthodes de traiter la petite Vérole inoculée ; mais ici elles ne produiſent pas des effets auſſi dange-

reux, parce que la petite Vérole inoculée eſt toujours plus légere & moins abondante que la naturelle; & que lorſque le ſujet eſt bien choiſi, elle eſt ſi bénigne, que l'art ne peut pas la rendre funeſte.

Les préjugés que nous avons combattus dans tout ce Chapitre, forment preſque toutes les regles qu'on a données juſqu'ici ſur la Méthode d'inoculer; mais on s'eſt écarté quelquefois de ces regles avec leſquelles l'expérience & les faits étoient en contradiction; & tandis que la théorie de l'Inoculation eſt demeurée imparfaite, la pratique s'eſt un peu perfectionnée. La théorie eſt demeurée dans l'enfance, puiſque de ce grand nombre d'Auteurs qui ont écrit ſur l'Ino-

culation, la plûpart ne font que ſe répéter, & qu'on trouve exactement les mêmes principes & les mêmes regles dans ceux qui ont annoncé cette pratique à l'Europe il y a quarante ans, & dans ceux qui écrivent à préſent.

D'un autre côté, on ne peut nier que la pratique ne ſe ſoit perfectionnée. Nous voyons qu'en Angleterre dans les premiers tems, il mouroit deux ou trois inoculés ſur cent, tandis qu'à peine en meurt-il aujourd'hui un ſur quatre cent, encore peut-on douter que cette victime unique ſoit immolée par l'Inoculation. Qu'on compare entre elles les Inoculations qui ont été faites à Paris par différentes Méthodes & par différens Inoculateurs, on

trouvera

trouvera quelque différence dans les ſuccès.

Il n'eſt pas probable que cette différence ſur un grand nombre d'Inoculations, ſoit l'effet du haſard; il faut que la cauſe en ſoit dans la pratique, puiſqu'elle n'eſt pas dans la théorie. Dans plus d'un Art la pratique n'eſt pas toujours d'accord avec les regles, & ſouvent on perfectionne celle-là en s'éloignant de celles-ci, ou en les modifiant. Souvent les regles ne ſont pas tout-à-fait juſtes, mais tandis qu'un reſpect mal entendu ne permet pas d'y toucher, la force de l'expérience nous oblige à nous en écarter ſans que nous nous en appercevions.

Cependant tant que cette pratique ne ſera pas éclairée par des regles ſû-

res & completes, l'Artiſte agira en aveugle & l'art n'atteindra pas à la perfection dont il eſt capable. Il eſt vrai qu'il ſera toujours de la plus grande utilité quelque imparfait qu'il ſoit; il ſauvera toujours une partie des hommes que la petite Vérole naturelle auroit enlevée; mais les Inoculés au lieu d'avoir conſtamment une petite Vérole très-legere, auront quelquefois une maladie très-grave, & pourront courir un riſque plus grand; & l'Inoculateur au lieu de prévoir, en appliquant le poiſon variolique, les effets qu'il produira, & la qualité de la maladie qui s'enſuivra, l'appliquera au haſard, & demeurera incertain du ſuccès, juſqu'à ce que le tems du riſque ſoit paſſé: riſque effrayant,

ne fût-il que d'un mort ſur mille inoculés.

Il doit même arriver qu'à proportion que l'Inoculation s'accréditera, les Inoculateurs ſe multipliant & les bons Médecins ne voulant pas ſe mêler d'une pratique dont la réuſſite ne leur feroit pas grand honneur tandis que le plus petit accident eſt capable de leur faire le plus grand tort dans l'eſtime publique, les Médecins les moins inſtruits & les moins accrédités, & tous ceux qui n'auront rien à riſquer, inoculeront à tort & à travers, mettront la plus grande importance à leurs opérations, s'applaudiront des ſuccès qui ſeront dûs uniquement à la bonté de l'Inoculation en général, & feront quel-

ques victimes de leur ignorance & de leur témérité.

Ce que nous devons donc desirer pour le progrès de l'Inoculation & le bien de l'humanité, est qu'un grand nombre de Médecins éclairés se livrent à cette pratique, comme plusieurs le font déja en Europe. Ces hommes instruits qui ont appris dans l'étude de la nature à ignorer une science frivole & dangereuse, supprimeront la plûpart des maximes qu'on a données jusqu'à présent, & réduiront l'art d'inoculer à des regles simples, faciles & sûres, dérivées uniquement de l'observation. Ils lui ôteront le voile imposant dont la charlatannerie tâche de le couvrir, en exagérant son importance & ses difficultés. On se

convaincra alors de cette vérité, que la principale ſcience de l'Inoculation conſiſte dans la connoiſſance des conditions du ſujet, & dans l'art de ne pas nuire. Cet art qui eſt la partie la plus fine & la plus importante de la Médecine, ne ſera pas d'abord eſtimé tout ce qu'il vaut. On aura bien de la peine à comprendre qu'il faudra être obligé au Médecin, moins du bien qu'il aura fait, que du mal qu'il n'aura pas fait (*a*). Mais enfin l'expérience & le tems, éclaireront les hommes.

Quand le code de ces Loix ſera formé, quand le nombre des ſuccès aura affermi dans l'opinion du Pu-

(*a*) Les Anciens ſacrifioient *Dis malis, ne noceant* : c'eſt-là l'hommage qu'on peut rendre à la mauvaiſe Médecine.

blic l'utilité & la ſûreté de l'Inoculation, que ſes regles ſeront ſimplifiées & débarraſſées de cette foule immenſe de préjugés qui les obſcurciſſent, la pratique de l'Inoculation pourra paſſer immédiatement des mains des bons Médecins entre les mains des femmes, ſans être exercée par cette multitude d'Artiſtes ignorans, que les demi-connoiſſances & les prétentions rendent ſi dangereux. Les femmes au contraire en recevant cette pratique, ne l'altéreront point & lui laiſſeront toute ſa ſimplicité & en même tems toute ſa ſûreté, l'étendront & la rendront bientôt univerſelle; & c'eſt alors ſeulement que l'Inoculation ſera véritablement utile au genre humain.

Je ſçais que cette idée paroîtra biſarre à beaucoup de gens, & qu'on m'accuſera de ſingularité ; je ſçais qu'elle ſera deſapprouvée par ces mêmes perſonnes qui voient tranquillement entre les mains des femmes l'art d'accoucher, art infiniment plus délicat que celui d'inoculer ; qui voient avec une égale tranquillité l'art de traiter les maladies les plus difficiles, confié ſouvent à l'ignorance & à l'incapacité.

Mais je ſçais auſſi que l'expérience des Nations chez leſquelles l'Inoculation a le plus de ſuccès, juſtifie ce que j'avance ; que les talens que cette pratique exige, & qui conſiſtent principalement à choiſir les ſujets propres à l'Inoculation,

ſont plus aiſés à rencontrer dans les femmes que dans les hommes; & que les femmes enfin inſtruites une fois dans une pratique devenue ſimple, l'exerceront d'une maniere plus ſûre que le commun des Artiſtes, que les fauſſes connoiſſances égarent preſque toujours.

CHAPITRE III.

Préjugés contre l'Inoculation, fondés sur la crainte de la contagion qu'elle peut répandre.

LA petite Vérole inoculée eſt contagieuſe comme la petite Vérole naturelle. Un ſeul Inoculé contre lequel on ne prendroit aucune précaution, pourroit répandre la petite Vérole dans toute une Ville. En un mot, un Inoculé, eſt une cauſe de contagion dans la ſociété. Voyons ſi c'eſt-là une raiſon légitime de s'oppoſer à l'établiſſement de l'Inoculation.

Comme c'eſt principalement à Paris, & par rapport aux Inocu-

lations que j'ai faites, qu'on a le plus fait valoir contre l'Inoculation la crainte de la contagion, je ferai d'abord quelques reflexions relatives à cette prétendue contagion dans la Capitale.

A entendre les ennemis de l'Inoculation, on croiroit qu'il y a des milliers d'Inoculés qui ſe ſont promenés dans Paris pour empeſter la Ville ; que l'effroi ſe répandoit partout, que le peuple étoit inquiet & conſterné, & qu'on alloit voir inceſſamment une émeute populaire ; & dans le fait il n'y a pas eu trois cent Inoculés à Paris depuis qu'il eſt queſtion d'Inoculation dans le monde, & il n'y en a jamais eu ſix à la fois. Ce trouble & cet effroi n'ont donc jamais eu de cauſes auſſi

réelles, n'ont jamais été auſſi conſidérables qu'on le dit, & n'ont pû être que l'ouvrage des ennemis de l'Inoculation, & de ceux qui ont bien voulu les en croire.

Cependant que ces allarmes ſoient raiſonnables ou non, qu'elles ſoient véritables ou feintes, je ne prétens pas juſtifier les Inoculés qui y ont donné occaſion. J'ai deſaprouvé le petit nombre de ceux qui même dans un tems où ils ne pouvoient pas communiquer la contagion, c'eſt-à-dire avant l'éruption & les commencemens de la maladie, ſont allés dans des endroits publics où ils pouvoient rencontrer des perſonnes ſuſceptibles de la petite Vérole. Indépendamment du

danger de porter la contagion, beaucoup de raiſons m'auroient détourné de conſeiller à des Inoculés de ſe produire en cet état dans la Société. L'air des lieux fréquentés eſt trop mal ſain, & le ſcandale qu'ils pouvoient donner ſeroit retombé ſur l'Inoculation. Au reſte, j'étois leur Médecin, & non pas leur Gouverneur. Je n'ai pu empêcher, ni même quelquefois prévoir cette indiſcrétion ; mais aucun homme ſenſé, ne fera un crime à l'Inoculation de cette faute légere, & ſans conſéquence de quelques Inoculés. Aucun d'eux, au moins à ma connoiſſance, n'eſt ſorti de la maiſon pour aller dans des endroits publics pendant le tems où la petite Vérole

peut ſe communiquer : ainſi les cris qui ſe ſont élevés à ce ſujet n'avoient aucun fondement.

Pour accuſer avec juſtice la petite Vérole inoculée d'avoir répandu la contagion dans la Capitale, il falloit ce ſemble conſtater : 1°. qu'il exiſtoit depuis que l'Inoculation étoit établie, une épidémie plus conſidérable que celle qui regne continuellement dans cette grande Ville ; qu'il y avoit eu à Paris dans l'année 1762, par exemple, plus de petites Véroles, & plus de morts de la petite Vérole, que dans les années précédentes : 2°. que cette épidémie plus conſidérable étoit l'effet de la contagion que l'Inoculation répandoit.

Or 1°. il n'eſt point du tout

prouvé qu'il y ait eu depuis deux ans à Paris, une épidémie plus considérable que celle qui y regne ordinairement. Des bruits vagues & les propos de quelques Médecins, ne suffisent pas pour autoriser une assertion de cette nature. D'autres Médecins, ou plus instruits, ou plus finceres, sçavent & disent qu'il n'y a pas eu dans ces deux années plus de petites Véroles que les années précédentes. Comme on s'occupe un peu plus de cette maladie, depuis qu'on s'occupe d'Inoculation, l'attention du Public est réveillée; on parle davantage des victimes que la petite Vérole enleve, mais on n'a point de preuves de l'augmentation de l'épidémie. Il n'y auroit de moyen de constater des

faits de cette eſpece, que l'établiſſement des Regiſtres mortuaires, ſur le pied de ceux de Londres, de Vienne, de Berlin ; mais cette inſtitution utile, eſt peut-être négligée par des raiſons ſemblables à celles qui font aujourd'hui obſtacle à l'Inoculation.

2°. Quand l'augmentation de l'épidémie ſeroit auſſi réelle qu'on le prétend, il faudroit encore prouver que cette augmentation a été l'effet de l'Inoculation ; car avant qu'on inoculât il y avoit auſſi de tems en tems des épidémies : mais quelle preuve peut-on donner, que celle dont on parle eſt dûe à l'Inoculation ? On attribue à l'Inoculation celle qui a regné dans l'hyver de 1762, & celle qui a regné & qui

regne encore depuis le mois de Juin 1763. Et il eſt de notoriété publique, que pendant l'hyver de 1762, & depuis le mois de Juin 1763, on n'a point fait d'Inoculation dans Paris. Prétendroit-on que ce ſont les Inoculations faites au printems qui augmentent la contagion pendant l'hyver ?

Il y a ſans doute des bornes à la communication de cette contagion ; & après un certain tems écoulé, il n'eſt pas raiſonnable de remonter à des cauſes qui ont exiſté long-tems auparavant, pour expliquer une épidémie qui peut avoir tant d'autres cauſes différentes de l'Inoculation.

Une partie des Inoculations faites dans ces deux années, ont été faites à la campagne : voilà encore

une

une raiſon de douter, que ſi l'épidémie eſt augmentée, cette augmentation ſoit due à l'Inoculation.

Si l'Inoculation avoit répandu la petite Vérole dans Paris, on pourroit citer un grand nombre d'exemples de petites Véroles, priſes d'une telle ou telle perſonne inoculée. Or on ne cite perſonne qui ait pris la petite Vérole inoculée, autrement qu'en s'expoſant volontairement à la contagion.

Enfin on faiſoit les mêmes reproches à l'Inoculation à Londres en 1723. On ceſſa de les faire enſuite, lorſque le nombre des Inoculés fut conſidérablement augmenté, & un Hôpital d'Inoculation établi dans la ville même, c'eſt-à-dire, lorſque l'épidémie devoit être augmentée,

ſi dans les premieres années elle eût été l'effet de l'Inoculation ; exemple qui peut nous ſervir à juger de la futilité des reproches qu'on fait à Paris à l'Inoculation, d'avoir augmenté l'épidémie.

Mais pour nous convaincre que ces craintes de la contagion que l'Inoculation peut répandre, ne ſont ni bien raiſonnables, ni peut-être de bien bonne foi dans beaucoup de perſonnes, il ſuffit de jetter les yeux ſur la maniere dont on ſe conduit par rapport à la petite Vérole naturelle.

La petite Vérole qui reparoît par intervalle avec plus de force, ne ceſſe jamais dans les grandes villes. Le nombre des perſonnes attaquées de cette maladie à Paris, par exem-

ple, eſt, année commune, au moins de dix mille. Tous les Citoyens de Paris, & on peut dire la même choſe, proportion gardée, des habitans de toutes les villes & fauxbourgs du Royaume, vivent donc au milieu de cette contagion, ſans qu'on y oppoſe, & ſans qu'on puiſſe y oppoſer aucune précaution. L'Hôtel-Dieu eſt dans le centre de Paris, & il y a toujours un très-grand nombre de perſonnes attaquées de la petite Vérole.

On voit les enfans du peuple ſe promener dans les rues, & aller dans les Egliſes avec des croutes de petite Vérole ſur le viſage. On ne prend aucun ſoin pour ne pas répandre & diſperſer la matiere variolique. Les croutes qui tombent du

corps des malades ſont jettées au haſard & ſans aucune précaution. Ceux qui meurent de la petite Vérole, ſont expoſés & enterrés dans les Egliſes. Parmi le peuple, ceux qui aſſiſtent ces malades ſortent & ſe promenent librement.

Les Médecins qui voyent continuellement des gens attaqués de la petite Vérole, qui reſtent quelque tems dans leur atmoſphere, qui s'approchent de leur lit, qui les touchent, & qui, en les quittant, entrent en caroſſe, & vont avec les mêmes habits voir des perſonnes ſuſceptibles de la même maladie, ſont reçus dans les maiſons.

Maintenant nous demandons à tout homme, qui ſera ſans préjugés & ſans paſſions, ſi en ſe conduiſant

ainſi, par rapport à la petite Vérole naturelle, on peut raiſonnablement oppoſer à l'établiſſement de l'Inoculation, la crainte de la contagion qu'elle peut répandre.

Quoi ! des milliers de perſonnes qui communiquent médiatement ou immédiatement, avec tant d'autres attaquées de la petite Vérole, vivent, mangent, jouent, converſent au milieu de nous, ſe trouvent raſſemblés dans les mêmes lieux, &c. & nous ſerons ſérieuſement allarmés de ce que l'Inoculation augmentera un peu le nombre des perſonnes attaquées de la petite Vérole, & nous attribuerons une épidémie à cette augmentation ? Ce ſeroit groſſir ridiculement les objets. C'eſt comme ſi à Conſtantinople, où la

peste regne toute l'année, on accusoit une douzaine de personnes de la répandre, & qu'on voulût les chasser de la ville, en laissant courir dans les rues, & aller dans les maisons, plusieurs milliers de pestiférés.

Après ces réflexions, nous allons entrer dans quelques détails, qui justifieront entierement l'Inoculation.

On peut considérer les Inoculés dans trois états différens; entre l'Inoculation & l'éruption; ou depuis l'éruption jusqu'à la chûte des croutes; ou enfin depuis cette derniere époque, jusqu'à ce qu'il ne reste aucune trace de la maladie en eux.

Entre l'Inoculation & l'éruption, il ne paroît pas possible que l'Ino-

culé communique la petite Véroie. La matiere variolique miſe dans l'inciſion, & couverte d'un emplâtre & des habits, ne peut pas s'exhaler & ſe répandre. On n'a jamais penſé qu'une perſonne qui a gagné la petite Vérole naturelle, puiſſe la communiquer à l'inſtant même que le poiſon variolique eſt paſſé dans ſon corps, & avant qu'elle en ſoit elle-même malade, en un mot, avant l'éruption. Cependant l'Inoculé eſt, à cet égard, bien moins dangereux que celui qui a pris la petite Vérole naturelle. Ce dernier a communément la matiere variolique dans les poumons, dans la bouche, dans le nez, (car c'eſt d'abord à ces parties qu'elle s'applique communément dans la contagion,) &

le passage est bien plus facile de ces parties dans les corps environnans, que de l'incision faite par l'Inoculation.

Dans la troisieme époque, c'est-à-dire, lorsque les croutes sont tombées, le danger de communiquer la petite Vérole cesse entierement. L'Inoculé n'est pas plus dangereux alors que toute autre personne. C'est se faire des terreurs paniques, que de craindre la contagion de la maladie qu'il a eue, & qu'il n'a plus.

Dans cet état où l'Inoculé n'a plus sur lui le moindre atome de matiere variolique, s'il se porte bien, on ne peut pas raisonnablement lui conseiller de garder la maison. Un semblable conseil seroit nuisible à sa santé & au succès de l'Inoculation.

D'ailleurs

D'ailleurs on ne pourroit ſe croire obligé d'attendre la fin de la ſuppuration, & l'entiere cicatriſation des plaies, que parce qu'on regarderoit la ſuppuration dans cette époque comme encore variolique. Or c'eſt ce qui eſt abſolument faux. La ſuppuration ceſſe alors d'être variolique ; ce qu'on reconnoît facilement à l'odeur, à la couleur, & à la moindre denſité du pus, ainſi qu'à la nature de la plaie. Cela eſt ſi vrai, que ſi on prend de ce pus pour inoculer, on ne donnera pas la maladie. Il ſeroit donc inutile & nuiſible de ſoumettre les Inoculés à demeurer renfermés chez eux juſqu'à la fin de cette époque. Il ſeroit cependant abſurde & odieux de leur conſeiller de ſe répandre dans la

Société, & d'aller dans des endroits publics, où ils pourroient inquiéter des perſonnes craintives ; & je n'ai jamais donné de ſemblables conſeils.

Ce n'eſt donc que dans la ſeconde époque, c'eſt-à-dire, depuis l'éruption juſqu'à la fin de la ſuppuration variolique, & juſqu'à ce que les croutes ſoient entierement tombées, que la petite Vérole ſe communique. Alors la matiere des boutons de la petite Vérole inoculée, communique la maladie comme la matiere des boutons d'une petite Vérole naturelle. C'eſt donc alors que les Inoculés peuvent être dangereux. Voyons ſi ce danger & ſi cette contagion ſont auſſi réels & auſſi conſidérables qu'on le prétend.

Dans cette époque les Inoculés ne ſortent pas plus de leurs maiſons, que les malades de la petite Vérole naturelle ; ainſi ce n'eſt pas parce que les Inoculés ſe répandroient dans la Société qu'on pourroit accuſer l'Inoculation d'étendre la petite Vérole, ce n'eſt que parce que l'Inoculation de pluſieurs perſonnes donne l'exiſtence à pluſieurs petites Véroles, & que ces petites Véroles étant des cauſes de contagion, s'il y a beaucoup d'Inoculations, les cauſes de contagion ſeront multipliées. Voilà l'objection dans toute ſa force. Nous allons y répondre, & nous nous flattons que ce ſera d'une maniere ſatisfaiſante.

1°. Il y a ſans doute une grande

différence entre ces deux choſes, introduire dans la ſociété une cauſe de contagion qui ne devoit jamais y exiſter, & hâter l'exiſtence d'une cauſe de contagion qui devoit agir un peu plûtard, mais qui devoit toujours exiſter. Lorſqu'une perſonne, qui ne devoit avoir la petite Vérole que dans quinze jours, eſt inoculée, il eſt certain que cette perſonne eſt une cauſe de contagion qui n'exiſtoit pas, & qui n'auroit pas exiſté dans ce tems-là ſans l'Inoculation. Mais cette Inoculation n'a d'autre effet que de tranſporter l'effet de la contagion; & il eſt indifférent pour le bien de la Société, que cette contagion arrive un peu plutôt ou un peu plûtard, le nombre des cauſes de contagion demeu-

rant le même dans un tems donné.

Or, ce que nous disons d'une petite Vérole inoculée, qui ne fait que prévenir de quinze jours dans une personne l'arrivée de la petite Vérole naturelle, est applicable à l'Inoculation en général. L'Inoculation ne fait que hâter l'existence de la petite Vérole. L'Inoculation n'introduit point d'autre cause de contagion, que celles qui auroient existé sans elle un peu plûtard. La plus grande partie des hommes ayant la petite Vérole naturelle, le nombre de ceux qui n'auroient pas eu cette maladie, s'ils ne l'avoient pas eue par l'Inoculation, est assez peu considérable pour que nous ayons le droit de regarder les petites Véroles inoculées comme

ayant dû exister naturellement, & sans l'Inoculation.

On convient que presque tous les hommes ont la petite Vérole une fois en leur vie. D'ailleurs il paroît encore que la plus grande partie de ceux qui ne doivent pas l'avoir, ne la prennent pas par l'Inoculation; ainsi dans l'espace de dix ans, par exemple, il y a à-peu-près le même nombre de personnes attaquées de la petite Vérole, soit qu'elles la prennent par la contagion naturelle, soit qu'elles l'ayent en se faisant inoculer. L'Inoculation n'augmente donc pas dans un espace de dix ans, par exemple, la quantité de petites Véroles; & l'augmentation dans le nombre des causes de contagion, n'est que passagere & momentanée.

Suppoſons qu'il y a régulierement dix mille perſonnes attaquées de la petite Vérole dans une grande ville dans l'eſpace d'une année, & qu'on y faſſe 500 Inoculations. Si l'Inoculation des ces 500 perſonnes par an augmentoit dans la Société le nombre des cauſes de contagion, ce ſeroit parce que ces 500 perſonnes inoculées ne devoient pas avoir la petite Vérole cette année, & l'auroient eue ſeulement dans les années ſuivantes. Mais cela poſé, dans les années ſuivantes on devra diminuer le nombre des petites Véroles, de tout le nombre de celles qu'on aura eues par l'Inoculation dans les années précédentes: ainſi l'augmentation du nombre des cauſes de contagion, ſurvenue dans les

premieres années de l'établiſſement de l'Inoculation, ſera compenſée par une diminution dans les années ſubſéquentes; & par conſéquent l'Inoculation à cet égard ne ſera point nuiſible à la Société, dont les avantages réels ne doivent pas être calculés ſeulement ſur le moment préſent.

Mais, dira-t-on, que le nombre des cauſes de contagion n'augmente pas en total dans l'eſpace de pluſieurs années, cela ne ſuffit pas pour juſtifier l'Inoculation; ce nombre augmente actuellement, & les perſonnes exiſtantes actuellement, qui n'ont pas eu la petite Vérole, ſont intéreſſées à s'oppoſer à cette augmentation, & en ont certainement le droit.

Je répons ; 1°. nous verrons tout-à-l'heure que l'Inoculation en augmentant le nombre des cauſes de contagion, n'augmente pas le danger, n'augmente pas la contagion.

2°. En faiſant cette objection, il paroît qu'on renonce à faire valoir contre l'Inoculation la cauſe publique, & l'intérêt général de la Société. On n'oppoſe plus que les craintes bien ou mal fondées de quelques particuliers qui ne veulent pas ou ne peuvent pas ſe faire inoculer, & ces craintes ne paroiſſent pas devoir arrêter les perſonnes qui ont pour objet le bien conſtant & durable de la Société, & qui portent leurs vues plus loin que le moment préſent. Si l'Inoculation doit être avantageuſe à la Société, une

augmentation actuelle dans le risque que courent ceux qui ne veulent pas, ou qui ne peuvent pas se faire inoculer, ne paroît pas une raison suffisante de proscrire une pratique utile à ceux qui veulent s'y soumettre.

On oppose à l'Inoculation les craintes de ceux qui n'ont pas eu la petite Vérole, & qui ne veulent pas recourir à l'Inoculation. Mais ne sommes-nous pas en droit de faire valoir en faveur de cette pratique, les craintes de ceux qui, redoutant la petite Vérole autant que les premiers, cherchent à se délivrer de leurs inquiétudes, en se faisant inoculer ? Comptera-t-on pour rien tant de peres & de meres de famille, qui ont sous les yeux des exem-

ples funeſtes & multipliés des ravages de petite Vérole ; & les empêchera-t-on de prendre les précautions qu'ils croyent néceſſaires pour mettre leurs enfans à l'abri d'un ſi grand danger, parce qu'il y a un certain nombre d'autres perſonnes qui ſont allarmées de l'uſage de ces précautions ? Il y a même une grande différence à cet égard, entre la ſituation de ces deux eſpeces de perſonnes. Ceux qui ſe font inoculer, ou qui font inoculer leurs enfans, ne font qu'uſer d'un droit naturel, en cherchant à ſe délivrer d'une crainte qui les tourmente, par un moyen qu'elles ont entre les mains : les autres veulent empêcher qu'on employe ce moyen. De quel côté eſt la juſtice & l'équité ? De quel

côté l'Homme public doit-il faire pancher la balance ?

3°. Il y a une grande différence entre ces deux choſes, augmenter le nombre des cauſes de contagion, & augmenter la contagion. En augmentant par l'Inoculation le nombre des petites Véroles actuelles ; ſi chaque cauſe de contagion eſt moins agiſſante, s'il eſt plus aiſé de s'en défendre, & ſi d'autres circonſtances diminuent encore le danger, l'Inoculation ne ſera certainement pas nuiſible à raiſon de la contagion, bien qu'elle augmente actuellement le nombre des cauſes de contagion. Or en même tems que l'Inoculation augmente actuellement le nombre des cauſes de contagion, elle diminue la contagion.

1°. La contagion ſe répand plus ou moins facilement, ſelon qu'il y a plus ou moins de matiere contagieuſe exiſtante. Or il eſt évident que l'établiſſement de l'Inoculation tend à diminuer la quantité du poiſon variolique, puiſque, quelque méthode qu'on employe, cette quantité eſt infiniment moindre dans la petite Vérole inoculée, que dans la petite Vérole naturelle.

2°. Ceux qui ont la petite Vérole, ſoit inoculée, ſoit naturelle, ne ſe plaiſent pas à la communiquer. C'eſt ordinairement par des accidens, par quelque défaut d'attention, par imprudence, que cette contagion ſe répand d'une maiſon dans la maiſon voiſine. Dans le cas d'une petite Vérole inoculée, on eſt bien

plus en état de prendre les précautions néceſſaires pour empêcher cette communication, & pour diminuer le danger. On diſpoſe l'intérieur de la maiſon ; on écarte les perſonnes qui n'ont pas eu la petite Vérole ; on s'éloigne, on s'abſente. Le riſque eſt prévu avant qu'il naiſſe. La petite Vérole naturelle ſaiſit au contraire une perſonne au milieu de ſa famille, un enfant au milieu de ſes freres & de ſes ſœurs, & le danger ſe montre tout-à-coup lorſqu'il eſt inévitable. De quel côté eſt le plus grand riſque ?

3°. On calcule bien ſoigneuſement, & on groſſit les effets de la contagion qu'un Inoculé peut répandre. Mais ne peut-on pas dire que lorſque l'Inoculation a mis à couvert

de la petite Vérole naturelle un certain nombre de perſonnes dans une ville comme Paris, 2000, par exemple, en quatre ans, en inoculant 500 perſonnes par an, ces deux mille perſonnes deviennent autant de barrieres à la contagion, que les parens, les amis, les domeſtiques de ces perſonnes, & tous ceux qui ſont en quelque eſpece de ſociété ou de relation avec elles, ſont délivrées du riſque qu'elles courroient de prendre la petite Vérole, & que ce riſque ceſſe auſſi pour toutes les perſonnes à qui celles-ci pouvoient porter la contagion? Qu'on calcule auſſi cette ſérie, ſi on veut juger l'Inoculation ſans prévention, & on verra que cet avantage balance l'inconvénient qu'on

fait tant valoir ; & que loin que le risque augmente pour ceux qui ne veulent pas, ou qui ne peuvent pas se faire inoculer, il diminue au contraire à proportion qu'il y a un plus grand nombre d'Inoculés.

Ces reflexions étoient écrites, & je croyois avoir repoussé les reproches qu'on fait à l'Inoculation d'augmenter la contagion, lorsqu'on m'a communiqué une observation fort singuliere à ce sujet, & qui mérite l'attention & l'examen de mes Lecteurs.

« On ne se recrie, m'a-t-on dit,
» contre la contagion que peut ré-
» pandre l'Inoculation, que d'après
» la persuasion, que plus la conta-
» gion se répand, & plus il meurt
» de personnes de la petite Vérole,
» toutes

» toutes choſes égales d'ailleurs ; » car ſi la petite Vérole étoit d'au- » tant moins meurtriere, que la » contagion ſe répand plus libre- » ment, on voit bien que ce ſeroit » rendre un mauvais ſervice au » genre humain, que de prendre » tant de précautions pour l'empê- » cher de ſe répandre. Il importe » peu au Gouvernement & à la » Société, qu'il y ait dans un tems » donné plus de malades, pourvu » qu'il y ait moins de victimes de » la petite Vérole. Or, peut-être » que la petite Vérole eſt d'autant » moins meurtriere, que la conta- » gion ſe répand plus librement.

» Tous, ou preſque tous les hom- » mes, ont la petite Vérole une » fois en leur vie. De-là il ſuit qu'en

» travaillant à empêcher la conta-
» gion, on ne fait que retarder
» pour chaque individu le mo-
» ment auquel il en sera attaqué,
» c'est-à-dire, qu'on fait en sorte que
» la petite Vérole qui lui seroit ve-
» nue dans un âge plus tendre,
» n'arrive à lui que dans un âge plus
» avancé. Or, comme il est cer-
» tain que le danger de mourir de la
» petite Vérole augmente avec l'â-
» ge dans une progression très-mar-
» quée, retarder ainsi l'arrivée de la
» petite Verole, c'est peut-être la
» rendre beaucoup plus meurtriere;
» & empêcher la contagion de se
» répandre, c'est travailler peut-
» être à faire périr un plus grand
» nombre d'hommes.

» Ce raisonnement paroît appuyé

» par quelques faits. On croit que
» la mortalité de la petite Vérole
» eſt augmentée dans toutes les
» grandes villes depuis le commen-
» cement du ſiecle (*a*). On ſçait
» auſſi que cette mortalité eſt moins
» grande dans les campagnes que
» dans les villes. Or, ſans nier que
» d'autres cauſes contribuent à cette
» augmentation & à cette différen-
» ce, il eſt naturel de penſer qu'elle
» eſt en partie l'effet des précau-
» tions mêmes qu'on a priſes pour
» ſe défendre de la contagion. Il eſt
» certain que la crainte de la petite
» Vérole a été beaucoup plus gran-
» de depuis 20 & 30 ans, qu'elle
» ne l'étoit auparavant. Par les pro-

(*a*) N. B. que cette augmentation eſt antérieure à l'établiſſement de l'Inoculation.

» grès du luxe on eſt devenu plus
» délicat & plus timide. Les appar-
» temens étant plus commodes &
» plus diviſés, les enfans d'un même
» pere ont moins vêcu enſemble.
» On les a ſéparés avec plus de ſoin,
» lorſque la petite Vérole a attaqué
» l'un d'entr'eux. Cette eſpece d'I-
» noculation, qui ſubſiſte encore au-
» jourd'hui dans les provinces &
» dans les campagnes, & qui con-
» ſiſte à laiſſer enſemble, de deſſein
« formé, les enfans ſains avec l'en-
» fant malade de la petite Vérole,
» a été moins pratiquée, ou plutôt
» a été preſqu'entierement aban-
» donnée dans les grandes villes. Il
» eſt arrivé de-là que celui qui au-
» roit eu la petite Vérole ſans dan-
» ger dans un âge plus tendre, en

» a été la victime dans un âge plus
» avancé. Que des meres de famille
» voyent leurs enfans enlevés dans
» la force de la jeuneſſe par cette
» cruelle maladie, parce qu'elles
» ont mis la plus grande attention à
» les en garantir dans l'enfance?

» Cette explication conduit à
» penſer, que cette crainte exceſ-
» ſive, cette puſillanimité, ces pré-
» cautions ſi grandes contre la com-
» munication, non-ſeulement ne
» ſont pas auſſi utiles à la Société,
» qu'elles le paroiſſent au premier
» coup-d'œil, mais augmentent peut-
» être la mortalité, loin de la dimi-
» nuer; & qu'en cette matiere, com-
» me en beaucoup d'autres, les Loix
» mêmes ont écarté du but auquel

» on tendoit, & qu'il étoit mieux
» de laisser faire. »

Voilà la réflexion que j'ai cru devoir mettre sous les yeux de mes lecteurs. Je ne sçais pas si elle est entierement juste, & je n'ose le décider : mais je sçais que si les précautions excessives contre la contagion sont nuisibles, la cause de l'Inoculation n'en est que meilleure, parce que cette pratique étant particuliérement employée pour les enfans, produira toujours cet effet salutaire que les Auteurs de la réflexion cidessus attribuent à la communication libre de la petite Vérole, c'est-à-dire, d'attaquer les hommes dans l'âge où la maladie est moins dangereuse pour eux.

Malgré ces réflexions ſi favorables à l'Inoculation, les craintes des perſonnes qui, n'ayant pas eu la petite Vérole, voyent l'Inoculation ſe répandre, & ne veulent ou ne peuvent pas ſe faire inoculer, ſont affligeantes & reſpectables pour tous les cœurs ſenſibles, & le ſont infiniment pour moi. Je crois que ces craintes ne ſont point du-tout fondées, & cependant je voudrois de tout mon cœur qu'il y eût des moyens efficaces de les diſſiper entierement. Des perſonnes éclairées, même parmi les partiſans de cette pratique, penſent qu'il ſeroit important de bannir par cette raiſon l'Inoculation de la capitale ; mais je crois que les moyens qu'on a propoſé pour cela ſont impratica-

bles, entraîneroient de beaucoup plus grands inconvéniens que ceux qu'on veut éviter, & sur-tout réduiroient à fort peu de chose les avantages qu'on peut retirer de l'Inoculation. Ces moyens sont la défense d'inoculer dans les villes & l'établissement d'hôpitaux d'Inoculation à la campagne. Faisons quelques réflexions sur ces deux objets.

1°. Une loi n'est-elle pas défectueuse, lorsqu'on peut la violer impunément, ou qu'on ne peut en constater la violation que par des moyens qui tendent à rompre tous les liens de la Société? Or il nous semble qu'une défense durable de se faire inoculer dans la Ville, seroit de cette espece. (Je dis une défense durable, car

car quant à une défenſe proviſoire, elle ne ſeroit pas ſujette aux mêmes inconvéniens).

Si un Citoyen ſe fait inoculer, comment conſtatera-t-on qu'il a été malade d'une petite Vérole inoculée, plutôt que d'une petite Vérole naturelle ? L'interrogera-t-on ſur une action qui peut avoir été cachée à tous les yeux, excepté à ceux du Médecin à qui il aura donné ſa confiance, & qui pourra même n'être connue que de lui ſeul, s'il s'eſt inoculé lui-même ? Fera-t-on viſiter par un Commiſſaire toutes les parties du corps où ſe fait ordinairement l'inſertion ? Ce moyen ſeroit inſuffiſant, puiſqu'on peut inoculer ſans faire aucune inciſion. Interrogera-t-on des enfans pour leur faire ren-

dre témoignage contre une mere tendre qui aura voulu les arracher aux dangers d'une maladie cruelle, en les faiſant inoculer entre ſes bras? Quelles peines décernera-t-on contre les coupables? Les plus graves devroient paroître encore légeres contre des empoiſonneurs publics. Il faut répondre à ces queſtions, ſi l'on veut faire l'apologie d'une loi qui interdiroit l'Inoculation dans la Ville, & il ne ſemble pas qu'on puiſſe y faire de réponſe ſatisfaiſante.

2°. En une matiere qui intéreſſe la vie & la ſanté de chaque Citoyen, il ne ſeroit pas juſte de faire une diſtinction odieuſe entre les gens riches & le peuple, & il ſeroit horrible de compter le peuple pour rien.

Tel ſeroit cependant l'effet d'une loi qui défendroit pour toujours l'Inoculation dans les Villes, en la ſuppoſant avantageuſe à ceux qui pourroient s'y ſoumettre ; car permettre au peuple de ſe faire inoculer à la campagne, c'eſt véritablement lui interdire l'Inoculation. Un Artiſan, un homme du peuple, ou leurs femmes, pourront-ils s'abſenter de la Ville pour faire inoculer leurs enfans à la campagne ? Y ſeront-ils viſités par un Médecin ? Y trouveront-ils les ſecours dont la médiocrité de leur fortune ou la pauvreté les privent au ſein même d'une Ville immenſe ? On voit bien que ces circonſtances & cent autres dont nous pourrions faire mention, rendent l'Inoculation impraticable au

peuple, aussi-tôt qu'il sera défendu d'inoculer dans les Villes, & qu'en faisant une défense semblable, on compteroit véritablement le peuple pour rien.

Il ne faut pas même borner au simple peuple ce que nous disons-là de l'impossibilité de se faire inoculer à la campagne. Les marchands, les gens d'affaires, les personnes même qui ont quelque aisance, ne pourront pas davantage se soumettre à l'Inoculation. On voit, sans que nous le disions, combien d'obstacles les empêcheroient de profiter de la permission de se faire inoculer à la campagne: ainsi ce seroit vraiment l'interdire à la plus grande partie des Citoyens, que de la permettre ainsi.

3°. Mais de quel droit renverroit-on aux habitans de la campagne ces perſonnes infectées de la petite Vérole, qu'on ne voudroit pas ſouffrir à la Ville? Les habitans de ces Villages nombreux & peuplés qui environnent la Capitale, ne ſont-ils pas Citoyens du même Etat & Sujets du même Prince? N'ont-ils pas le même droit à la protection vigilante des Magiſtrats? Leur ſanté & leur conſervation ne ſont-elles pas auſſi précieuſes? Pour être juſte envers eux, & ſuivre l'eſprit d'une loi qui proſcriroit l'Inoculation des Villes à cauſe de la contagion qu'elle peut répandre, il faudroit auſſi preſcrire à toutes les perſonnes qui voudroient ſe faire inoculer, même à la

campagne, de ſe loger dans une maiſon placée à un quart de lieue de tout endroit habité ; tracer une enceinte d'une certaine étendue autour de la maiſon du peſtiferé ; défendre ſous les peines les plus ſéveres d'y entrer ou d'en ſortir ; faire faire une quarantaine après la petite Vérole terminée aux Inoculés, & à tous ceux qui les auroient approchés ; faire brûler tous les habits, meubles & uſtenſiles qui leur auroient ſervis ; en un mot, prendre contre cette contagion les mêmes précautions qu'on prend contre la peſte : que ſi toutes ces précautions paroiſſent exceſſives, impraticables, que penſer d'une loi dont elles ſeroient une ſuite néceſſaire ?

Il nous reſte à parler du ſecond moyen propoſé, l'établiſſement d'un Hôpital à la campagne.

1°. L'établiſſement d'un Hôpital d'Inoculation ne ſeroit pas d'une utilité fort étendue, parce que la plus grande partie des habitans de Paris n'eſt ni aſſez pauvre pour vouloir aller à l'Hôpital, ni aſſez riche pour pouvoir ſe procurer une maiſon à la campagne : ainſi l'Hôpital ne leur ſerviroit de rien ; ils ne profiteroient pas de la fondation, & continueroient d'être les victimes de la petite Vérole, tant que la défenſe d'inoculer dans les Villes ſeroit ſubſiſtante.

2°. L'âge le plus propre pour l'Inoculation eſt, toutes choſes égales, le plus tendre. Or on ne fera point

changer à un enfant son genre de vie ; on ne l'éloignera point de sa mere, sans que sa santé en soit altérée. Cependant il est aisé de voir que les femmes du peuple & de la plus grande partie des Citoyens, occupées à la Ville du soin de leurs maris & de leurs autres enfans, de leurs affaires & de leurs travaux, ne pourroient pas accompagner leurs enfans dans l'Hôpital d'Inoculation, qui d'ailleurs ne pourroit pas être assez vaste pour y recevoir les enfans & les meres.

3°. L'Inoculation n'est portée au point de perfection dont elle est susceptible, que lorsqu'on donne à chaque Inoculé la maladie la plus légere qu'il est possible. Or on ne peut pas atteindre à ce but dans un Hô-

pital d'Inoculation. Un grand établiſſement ne peut guere ſe conduire que par des regles générales : ainſi il faudroit traiter ce grand nombre d'Inoculés, raſſemblés dans un Hôpital, d'une maniere uniforme, & cette uniformité de traitement ſeroit contraire au bien des Inoculés & au ſuccès de l'Inoculation. Il ne faut pas préparer tous les ſujets. Ceux qui doivent être préparés, ne doivent pas ſubir la même préparation. Le traitement pendant la maladie ne doit pas être le même. Une nourriture qui convient à l'un, ne convient pas à l'autre. Il faut à celui-ci un air frais, à celui-là un air temperé, un air chaud à un troiſieme, pour que chacun ait la maladie la plus légere qu'il eſt poſſible,

ce qui doit être le but de l'Inoculateur. Or il est manifeste que dans un Hôpital d'Inoculation, on ne pourroit pas avoir toutes ces attentions.

4°. Avant de songer à établir un Hôpital d'Inoculation à la campagne, il seroit bien plus raisonnable de penser à en établir un pour la petite Vérole naturelle, qui est une cause de contagion bien plus puissante que la petite Vérole inoculée.

5°. Combien d'autres établissemens plus utiles & plus nécessaires à Paris, qu'un Hôpital d'Inoculation. La construction d'un nouvel Hôpital, par exemple; car on peut dire avec vérité que la petitesse de l'Hôtel-Dieu & sa situation au centre de la Ville, fournissent des causes de

mort plus multipliées, & emportent plus d'hommes dans Paris que n'en emporteroit la petite Vérole inoculée dans l'Univers entier, quand elle ſeroit auſſi meurtriere que ſes ennemis veulent le perſuader. Voilà des objets dignes de la plus grande attention. Voilà une contagion bien plus dangereuſe, & dont les effets ſont plus conſtans & plus funeſtes que ceux de la petite Vérole inoculée. Voilà un établiſſement bien autrement important qu'un Hôpital d'Inoculation.

Qu'il me ſoit permis de dire à ce ſujet, que ces inſtitutions qui paroiſſent annoncer d'abord la plus grande utilité, ne ſont pas auſſi avantageuſes qu'on le croit à la vie & à la ſanté des pauvres. J'ai paſſé

pluſieurs années dans des Hôpitaux. Je m'y ſuis convaincu que l'utilité de ces établiſſemens tombe directement & preſque uniquement ſur l'art de guérir, plutôt que ſur le bien des pauvres; que les Hôpitaux ſont l'unique Ecole de la vraie Médecine, mais que les Médecins en profitent plus que les malades; que les riches leur doivent plus que les pauvres, parce qu'ils leur doivent les bons Médecins, tandis que les pauvres leur doivent ſouvent la prolongation de leurs maux, ou de nouvelles maladies, ou la mort.

Malgré les reflexions qu'on vient de voir, je ne penſe pas qu'un Hôpital d'Inoculation fût entierement inutile. Je veux dire ſeulement qu'il ne ſeroit pas ſans inconvénient, &

qu'il ne remédieroit pas à ceux d'une loi qui défendroit l'Inoculation dans les Villes.

Un Hôpital d'Inoculation à la campagne ſeroit utile, ſi cet établiſſement n'étoit pas lié avec la défenſe d'inoculer ailleurs. Il ſeroit utile pour donner au Public un plus grand nombre de bons Inoculateurs, & il ſeroit utile à ce petit nombre de pauvres qui ſont tellement abandonnés, qu'ils ne peuvent pas avoir chez eux le peu de repos & de ſecours qu'il faut pendant quelques jours à une perſonne inoculée. Mais j'avoue que je borne à ces deux points toute l'utilité d'une pareille inſtitution. Je ſçais qu'en cela je m'écarte des idées adoptées par des perſonnes inſtruites & zélées en

faveur de l'Inoculation; mais cette considération ne peut m'empêcher de dire mon sentiment sur cette matiere, parce que je crois qu'il est utile de dire vrai, sans s'embarrasser si une légere opposition entre les défenseurs de l'Inoculation, fournira quelques mauvais argumens à ses ennemis.

CHAPITRE IV.

Préjugé contre l'Inoculation, fondé sur la crainte du retour de la petite Vérole.

NOUS voici arrivés à une derniere objection qu'on fait contre l'Inoculation, & à un des plus puiſſans préjugés qui s'oppoſent à ſon établiſſement, & ſur-tout à la perfection de ſa pratique : la crainte du retour de la petite Vérole naturelle après la petite Vérole inoculée.

On peut remarquer d'abord avec quelle mauvaiſe foi les ennemis de l'Inoculation ſe défendent contre elle : comment, forcés de lui céder le terrein, ils ſe retranchent ſuc-

ceſſivement dans des poſtes qui ne ſont pas plus tenables que ceux qu'ils viennent d'abandonner, mais où ils réſiſtent encore, ſçachant bien qu'ils y ſeront forcés. Tant qu'on a pû faire valoir les dangers de l'Inoculation, perſonne ne s'eſt aviſé de dire que la petite Vérole inoculée ne garantiſſoit pas de la naturelle; aujourd'hui que des expériences répétées ont détruit cette opinion du danger, on ſe rejette ſur la crainte du retour, & la perfection même de l'Inoculation lui attire un reproche qu'on ne lui faiſoit pas autrefois, parce qu'on ne croyoit pas en avoir beſoin. Eſt-ce ainſi qu'on ſe conduit lorſqu'on cherche & qu'on aime la vérité? Les ennemis de l'Inoculation montrent encore de la

mauvaiſe

mauvaiſe foi, ou au moins une témérité blâmable, lorſqu'ils veulent établir, je ne dis pas la ſimple poſſibilité, mais la fréquence du retour de la petite Vérole après l'Inoculation.

Un Médecin de Lyon a imprimé que pluſieurs perſonnes avoient eu la petite Vérole naturelle, après l'avoir eue par l'Inoculation; mais il ne fait connoître aucunes des circonſtances du fait; il ne nomme pas même les perſonnes, & il n'y a pas moyen d'en croire M. Raſt ſur ſa parole en une affaire de cette nature.

Une autre Ecrivain (l'Auteur d'une Brochure intitulée: *Avis au peuple ſur l'Inoculation*), propoſe cette queſtion: *La petite Vérole re-*

vient-elle après l'Inoculation ? Et répond : *Oui.* Déciſion riſible par l'aſſûrance avec laquelle elle eſt prononcée.

Enfin on a avancé dans un Ecrit public(*a*), qu'un Prince dont les jours ſont précieux, & ſur leſquels toute la nation a les yeux ouverts, a eu la petite Vérole ſix mois après avoir été inoculé : fait dont la fauſſeté eſt notoire, & ſur lequel il paroît auſſi difficile de ſe tromper, que déraiſonnable de mentir.

Ce n'eſt pas que parmi ceux qui ſoutiennent la poſſibilité & même des exemples de retour de la petite Vérole après l'Inoculation, il n'y ait des gens de bonne-foi. Quelques cauſes peuvent entretenir encore

(*a*) L'Inoculation terraſſée par le bon ſens.

des doutes ſur cette matiere, au moins dans les perſonnes peu attentives, ou qui ſe laiſſent préoccuper.

Ceux qui refuſent à la petite Vérole naturelle l'avantage de mettre à l'abri d'une ſeconde maladie, ne peuvent pas juger plus favorablement la petite Vérole inoculée.

Il y a des maladies cutanées, par exemple, celle qu'on appelle la petite Vérole volante, qui ont une telle reſſemblance avec la petite Vérole réelle quand elle eſt bénigne, qu'il faut au Médecin de l'attention & de l'expérience pour les diſtinguer. J'ai vû des perſonnes attaquées d'une véritable petite Vérole, perſuadées qu'elles l'avoient eue auparavant, & les Médecins qui les avoient traitées dans la premiere

maladie, perſuadés auſſi que cette premiere maladie étoit une véritable petite Vérole (*a*).

L'uſage plus fréquent de l'Inoculation qui ſembloit devoir fournir des occaſions de décider cette queſtion, a contribué peut-être à augmenter ces doutes.

Par-tout où l'on a fait beaucoup d'Inoculations, il y a des exemples de perſonnes qui ayant été inoculées ſans que la petite Vérole eût

(*a*) Je ne puis cependant me diſpenſer de remarquer ici qu'en interrogeant pluſieurs perſonnes qui prétendoient avoir eu deux petites Véroles, ſur les circonſtances de l'une & de l'autre, j'ai preſque toujours reconnu que l'une ou l'autre n'étoit pas une petite Vérole naturelle, & que j'ai vû pluſieurs malades qui avoient la petite Vérole volante, que des Médecins peu attentifs ou peu inſtruits déclaroient être une véritable petite Vérole.

pris, l'ont eue enſuite naturellement, & comme il a pu arriver quelquefois après cette Inoculation infructueuſe des ſymptomes qui ont quelque reſſemblance avec ceux de la petite Vérole ; les Inoculateurs moins attentifs ou moins expérimentés, demeurant dans l'idée que l'Inoculation avoit pris, & la petite Vérole naturelle ſurvenant enſuite, on a pu ſe perſuader que la petite Vérole revenoit après l'Inoculation.

Mais cette crainte du retour de la petite Vérole, a bien plus de force encore dans les eſprits, lorſqu'il s'agit des Inoculations que j'ai faites.

Comme de plus de cent perſonnes que j'ai inoculées à Paris, toutes, à l'exception de deux ou trois, ont eu

une éruption peu abondante & une maladie très-légere, on a prétendu qu'elles n'avoient pas eu la petite Vérole, que je me ſervois d'une matiere variolique *affoiblie*, *appauvrie*, *ancienne*, *uſée*, *vieillie*, *éventée*, *émouſſée*, *bâtarde*, *altérée*, *préparée*, *façonnée*, *dénaturée énervée*, *épuiſée*, *macérée*, *lavée*, *ſechée*, *marinée*, *bouillie*, *rôtie*, (*a*) &c. & qu'enfin mes Inoculations ne ſervoient à rien pour garantir de la petite Vérole naturelle. Quelques-uns plus diſcrets ont bien voulu convenir qu'elle ſervoit à tranquilliſer l'eſprit : ce ſont des Médecins & des Médecins du plus grand crédit, même parmi ceux qui ap-

(*a*) Toutes ces expreſſions ont été employées par des Médecins dans des Ecrits publics & dans les converſations.

prouvent l'Inoculation, qui ont cette opinion de ma Méthode, qui la débitent par-tout, & qui l'impriment.

Un homme célebre, vieilli dans l'étude de la Médecine, conſommé dans les connoiſſances qu'elle exige, pratiquant l'Inoculation avec ſuccès, dit qu'il eſt le maître de donner plus ou moins de boutons, mais qu'il aime mieux en donner beaucoup pour prévenir le retour de la petite Vérole auquel ſont expoſé, ſelon lui, tous ceux que j'ai inoculés ; un autre connu dans l'Europe par des ouvrages remplis d'érudition, prétend qu'il couvrira de petite Vérole quiconque de mes Inoculés voudra s'expoſer à une ſeconde Inoculation de ſa

façon (*a*). Un troiſieme avance que *je ne donne pas la petite Vérole*

(*a*) Toutes ces imputations & d'autres encore plus graves ſe trouvent recueillies dans une brochure qui a pour titre : *Obſervations ſur la petite Vérole naturelle & artificielle.* Comme je ſuis à cet égard dans le cas de la défenſe légitime, je me permettrai quelques réflexions ſur cet Ecrit : mais j'aurois trop à dire ſi je voulois m'arrêter ſur tout ce que j'y trouve de peu exact relativement à la petite Vérole naturelle, je ne ferai que parcourir rapidement la partie où il eſt queſtion d'Inoculation.

Page 33. *Il ne faut pas confier cette opération à des gens trop prévenus en faveur de leur méthode, qui n'exigent aucune précaution, & n'employent qu'une préparation légere.*

L'Auteur veut dire qu'il ne faut pas ſe faire inoculer par moi ; mais je puis l'aſſurer, que je n'ai pas à beaucoup près autant d'envie d'inoculer qu'il montre de deſir que je n'inocule point. J'avoue que je ſuis prévenu en faveur de ma méthode, c'eſt-à-dire, que je la crois bonne, & la meilleure de toutes. C'eſt ſans doute la

ſérieuſement,

ſérieuſement, mais ſeulement une petite Vérole imparfaite qui ne doit pas

premiere fois qu'on a exigé d'un Médecin, qu'il ne fût pas bien perſuadé, bien convaincu de la bonté des regles qu'il ſuit. Au reſte, ſans doute que l'Auteur ſe trouve dans cette diſpoſition qu'il recommande, & qu'il n'eſt pas prévenu lui-même en faveur de ſa propre méthode. Ce ſcepticiſme ne ſera gueres conſolant pour ſes Inoculés, ſi jamais il en a. Mais pourquoi eſt-il ſi déciſif contre ma méthode, s'il doute autant de la bonté de la ſienne?

Page 28, *On ne doit pas s'en rapporter ſur cet objet important à des gens attachés à des opinions ſyſtématiques, ni en faire une affaire de mode qui ſe tourne en une eſpece de fanatiſme.*

Que veut on dire par des opinions ſyſtématiques en matiere d'Inoculation? Ma pratique eſt ſimple, conforme à celle qui eſt en uſage dans tout le Levant. Ce n'eſt pas moi qui l'ai imaginée. Elle eſt appuyée ſur des faits. Il n'y a point-là de ſyſtême. Si on entend par des opinions ſyſtématiques les opinions qui paroiſſent nouvelles à Paris, je conviens que je ſuis ſyſtématique à quelques égards: mais eſt-ce que

garantir de la naturelle, qu'il n'a jamais vû revenir quand elle eſt bien

les regles qu'on ne ſuit pas à Paris ſont eſſentiellement ſyſtématiques ? S'il y a des opinions ſyſtématiques, dans le ſens deſavantageux qu'on donne à ce mot, ce ſont préciſément celles que je combats.

Page 34. *Les femmes curieuſes de leur beauté & les jeunes gens, ont adopté cette méthode irréguliere & commode.*

Méthode irréguliere. Ce mot-là eſt bien ſingulierement choiſi ; car c'eſt comme ſi l'on diſoit qu'il faut être malade dans les *regles* & dans les *formes*. Sans doute que les méthodes de l'Auteur ſont fort régulieres, mais elles doivent avoir l'inconvénient d'être incommodes, puiſqu'il convient que la mienne eſt commode préciſément parce qu'elle eſt irréguliere. Au reſte n'y a point de meilleure méthode d'inoculer, que celle qui rend la maladie la plus légere, & ce ſera toujours la plus commode. Mais n'eſt-ce pas une choſe fort étrange que l'Auteur ne veuille pas que les femmes ſoient curieuſes de leur beauté, & deſirent de n'avoir pas le viſage gâté, quand même elles ne ſeroient pas traitées

conditionnée. Un autre dit que ce n'eſt pas la petite Vérole que je

par une méthode auſſi réguliere que la ſienne ?

Ibid. *On leur perſuade pour les raſſurer, que l'écoulement des plaies formées par l'inciſion, augmenté par un onguent irritant & néanmoins médiocre, ſupplée au défaut de ſuppuration des puſtules qui ſe deſſechent ſans ſe mûrir.*

Je réponds toujours pour moi-même, parce que c'eſt moi & ma méthode que l'Auteur attaque. On peut voir par ce que j'ai dit de l'écoulement, s'il eſt vrai que je raſſure mes Inoculés par ce motif. Il eſt faux que j'aie jamais augmenté l'écoulement par un onguent irritant : un onguent de cette eſpece augmenteroit à la vérité la ſuppuration naturelle à toutes les plaies, mais non pas la ſuppuration variolique. Ce que l'Auteur ajoute, que les véſicatoires ne diminuent point le nombre des boutons & la ſuppuration des puſtules, & ne rend point diſcrete une petite Vérole qui doit être confluente, eſt exactement conforme à mes idées ſur cette matiere, mais contraire aux autres principes & à la pratique de l'Auteur, & aux idées reçûes

donne, mais une eſpece de galle. Un autre enfin, *que l'Inoculation*

par tous les Médecins ſur l'uſage des véſicatoires dans cette maladie.

Page 36 *La préparation doit durer au moins un mois. On ſaignera, on purgera, on donnera un vomitif*, &c.

Pour faire ſentir toute la fauſſeté de ces regles, nous renvoyons au Chapitre ſecond de cet Ouvrage.

Page 37. *On ne doit point inoculer les enfans avant la dentition.*

Autre regle fauſſe. On inocule ſans danger les enfans ſains avant la dentition; c'eſt ce qui ſe pratique en pluſieurs endroits. Cet uſage commence à prévaloir en Angleterre, & s'établira par-tout où l'Inoculation ſera bien connue.

Page 39. *Il faut préférer l'inciſion au véſicatoire, parce que le levain entre plus immédiatement dans le ſang.*

On peut préférer l'inciſion au véſicatoire, mais ce n'eſt pas par cette mauvaiſe raiſon. L'action du véſicatoire porte auſſi la matiere variolique dans les vaiſſeaux, comme l'inciſion; ainſi

maniée par M. Gatti, qui a ſoin d'émouſſer les traits de la petite Vérole, par le véſicatoire le poiſon entre immédiatement dans le ſang.

Page 40. *Il faut entretenir la ſuppuration des plaies par un onguent légérement animé de quelques grains de poudre de mouches cantharides.*

On a vû tout-à-l'heure que l'Auteur m'acuſe à la page 34, d'augmenter l'écoulement de l'inciſion par *un onguent irritant, & néanmoins médiocre.* Il faut qu'il ait la bonté de nous expliquer quelle différence il met entre cet *onguent médiocrement irritant*, dont il blâme l'uſage à la page 34, & *l'onguent légérement animé* qu'il conſeille à la page 40 : car je l'avertis qu'il n'y a que lui qui puiſſe expliquer cette contradiction & réſoudre cette énigme. Et je l'avertis auſſi que l'onguent qu'il veut qu'on employe, donnera infailliblement une éréſipele.

Comme cette note eſt déja trop longue, & que je ne veux pas détourner plus long-tems l'attention de mes Lecteurs du fond même de la queſtion, je ne m'arrêterai pas davantage ſur tout ce que je trouve de peu exact & de faux dans cette petite Brochure, relativement à l'Inoculation, que l'Auteur paroît avoir eu

doit laiſſer bien plus de crainte de la récidive, que l'Inoculation employée

envûe de décrier plutôt que d'accréditer. Quant à ce qu'il dit ſur la petite Vérole en général, ſon Ecrit ne renferme que les idées communes, & tous les préjugés reçus ſur la nature & le traitement de cette maladie. Il n'y a de lui qu'un aſſez grand nombre de contradictions, & des choſes aſſez étranges ; comme *le bouillonnement du ſang* qu'il a vû dans la petite Vérole ; *les gros vaiſſeaux des poumons & du cerveau renfermant plus d'air que de ſang*, &c. découvertes qui lui appartiennent uniquement. Je finis par une remarque ; c'eſt que d'après les principes que je vois répandus dans ce petit Ouvrage, ſi l'Auteur anonyme qui dit qu'il a quarante ans d'expérience, s'y eſt conformé dans la pratique, quoique dans ſon Livre il ne parle que de ceux qu'il a guéri, je ſuis perſuadé qu'il doit avoir été très-malheureux dans le traitement de la petite Vérole ; & qu'en donnant au public la liſte des perſonnes qu'il a traitées, il rendroit à l'Inoculation le ſervice le plus important qu'on puiſſe lui rendre.

J'ai pris la peine de faire la critique de cette Brochure, parce qu'on l'attribue à un des plus

ſuivant la pratique de M. Hoſty, où la petite Vérole eſt plus abandonnée à ſes propres forces (a).

Je puis dire avec vérité que j'aurois été peu ſenſible à ces reproches, & qu'encore aujourd'hui je ne prendrois pas la peine de les repouſſer, ſi les préjugés qui y donnent lieu n'étoient contraires au re-

célebres Médecins de la Faculté de Paris, dont l'autorité peut être impoſante pour beaucoup de perſonnes. Je ne puis croire qu'un Ouvrage auſſi informe & rempli des plus mauvais principes, ſoit d'un homme qui jouit d'une auſſi grande réputation.

Mais quoi qu'il en ſoit, j'ai crû pouvoir prendre cet Ecrivain à partie avec un peu de vivacité, parce que je ne dois aucun égard à des anonymes tels qu'ont été la plûpart de ceux qui ont attaqué l'Inoculation, ou ma pratique & ma perſonne.

(*a*) Examen de l'Inoculation par un Médecin de la Faculté de Paris.

pos des perſonnes qui ont eu recours à moi, au progrès de l'Inoculation, & ſur-tout à la perfection de ſa pratique.

Mais j'avoue qu'en voyant quelquefois ces idées adoptées par ceux qui me donnoient leur confiance, j'en ai été très-douloureuſement affecté. Plus d'une fois, lorſque je m'applaudiſſois du ſuccès de mes ſoins, en voyant arriver la petite Vérole ſans aucun accident, & preſque ſans maladie, quand j'attendois la ſeule récompenſe que je deſirois & que j'avois méritée, la joie d'un pere & d'une mere qui voyoient leurs enfans à l'abri d'un ſi grand danger, j'ai vû avec douleur ce pere & cette mere regarder l'Inoculation comme manquée, s'af-

fliger & nourrir cette inquiétude cruelle dont je m'étois flatté de les délivrer. Comment, me diſoit-on, pouvons-nous nous perſuader que notre enfant eſt à l'abri du retour de la petite Vérole ? Comment un petit nombre de boutons, ou ſeulement un peu de ſuppuration, ont-ils pu développer tout le germe, faire ſortir toute l'humeur, &c ? Envain je m'efforçois de diſſiper ces craintes ; je n'ai vu ces inquiétudes ſur le retour de la petite Vérole ceſſer entierement, que dans le petit nombre d'Inoculations, où l'éruption a été abondante & la maladie un peu plus forte, & toujours on a jugé du ſuccès de l'Inoculation & de la difficulté du retour de la petite Vérole, par la quantité de boutons, & par

l'abondance de l'écoulement par les plaies.

Il eſt aiſé de voir combien ces préjugés doivent nuire à la perfection de la pratique de l'Inoculation. Que doit-il arriver en effet ſi on loue le Médecin davantage lorſqu'il réuſſit moins bien, ſinon qu'il tâchera de faire encore plus mal. Si on le remercie lorſqu'on a une petite Vérole abondante, & qu'on ſoit mécontent de lui lorſqu'elle eſt douce & légere, ne s'efforcera-t il pas d'augmenter la quantité des boutons, ce qui eſt la même choſe qu'augmenter la gravité de la maladie ? Ne doit-il pas être tenté de préparer ſes malades ſelon les préjugés reçus, de les ſaigner, de les purger, &c ? c'eſt-à-dire, de diminuer la

bonté des diſpoſitions naturelles du Sujet pour contenter l'indiſcrete fantaiſie de ceux qui demandent des petites Véroles abondantes, & pour faire valoir davantage ſes ſoins.

Dans cet état de choſes, & pour combattre ces préjugés, j'établirai trois propoſitions. 1°. Que s'il y a des exemples d'une ſeconde petite Vérole, ils ſont ſi rares qu'ils doivent être regardés comme non avenus. 2°. Que la petite Vérole ne revient pas après l'Inoculation. 3°. Que la petite Vérole ne revient pas davantage après une Inoculation qui n'a donné qu'une petite quantité de boutons, & un écoulement peu abondant par les inciſions.

Relativement à la premiere de ces propoſitions, je ferai remarquer

d'abord que je l'énonce ainſi, parce qu'il n'eſt pas queſtion de prouver que le retour de la petite Vérole n'eſt pas poſſible, car cette ſimple poſſibilité ne peut pas nuire à la cauſe que nous défendons, il faut toujours qu'on prouve la fréquence de ce retour, ſi l'on veut attaquer l'Inoculation avec ſuccès.

Pour celui qui délibere s'il doit ſe faire inoculer, c'eſt la même choſe que la petite Vérole ne revienne jamais, ou qu'elle ne revienne que très-rarement. Car s'il eſt infiniment probable que celui qui s'eſt ſoumis à l'Inoculation n'aura pas une deuxieme petite Vérole, cette probabilité doit ſuffire pour déterminer les hommes dans leur conduite à l'égard de l'Inoculation,

comme elle ſuffit pour les guider dans toutes les autres circonſtances de la vie. Or il nous paroît certain, indubitable, démontré, que ſi le retour de la petite Vérole eſt poſſible, (ce qu'on n'eſt peut-être pas en droit de nier) & ſi ce retour a lieu quelquefois (ce qui n'a jamais été bien prouvé), ce retour au moins a lieu aſſez rarement pour qu'on n'en puiſſe rien conclure contre l'Inoculation.

Je ne m'arrêterai pas beaucoup à prouver cette aſſertion, parce qu'elle a été portée au plus grand degré d'évidence dans beaucoup d'ouvrages. On peut ſur-tout conſulter l'excellent Mémoire de M. de la Condamine, & la Lettre de M. Tiſſot à M. Haen, Médecin de Sa Majeſté Impériale. Nous nous permettrons

ſeulement quelques réflexions générales, dont quelques-unes n'ont pas encore été préſenteés.

1°. La duplicité de la petite Vérole eſt niée par les plus grands maîtres en Médecine. Depuis Rhasès, Avicenne, Averroës, &c. juſqu'à Boerhave, juſqu'à nos jours, on en peut citer une infinité qui ſoutienent tous qu'on n'a la petite Vérole qu'une fois. Or il eſt impoſſible que cette opinion ſe fût établie dans leur tête, ſi le retour de la petite Vérole étoit fréquent. Il eſt impoſſible qu'on n'eût pas recueilli un grand nombre de faits qui conſtateroient la poſſibilité & la fréquence de ce retour, & que ces faits euſſent échappé aux Médecins les plus habiles & les plus accrédités; réflexion qui

devient preſque une démonſtration, lorſqu'on conſidere la pratique de ces Médecins, l'étendue des pays où ils ont pratiqué, & le nombre de petites Véroles qu'ils ont vues, puiſqu'il faut que pendant pluſieurs ſiecles, & ſur pluſieurs millions de petites Véroles, un ſeul exemple du retour de cette maladie ne ſe ſoit pas préſenté à leurs yeux.

2°. L'Inoculation s'eſt établie dans un grand nombre de pays. Or cela ne peut être arrivé qu'en conſéquence d'une perſuaſion générale & très-forte, que la petite Vérole ne revenoit pas deux fois.

3°. Il y a une eſpece d'Inoculation pratiquée chez tous les peuples de la terre, ſur-tout dans les provinces & dans les campagnes, qui con-

ſiſte à laiſſer les enfans ſains avec les enfans malades de la petite Vérole. Cette pratique très-étendue ne peut s'être établie qu'à la faveur de l'opinion, que la petite Vérole ne revient pas deux fois.

4°. On voit encore que cette opinion eſt univerſelle, par la ſécurité avec laquelle les perſonnes qui ont eu la petite Vérole approchent & gardent ceux qui ſont attaqués de cette maladie. Cette ſécurité eſt générale, de tous les pays, & de tous les tems : elle eſt établie à Paris même, où la crainte de la petite Vérole eſt plus grande qu'ailleurs. Quels doutes peuvent tenir contre une opinion auſſi générale en matiere de fait ?

Je paſſe à ma deuxieme aſſertion, que

que la petite Vérole ne revient pas plus après la petite Vérole inoculée, qu'après la petite Vérole naturelle.

1°. C'eſt-là une conſéquence néceſſaire de la propoſition que nous venons d'établir. La petite Vérole inoculée, lorſqu'elle donne une grande quantité de boutons, eſt regardée par les ennemis mêmes de l'Inoculation, comme une véritable petite Vérole, qui ne differe en rien de la naturelle, qui produit les mêmes effets dans le corps humain, & qui a les mêmes ſuites.

2°. On a fait depuis moins d'un ſiecle, au moins cent mille Inoculations en Europe, & il n'y a pas encore un fait conſtaté d'une petite Vérole revenue après l'Inoculation. C'eſt-là un argument négatif à la

vérité, mais de la plus grande force.

3°. L'Inoculation s'eſt conſervée & étendue de plus en plus par-tout où elle a été établie. Aucune Nation ne l'a abandonnée après l'avoir adoptée. Or ſi la petite Vérole revenoit après l'Inoculation, on eût certainement quitté une pratique inutile, qui ne garantiſſoit pas des dangers qu'on avoit voulu éviter en s'y ſoumettant. De pareils argumens ſuffiſent pour des perſonnes qui ſçavent raiſonner & ſentir, & tout eſt inutile pour les autres.

Enfin il me reſte à prouver que les Inoculations qui ne donnent qu'une maladie légere, peu de boutons, & un écoulement peu abondant, telles qu'ont été la plûpart des miennes, garantiſſent d'une ſeconde petite

Vérole, auſſi-bien que celles qui donnent une maladie plus grave, auſſi-bien que la petite Vérole naturelle la plus abondante.

1°. Depuis qu'on inocule ſur la terre, ce n'eſt qu'à Paris qu'on a reproché à un Inoculateur de donner peu de boutons; ce n'eſt même que pour moi que ce reproche a été imaginé, & c'eſt le ſeul qu'on m'a fait. Et j'avoue que je le regarde comme un éloge très-flatteur (*a*). Par-

(*a*) Au reſte les Inoculateurs qui aiment le plus les petites Véroles abondantes, méritent quelquefois cet éloge auſſi bien que moi, & il leur arrive d'avoir malgré eux des petites Véroles très-diſcretes, & des maladies très-légeres. La ſeule différence qu'il y ait entre eux & moi, c'eſt que cet accident m'arrive preſque toujours, & que ce n'eſt pas malgré moi; cependant je peux dire auſſi que j'ai eu quelquefois des petites Véroles abondantes. N'eſt-il pas étrange

tout ailleurs l'Inoculation la plus ſalutaire, eſt celle qui donne la maladie la plus legere, c'eſt-à-dire, la moindre quantité de boutons. En un mot, ce n'eſt qu'à Paris qu'on a méconnu ou feint de méconnoître cette vérité inconteſtable, que le danger de la petite Vérole eſt toujours en propoſition avec la quantité des boutons ; que l'art de l'Inoculation eſt de diminuer cette quantité & les accidens qui en ſont la ſuite, & qu'il ne ſera pouſſé à la perfection à laquelle il doit atteindre, que lorſque ces accidens ſeront nuls ou preſque nuls.

2°. Il n'y a pas plus de raiſon de deſirer une grande quantité de bou-

que pour ma défenſe je ſois obligé de citer mes fautes ou les accidens qui me ſont arrivés dans la pratique de l'Inoculation ?

tons dans la petite Vérole inoculée, que dans la naturelle. Or il n'eſt jamais venu dans la tête à aucun Médecin de regarder la quantité des boutons comme une choſe déſirable. Selon Sydenham, le point unique & important eſt d'avoir peu de boutons. (*a*) Boerhaave prononce formellement, que toute l'attention du Médecin doit être dirigée à diminuer la quantité des boutons. Tous les Médecins qui ont écrit ſur la petite Vérole, & même ceux d'entre eux qui ont combattu l'Inoculation, penſent de la même maniere.

3°. On ne regarde l'abondance

(*a*) *Rei cardo in eo vertitur ut in varioloſis omnis ſalutis ſpes in exanthematum paucitate reponatur. Diſcrimen in eorum multitudine: & prout plura ſunt hæc vel pauciora, aut moritur, aut vivit Æger.* Sydenham.

des boutons comme un avantage dans l'Inoculation, que parce qu'on imagine que ſans cela l'humeur variolique qui ſe ſeroit portée à la peau, peut affecter les parties intérieures avec un plus grand danger pour le ſujet, ou reſter dans le corps ſans ſe développer, pour reparoître dans d'autre tems. Et quant à l'écoulement, on croit qu'à proportion de ce qu'il eſt plus abondant, la matiere variolique ſe porte aux autres parties en moindre quantité, & que ce qu'on appelle l'*humeur*, eſt mieux chaſſé, mieux purgé, &c. Or nous avons vu un peu plus haut, que ces idées ſur la nature de la petite Vérole, ſont autant de préjugés dont les conſéquences ne peuvent être que funeſtes.

4°. L'idée des avantages d'un écoulement abondant par les plaies, conduiſoit naturellement à multiplier les inciſions, & à les faire profondes. C'eſt auſſi ce que n'ont pas manqué de faire les premiers Inoculateurs. On a cependant abandonné cette méthode; on ne fait aujourd'hui qu'une ou deux inciſions tout au plus, pour être plus ſûr de donner la petite Vérole, & l'on ne fait qu'effleurer la peau. Cette pratique eſt adoptée & louée par ces mêmes perſonnes, qui regardent l'abondance de l'écoulement par les plaies comme un grand avantage. Pourquoi dans une pareille perſuaſion ne fait-on pas quatre ou ſix inciſions? Pourquoi ne les fait-on pas profondes? Pourquoi cette contradiction

entre la pratique & les principes ? C'eſt que dans la pratique les inconvéniens ſont viſibles & manifeſtes, & que ces prétendus avantages ne ſont pas clairement vus, même de eux qui les font le plus valoir.

5°. J'éleve ici des doutes qui paroîtront fort étranges; mais je demande ſur quel fondement on ſuppoſe que l'écoulement des plaies eſt plus abondant, parce qu'une partie de la matiere variolique qui ſeroit ſortie par les boutons, eſt portée à la plaie ? De quel droit ſuppoſe-t-on cette communication entre les boutons & la plaie, & cette révulſion de la matiere variolique ?

Le pus variolique qui ſort par l'inciſion, n'eſt autre choſe que le pus qui étoit deſtiné à remplir les

boutons

boutons ſur les bords & au tour de l'inciſion : quelques réflexions vont nous en convaincre.

La partie du corps où le poiſon variolique eſt appliqué, en devient toujours le foyer, & s'enflamme quand la maladie commence. Cette inflammation eſt exactement la même que celle qui précede l'éruption de la petite Vérole confluente dans les autres parties du corps. Elle devient enſuite un amas de taches rouges, comme il arriveroit dans les autres endroits où la petite Vérole ſeroit confluente, & ces taches deviendroient auſſi des boutons.

Mais l'inflammation & l'enflûre tendant la peau, dilatent l'inciſion & détachent ſes bords, même quand elle eſt déja cicatriſée ; & la matie-

re qui, pendant la ſuppuration, auroit formé les boutons dans les environs de la plaie, trouvant plus de réſiſtance à ſoulever l'épiderme & à former une cloche, qu'à ſortir entre l'épiderme & la peau dans l'endroit de l'inciſion, prend cette derniere route.

Mais, dira-t-on, l'abondance de la ſuppuration par l'inciſion ne prouve-t-elle pas que le pus variolique y eſt apporté de plus loin, & non pas ſeulement des environs de l'inciſion?

1°. La petite Vérole eſt confluente aux environs de l'inciſion, qui devient, comme nous l'avons dit, le foyer de la maladie. L'écoulement peut donc être abondant, ſans que les boutons ſemés ſur les autres

parties du corps contribuent à l'augmenter. A quoi il faut ajouter que cet écoulement du pus variolique, continué pendant tout le tems de la ſuppuration, convertiſſant l'inciſion en une plaie d'une mauvaiſe nature, doit néceſſairement y produire abondamment l'eſpece de ſuppuration commune à toutes les plaies; & ſe confondant avec l'écoulement variolique, augmenter l'écoulement total.

2°. Si on perce avec une épingle un bouton de petite Vérole, & qu'on en faſſe ſortir le pus, au bout de dix ou douze heures on trouvera le bouton rempli comme auparavant; de façon qu'en commençant cette opération auſſi-tôt que le bouton ſuppure, & la continuant pen-

dant tout le tems de la ſuppuration, on vuidera le bouton huit ou dix fois; & on aura huit ou dix fois plus de pus variolique, qu'il n'y en auroit eu ſi le bouton n'avoit pas été percé. Qu'on nous explique d'où vient cette plus grande abondance de pus; ce n'eſt pas des boutons voiſins qui demeurent dans le même état, quoique la ſuppuration ſoit augmentée dans le bouton qu'on a percé. C'eſt ainſi que l'abondance de pus qui ſuinte de l'inciſion, ne prouve pas que les boutons des autres parties du corps portent leur pus à la plaie; ou du moins ne prouve pas que ſi ce pus y eſt porté, il y en ait moins pour cela dans les autres parties du corps.

3°. On a eſſayé de traiter la petite Vérole en perçant tous les bou-

tons. En procurant des écoulemens ainſi multipliés, d'après les idées que nous combattons ici, il ſemble qu'on devoit produire les effets les plus ſalutaires ; toute la matiere variolique devoit ſortir ; ſans doute le pus ne pouvoit ſe porter en aucun autre endroit dangereux ; le ſuccès devoit être ſûr : rien de tout cela. Le pus s'eſt augmenté à proportion des iſſues qu'on lui a fournies ; la maladie a été tout auſſi dangereuſe, & plus cruelle, & on a abandonné cette pratique inutile & vicieuſe, qui devoit pourtant être excellente, admirable, ſi ce qu'on dit des avantages de l'écoulement de la matiere variolique étoit vrai.

4°. Dans les principes que nous combattons, la ſuppuration & l'é-

coulement devroient ſe partager entre les inciſions, & être d'autant moindres pour chaque plaie, qu'il y en auroit un plus grand nombre. Cependant, ſi au lieu d'une ſeule inciſion, on en fait quatre ou ſix, l'écoulement de chacune ſera auſſi grand que s'il n'y en avoit qu'une ſeule.

Enfin, loin que l'abondance de l'écoulement par l'inciſion ſoit une cauſe d'affoibliſſement de la maladie, & de diminution de la quantité des boutons, il eſt l'effet de la force de la maladie, & toujours en proportion avec la quantité des boutons. Ainſi deſirer un écoulement très-abondant, c'eſt deſirer d'avoir une maladie plus grave, & s'affliger de ce que les boutons ſont

en petite quantité, & l'écoulement moins abondant, c'eſt être ingrat envers la nature, & ſe plaindre de l'Art, lorſqu'on devroit s'en louer le plus.

Tout ce qu'on vient de voir, relativement à l'écoulement du virus variolique par les inciſions, détruit un des avantages qu'on attribue à l'Inoculation; & peut-être quelques-uns des partiſans de cette pratique deſapprouveront-ils que j'aie dit ſur cela mon opinion avec autant de franchiſe, mais j'ai toujours été perſuadé qu'il ne faut jamais défendre la vérité avec les armes du menſonge. Tôt ou tard les hommes ſe détrompent, & une mauvaiſe raiſon nuit alors à une bonne cauſe, qui ſe

ſeroit ſoutenue ſans cette mauvaiſe raiſon (*a*).

(*a*) On a donné bien d'autres avantages à l'Inoculation ; mais les ſeuls qui ſoient réels & importans, ſont, 1°. le choix du Sujet : 2°. le choix de la matiere ; 3°. le choix du foyer. Je me ſuis aſſez étendu ſur les deux premiers articles dans le deuxieme Chapitre de cet Ouvrage. Je dirai quelque choſe ici ſur le choix du foyer.

L'endroit où le poiſon variolique s'applique pour la premiere fois, devient toujours le foyer de la maladie, c'eſt-à-dire que le virus y agit plus fortement, que les boutons y ſont en plus grande abondance, & que cette partie eſt plus fortement affectée que les autres. On a vû plus haut, que dans la petite Vérole priſe par la contagion ordinaire, le poiſon s'applique le plus ſouvent à l'eſtomac par la déglutition ; à la bouche, au nez & aux poumons par la reſpiration. On ſçait que la cauſe immédiate de mort dans les perſonnes qui périſſent de la petite Vérole, eſt preſque toujours l'inflammation dans les poumons, ou dans les organes de la reſpiration, ou dans l'eſtomac ; & on ne peut pas

Voilà ce que j'avois à dire pour la défenſe de l'Inoculation, relati-

douter que cette inflammation ne ſoit l'effet du poiſon variolique, qui s'étant appliqué pour la premiere fois à ces parties délicates & eſſentielles à la vie, y a formé le foyer de la maladie, & y a produit les mêmes effets que nous voyons dans les parties extérieures auxquelles on applique le poiſon en inoculant. L'ouverture des cadavres prouve la vérité de cette obſervation : elle montre l'action terrible du poiſon ſur ces organes ; & même avec de l'attention & de l'adreſſe dans la diſſection, on peut parvenir à connoître le point précis où le poiſon s'eſt appliqué la premiere fois.

On voit par ces faits, de quel avantage il eſt de pouvoir déterminer à ſon gré la partie du corps où l'action la plus grande du poiſon variolique s'exercera. C'eſt ce qu'on fait en inoculant.

Ce ſeroit-là le plus déciſif des avantages de l'Inoculation, s'il n'y en avoit pas un auprès duquel tous les autres diſparoiſſent : c'eſt qu'on meurt de la petite Vérole naturelle, & qu'on ne meurt point de la petite Vérole inoculée, en

vement à la crainte du retour de la petite Vérole. Les perſonnes qui voudront mettre dans l'examen de cette queſtion l'attention qu'elle mérite, & la bonne-foi qu'il y faut apporter, trouveront, je penſe, ces raiſons déciſives, & conviendront qu'il eſt prouvé que le retour de la petite Vérole, ſi jamais il a lieu, eſt aſſez rare pour qu'on n'en puiſſe rien conclure contre la pratique de l'Inoculation.

prenant les précautions néceſſaires, mais ſimples & faciles. Avec cette vérité, qui eſt de fait & indubitable, il importe peu de ſçavoir *ſi l'écoulement diminue la quantité des boutons*, s'il *détourne le virus variolique des parties nobles*, s'il *eſt meilleur d'avoir une petite Vérole bien conditionnée*, &c. la cauſe de l'Inoculation eſt décidée pour les perſonnes qui veulent ſe laiſſer conduire par l'expérience & les faits; guides plus sûrs en Médecine que les plus profonds raiſonnemens.

Cependant il ſeroit utile de conſtater ſi la petite Vérole revient ou non, quand il n'y auroit qu'un exemple de ce retour ſur cent mille petites Véroles, ſoit pour évaluer avec plus de préciſion les avantages de l'Inoculation, ſoit pour ſe former des idées plus juſtes ſur la nature de la petite Vérole.

Il eſt bien étrange que dans une queſtion de fait, & relativement à une maladie à laquelle tous, ou preſque tous les hommes ſont ſujets, qu'on connoît & qu'on obſerve depuis plus de douze ſiecles, il reſte encore autant d'incertitude. D'après cet exemple, on eſt forcé de penſer que les connoiſſances humaines, même en matiere de faits, ſont bien

incertaines, ou que l'amour du vrai eſt bien rare parmi les hommes.

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on veut diſſiper tous les doutes ſur cette queſtion, voici, je crois, les meilleurs moyens pour y parvenir.

Si le retour de la petite Vérole naturelle, après la petite Vérole priſe par l'Inoculation, a lieu quelquefois, on ne manque ſur cela de faits bien conſtatés, que parce que juſqu'à préſent on n'a pas mis aſſez d'attention à obſerver, & parce que l'attention n'a pas été excitée & réveillée par des motifs ſuffiſans.

Le meilleur moyen de réveiller cette attention, ſeroit, ce ſemble, de joindre le motif de l'intérêt à tous les autres, & de récompenſer celui

qui, en produiſant un fait bien conſtaté, nous mettroit en état de décider cette queſtion.

Pour cela il faudroit deſtiner une ſomme un peu conſidérable à la la premiere perſonne, qui, ayant eu la petite Vérole inoculée, auroit une petite Vérole naturelle.

Pour conſtater l'exiſtence de la petite Vérole donnée par l'Inoculation, il faudroit tenir un regiſtre public, où ceux qui ſe feroient inoculer, & qui prétendroient à la recompenſe promiſe, fiſſent inſcrire leurs noms, avec une atteſtation de Médecins de la Faculté de Paris, en nombre ſuffiſant, pour ne laiſſer aucun doute ſur la réalité de la premiere petite Vérole (*a*); & quant à la

(*a*) On peut s'aſſurer même après l'Inocu-

ſeconde, on exigeroit une atteſtation ſemblable de ſix Médecins, par exemple, qui euſſent vu le malade dans les périodes de la maladie où la petite Vérole eſt caractériſée.

L'effet d'un pareil établiſſement ſeroit de donner au fait du retour d'une petite Vérole, s'il arrivoit, un aſſez grand degré d'authenticité & de publicité, pour qu'on pût déſormais le regarder comme conſtant & indubitable.

lation, ſi la perſonne inoculée a eu la petite Vérole par l'Inoculation, d'après la nature de la cicatrice à l'endroit de l'inciſion; cette cicatrice eſt très-différente de la cicatrice d'une inciſion ordinaire, quelque grande & quelque profonde qu'elle ait été. C'eſt par cette cicatrice qu'on diſtingue dans le Levant les Sujets qui ont pris la petite Vérole par l'Inoculation.

Il faudroit le former dans une grande ville, parce que, comme le cas ne peut être que fort rare, s'il arrive, ce ne peut être que dans une grande ville où il y auroit un grand nombre d'Inoculés, & où il ſeroit plus facile de conſtater l'exiſtence de la maladie, par l'atteſtation d'un certain nombre de Médecins. Par toutes ces conſidérations réunies, Paris ſembleroit l'endroit où il conviendroit le mieux de propoſer cette eſpece de prix.

J'ai exhorté, & j'exhorte encore, tous ceux qui ont eu la petite Vérole de mon Inoculation, à ſe ſoumettre à une ſeconde Inoculation, (comme je les exhorte auſſi à s'expoſer librement à la contagion,) perſuadé que je ſuis, que cette opéra-

tion ſera pour eux ſans ſuite & ſans danger (*a*).

(*a*) On me demande ſouvent ce que devient la matiere variolique appliquée à une inciſion faite à une perſonne qui a déja eu la petite Vérole ; ce que devient ce virus introduit dans le ſang. Je réponds que je n'en ſçais rien, & que le Médecin n'eſt pas obligé de ſuivre la marche de la nature dans des ſentiers auſſi obſcurs ; peut-être que ce virus n'entre pas dans le ſang ; peut-être, &c.

Quand une perſonne, qui n'eſt pas ſuſceptible de la petite Vérole, reſpire dans l'atmoſphere de quelqu'un qui en eſt attaqué, il eſt certain que les miaſmes de ce virus répandus dans l'air, paſſent dans les poumons. Il n'eſt pas plus aiſé d'expliquer en ce cas ce que le virus devient. Les poiſons en général ſont relatifs : la juſquiame nourrit les cochons, l'ellébore engraiſſe les chevres, les grives mangent la ciguë, & ces ſubſtances végétales ſont cependant pour l'homme des poiſons mortels. Dans l'hiſtoire des maladies contagieuſes, on voit auſſi que les virus ſont ſouvent *relatifs*, même dans l'eſpece humaine, c'eſt-à-dire, qu'ils agiſſent ſur un homme & n'agiſſent pas ſur un autre, quoiqu'appliqués

qu'appliqués à l'un & à l'autre. C'eſt ainſi que le virus variolique paroît, au moins juſqu'à préſent, n'exercer ſon action qu'une fois.

Voilà bien des choſes ſur leſquelles on doit dire, que ſçais-je ? Mais ce qu'on ſçait, & ce que tous les Inoculateurs ont remarqué auſſi-bien que moi ; c'eſt que lorſque le virus variolique ne donne pas la petite Vérole, il ne produit aucun effet.

Des expériences répétées, ne laiſſent aucun doute ſur cela. J'ai vu dans le Levant des Médecins plus curieux qu'humains, qui avoient fait prendre avec les alimens, reſpirer par le nez, inférer dans des plaies de la matiere variolique en quantité conſidérable à des perſonnes qui avoient eu la petite Vérole, ſans qu'il s'en fût ſuivi aucun effet ſenſible.

CONCLUSION.

NOus avons combattu les préjugés qui s'oppoſent encore à l'établiſſement & aux progrès de l'Inoculation ; mais il nous ſemble qu'ils tiennent tous à une cauſe générale, qu'il eſt important que nous recherchions, & que nous faſſions connoître : car ſi nous pouvons mettre à découvert la ſource d'où découlent ces erreurs, nous parviendrons bien plus facilemens à la tarir & à faire goûter la vérité.

Un coup-d'œil rapide ſur l'hiſtoire de l'Inoculation chez les différentes Nations, nous conduira naturellement à reconnoître cette cauſe, en

nous faisant voir cette pratique adoptée ou rejettée, éprouvant plus ou moins de résistance, selon certaines circonstances.

Nous voyons l'Inoculation établie depuis un tems immémorial chez les Nations les plus nombreuses de l'Asie & de l'Afrique: portée dans la Géorgie & la Circassie, elle s'y étend en peu de tems. Une femme, vers la fin du siecle passé, commence à inoculer à Constantinople, & bien-tôt l'Inoculation y devient commune, & pénetre dans les Provinces les plus reculées de ce vaste Empire. Nous la voyons connue en Angleterre, dans le pays de Galles depuis un grand nombre de siecles, sans qu'on puisse déterminer quand elle a commencé de l'être. Nous la

voyons s'introduire dans ces derniers tems, sans obstacles, dans quelques Provinces de la Grande-Bretagne, dans les montagnes d'Ecosse, & jusques dans les Orcades. Transplantée en Amérique, elle y prend en peu de tems un accroissement prodigieux. Elle pénétre en Suisse, en Westphalie, dans les Provinces de la Suede & du Dannemarck. En Italie, elle fait des progrès dans les provinces & dans les campagnes de l'Etat Ecclésiastique & de la Toscane. En France, elle gagne avec plus de facilité dans les pays éloignés de la capitale.

D'un autre côté, l'Inoculation éprouve plus de difficultés à s'établir en Europe qu'en Asie. Cette découverte annoncée au commence-

ment du siecle par Timoni & Pylarini, y demeure stérile pendant plusieurs années. Portée à Londres en 1721, quoique sous les auspices les plus favorables, elle y est attaquée avec la plus grande violence, & obligée de se refugier en Amérique. Revenue dans la Grande-Bretagne, c'est dans la capitale qu'elle a le plus de peine à s'établir. Autorisée à Rome par quelques succès, elle n'y fait aucun progrès. Favorisée à Florence par le Gouvernement, par l'établissement d'un Hôpital (*a*), elle ne devient point commune dans la ville. Enfin apportée en France, c'est à Paris qu'elle est combattue

(*a*) Cet établissement est dû à M. le Maréchal Botta, dont on connoît le zele actif & éclairé pour le bonheur du Pays confié à ses soins.

avec le plus de violence & d'acharnement.

Ces faits nous conduisent à une observation générale, que l'Inoculation a d'ordinaire trouvé plus d'opposition dans chaque pays, à mesure que les peuples ont été plus policés, plus éclairés, plus instruits ; & qu'elle s'est établie, avec d'autant plus de facilité dans les pays où elle a été une fois connue, qu'elle y a trouvé plus d'ignorance, de grossiéreté & de barbarie.

Ce phénomene qui peut paroître étrange au premier coup-d'œil, n'est pas difficile à expliquer. L'homme inculte & ignorant, qui a peu d'idées, qui raisonne peu, voit que tous, ou presque tous les hommes ont la petite Vérole ; que tous, ou

presque tous, ne l'ont qu'une fois ; que quand ils l'ont naturellement, souvent ils en meurent, ou en sont dangereusement malades ; que lorsqu'ils l'ont par la voie de l'Inoculation, ils ne sont que très-légérement indisposés, & n'en meurent presque jamais : de-là il passe à une conséquence pratique & se fait inoculer.

L'homme instruit au contraire, l'homme policé, le peuple raisonneur, accoutumé à réfléchir davantage, à combiner des rapports, à s'entretenir d'économie animale, de médecine, &c. raisonne beaucoup sur les faits ; & ses raisonnemens subtils, fondés sur des demi-connoissances qui égarent presque toujours, dictés par les préventions, par l'es-

prit de parti, plus commun dans les sociétés policées, l'écartent souvent de la vérité pratique, à laquelle les simples & les ignorans sont conduits plus directement que lui.

Mais ces raisonnemens qui égarent, ces préventions, & en général toutes les opinions que l'homme policé adopte en matiere de Médecine, lui viennent de ceux qui cultivent cette Science par état. Rien de plus éloigné des connoissances communes, que les connoissances en Médecine; & l'incrédule qui regarde l'Art comme chimérique, & le superstitieux qui l'adore comme tout-puissant, parlent de ce qu'ils n'entendent pas. Tous n'ont d'autres idées en Médecine, que celles qu'ils reçoivent des Médecins, vraies

ou

ou fausses, selon les maîtres qu'ils ont eu, mais toujours imparfaites, détachées qu'elles sont de la chaîne des vérités qui forment l'ensemble de l'Art.

C'est donc des Médecins que viennent les idées favorables ou contraires à l'Inoculation, répandues dans la Société. C'est d'eux qu'a toujours dépendu le sort de l'Inoculation; c'est eux qu'on a toujours regardés comme les juges naturels de cette question.

Maintenant en revenant sur le tableau de l'histoire de l'Inoculation que nous venons d'ébaucher, nous voyons d'un côté que ces pays où l'Inoculation s'est introduite avec facilité, la Géorgie, la Circassie, Constantinople, & les provinces

reculées de cet Empire, les montagnes d'Ecosse, les Orcades, l'Amérique, quelques petites villes, & les campagnes en Italie, &c. sont préciſément les lieux où la Médecine eſt moins connue, où les Médecins ont le moins de pouvoir & de crédit; & que les pays où cette pratique a éprouvé les plus grands obſtacles à ſon établiſſement, comme l'Angleterre, la France, l'Italie, & dans tous ces pays, les grandes villes, (*a*) Londres, Paris, Rome, Florence, ſont ceux où les Ecoles de Médecine ſont les plus floriſſantes, où il y a un plus grand nombre de Médecins, où la Médecine

(*a*) N. B. Que dans les grandes Villes, de l'aveu de tous les Médecins, la petite Vérole eſt plus meurtrière qu'ailleurs.

eſt en plus grande conſidération.

Preſque tous les écrits publiés contre l'Inoculation, ont été faits par des Médecins, tandis que ſes plus grands Apôtres, l'Evêque de Vorceſter en Angleterre, M. de la Condamine en France, M. Chaiz en Hollande, M. Daniel Bernoulli en Suiſſe, n'ont point été Médecins.

Lorſque quelques Médecins ont été favorables à l'Inoculation, ils ont toujours été regardés par leurs confreres, preſque dans tous les pays, comme des ennemis, & décriés ou perſécutés comme tels. Enfin partout où le Gouvernement a réſiſté à l'établiſſement de l'Inoculation, c'eſt preſque toujours parce qu'il a négligé

l'examen des faits, qui ſeuls ſuffiſoient cependant pour décider la queſtion, & qu'il a conſulté les Médecins.

Ce ſont donc les Médecins, généralement parlant, qui ſont les plus grands ennemis, & nous pouvons dire les ſeuls ennemis de l'Inoculation ; & lors même que des hommes qui ne ſont pas Médecins, s'oppoſent à ſon établiſſement, lorſqu'ils empruntent les armes de la Religion, de la Morale, ou de la Politique, c'eſt le Médecin qui leur a fourni ces armes, c'eſt le Médecin qui les inſtruit & les excite à s'en ſervir.

Il n'y a que deux manieres d'expliquer cette oppoſition des Méde-

cins, dans toutes les grandes villes de l'Europe, à l'établiſſement de l'Inoculation.

La premiere eſt de ſuppoſer que cette réſiſtance eſt en eux l'effet de la conviction, que l'Inoculation eſt une pratique abſurde, meurtriere, funeſte à l'humanité, & contraire à la Religion. La ſeconde eſt d'imaginer que leur principal motif eſt cette paſſion, qui meut plus ou moins fortement tous les hommes, & qui ſe cache à nos yeux avec tant d'adreſſe, l'intérêt perſonnel.

La premiere explication peut ſouffrir d'aſſez grandes difficultés.

1°. On ne comprend pas trop bien comment la conviction que l'Inoculation eſt une pratique homicide, peut s'établir dans la tête

d'un homme de bonne foi avec lui-même, après tant de faits connus, après tant d'ouvrages qui paroissent démonstratifs en sa faveur.

2°. La conduite qu'on a tenue en résistant à l'Inoculation, paroît difficile à concilier avec la bonne foi qu'on met ordinairement dans la recherche de la vérité, lorsque l'intérêt personnel ne nous écarte pas de la route qui y conduit. L'amour du vrai & du bien des hommes agit avec droiture & simplicité; dans une cause aussi noble on ne se sert pas de moyens bas & petits, & avec ces grands motifs on n'employe pas les armes du mensonge & de la calomnie comme on a fait si souvent contre l'Inoculation.

3°. Celui qui résiste par convic-

tion & qui est absolument de bonne foi avec lui-même, ne travaille pas à empêcher les expériences, parce qu'il est entierement persuadé que les expériences confirmeront son opinion, & qu'après tout, cherchant uniquement la vérité, peu lui importe que l'expérience le conduise à un résultat qu'il n'avoit pas prévu, pourvu qu'elle le conduise au vrai, comme elle fait toujours : au contraire, le grand soin des personnes que les passions animent contre les idées nouvelles, est toujours d'empêcher les expériences & l'instruction. Leurs plus grands efforts s'exercent contre la vérité naissante ; ils veulent l'étouffer dans son berceau, parce qu'ils sçavent bien, ou au moins ils sentent confusément

qu'elle prend en peu de tems de l'accroissement & des forces, & qu'alors elle triomphe de tout. L'Inquisition qui condamna Galilée, auroit certainement anéanti, si elle avoit, pu tous les Telescopes existans; & un bon Péripatéticien eut bien cassé le premier Tube de Toricelli.

Qu'on examine d'après cette observation la conduite des ennemis de l'Inoculation dans toutes les grandes Villes de l'Europe; à Paris, par exemple, depuis qu'on y avoit introduit cette pratique, on s'occupoit à controuver mille calomnies contre elle. L'Inoculation n'empêchoit point le retour de la petite Vérole, l'Inoculation laissoit à sa suite des accidens terribles, l'Inocula-

tion faisoit périr beaucoup de monde. Cependant l'Inoculation gagnoit. Enfin en 1762 & en 1763, près de 200 personnes sont inoculées à Paris ; si on laisse encore une année à de nouvelles expériences, la voilà établie sans retour dans la Capitale. Que fait-on ? On allarme le zele des Magistrats par de fausses délations, & on fait les plus grands efforts pour empêcher les expériences mêmes. Est-ce ainsi que se conduisent ceux qui aiment les hommes & la vérité ?

4°. L'Inoculation reçue aujourd'hui à Londres par tous les Médecins, y a été combattue à sa naissance par tous, ou presque tous les Médecins. Les connoissances qu'on avoit il y a 30 ans sur cette matiere,

étoient exactement les mêmes que celles qu'on a aujourd'hui ; comme on peut s'en convaincre en comparant les Ecrits de ce tems-là, avec ceux qu'on a publiés depuis. Il y avoit un nombre suffisant d'expériences de faites à Londres même, puisque la même expérience faite mille fois a, à peu près, autant de force que répétée cent mille fois ; & que d'ailleurs on pouvoit dès-lors compter en faveur de l'Inoculation le nombre infini d'expériences faites dans le reste du monde. Les motifs de persuasion pour les Médecins Anglois, étoient donc en 1730 les mêmes qu'à présent : ce n'est donc pas par conviction qu'ils résistoient alors à l'établissement de l'Inoculation. En suivant le même raisonne-

ment, si dans dix ans d'ici l'Inoculation est commune à Paris, ce qui pourra bien arriver, & que tous les Médecins se montrent persuadés de son utilité, comme les preuves en sa faveur seront alors les mêmes que celles que nous avons aujourd'hui, ne sera-t-il pas démontré que plusieurs d'entre ceux qui résistent à présent, n'auront pas résisté par conviction.

5°. Enfin l'Histoire de la Médecine fournit beaucoup d'exemples d'une conduite toute semblable, & autorise malheureusement à juger peu favorablement les Médecins de toutes les grandes Villes de l'Europe dans cette occasion. Il y a trois remedes en Médecine dont l'efficacité est connue, & qui seuls valent

presque tous les autres, l'Antimoine, le Mercure & le Quinquina. Tous les trois ont été combattus avec la plus grande violence. On ne peut apprendre aujourd'hui sans étonnement & sans horreur, tout ce qu'on a fait pour en empêcher l'usage, & certainement ce n'étoit pas par conviction & par amour pour l'humanité (*a*).

(*a*) On remarque en général dans l'Histoire de la Médecine, que plus les découvertes ont été grandes, vraies & utiles, & plus elles ont trouvé d'obstacles à s'établir. Voilà pourquoi tous les Médecins de l'Europe se sont élevés contre la circulation du sang démontrée par l'immortel Harvey. Voilà pourquoi leur résistance a duré près d'un demi siecle, tandis qu'on voit continuellement s'établir & s'accréditer sans obstacles les remedes les plus dangereux & les opinions les plus absurdes dans la théorie & dans la pratique de cet Art. Ce n'est pas qu'on haïsse la vérité comme vérité; mais une vérité nou-

Mais quel intérêt peuvent avoir eu les Médecins dans toutes les gran-

velle, lorsqu'elle est importante, attaque & détruit un plus grand nombre d'erreurs établies, par cela même qu'elle est importante. Elle attaque sur-tout des opinions que nous pouvons appeller d'*état* & de *conduite*; des opinions d'après lesquelles on agit depuis un grand nombre d'années; des opinions pratiques. Lorsqu'il n'est question que d'une opinion purement spéculative, la résistance n'est pas si grande, & quoiqu'on y tienne encore par le motif de l'amour propre, on n'y est pas attaché par un aussi grand nombre de considérations, ni par des raisons aussi fortes. Un Philosophe peut changer d'opinion sans que personne s'en apperçoive; mais celui qui a gouverné les hommes & qui les a rendu malheureux par de faux principes en matiere d'administration; celui qui en a tué beaucoup d'après des idées fausses en Médecine, ne peuvent changer de maximes sans que leur changement soit visible à tous les yeux; & c'est-là un terrible obstacle que peu de personnes ont le courage de surmonter, & qui peut être tellement fortifié par le concours de certai-

des Villes de l'Europe à combattre l'Inoculation ? & en supposant que cette intérêt soit réel, comment un pareil motif peut-il déterminer des hommes à s'opposer à l'établissement d'une pratique dont ils connoîtroient l'utilité pour le genre humain?

Nous remarquerons d'abord que quand nous ne pourrions pas répondre d'une maniere bien satisfaisante à ces questions, on ne seroit pas en droitpour cela de rejetter une explication qui paroît fort naturelle. Il

nes circonstances, qu'il seroit presque au-dessus de l'homme de remporter sur lui-même une pareille victoire.

Ceci nous fait craindre que comme l'Inoculation est certainement la découverte la plus utile à l'humanité qui ait jamais été faite, elle n'ait encore bien des contradictions à essuyer.

y a en morale des phénomenes très-difficiles à expliquer, à concilier avec les idées que nous avons d'ailleurs de l'humanité, & qui n'en sont pas moins constatés & moins indubitables.

On demande quel intérêt peuvent avoir des Médecins à combattre l'Inoculation. Il étoit de l'intérêt des Médecins de s'opposer à une pratique nouvelle qu'ils ignoroient. Il étoit de l'intérêt des Médecins qu'un Inoculateur n'obtînt pas la confiance publique; que les Médecins étrangers qui portoient les premiers cette pratique dans un pays, & les Médecins nationaux leurs confreres qui l'adoptoient, ne prissent pas beaucoup de crédit. Enfin il étoit de l'intérêt des Méde-

cins qu'on ne retranchât pas une grande Province de leur empire. Voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour déterminer le cœur humain.

On ne comprend pas d'abord comment des motifs ſemblables ont pû balancer dans l'eſprit des Médecins de toutes les grandes Villes de l'Europe, l'intérêt de l'humanité. Cependant avec quelque attention & quelque connoiſſance du cœur humain, on parvient à expliquer ce phénomene d'une maniere aſſez naturelle.

D'un côté ces motifs de l'intérêt particulier ne ſe préſentent pas ſous un jour auſſi odieux à celui qui s'y laiſſe conduire. Il ne ſe rend pas un compte bien exact de ce qui ſe paſſe dans ſon ame ; il néglige de

ſonder

sonder dans les replis de son cœur où cet intérêt se cache de lui. Si des scrupules se présentent, il les écarte ou ne leur accorde qu'une réflexion légere & fugitive, & son cœur est d'autant moins coupable, que son esprit est moins attentif.

D'un autre côté, le motif du bien général s'affoiblit à ses yeux, parce qu'il n'y refléchit pas assez pour en être fortement frappé. Il éleve quelques doutes qui ne sont pas absolument dépourvus de vraisemblance ; il adopte sans beaucoup d'examen tous ceux qui se présentent ; il est séduit par un sophisme qu'il ne veut pas prendre la peine de démêler, par un fait qu'il ne cherche pas à approfondir ; & cet avantage que l'humanité retireroit de l'établisse-

ment d'une pratique nouvelle, quoique connu de lui (par une contradiction très-ordinaire dans l'esprit humain), devient à ses yeux presque problématique.

Il n'y a point d'homme assez méchant pour désirer un grand mal aux hommes par le motif d'un petit intérêt particulier, si la grandeur du mal & la petitesse de l'intérêt étoient bien présentes à son esprit; mais si l'on suppose que la véritable idée de ces deux choses s'altere un peu par quelque cause que ce soit, si le contraste de l'intérêt particulier avec le bien général devient moins frappant pour lui, ce qui paroissoit d'abord impossible, devient possible & presque naturel.

Avec cette explication, on com-

prend qu'un juge peut désirer qu'il y ait plus de procès, pour que sa place soit plus lucrative ; qu'un Architecte peut désirer qu'une maison tombe, pour en avoir une nouvelle à bâtir ; qu'un Militaire peut desirer la guerre, & dans cette guerre des batailles sanglantes, pour s'avancer plus promptement ; & qu'un Médecin peut désirer qu'il ne se fasse point d'Inoculations. Tous les Etats qui vivent des malheurs d'autrui sont au même niveau sur cela ; avec cette différence cependant qui est au désavantage de la Médecine, que la pratique de cet Art offrant continuellement aux yeux de l'Artiste la souffrance & la mort, émousse souvant en lui le sentiment précieux de la compassion qui s'affoiblit

comme tous les autres, par la familiarité trop grande avec les objets qui l'excitent.

Mais il y a des Médecins, & le nombre n'en eſt pas petit, qui joignent aux lumieres de l'eſprit, la droiture & la ſenſibilité du cœur. Il y en a ſur qui les grands motifs de l'amour de la vérité & de l'humanité exercent tout leur empire ; il y en a pour qui la récompenſe la plus précieuſe eſt le ſentiment du bien qu'ils font. C'eſt à ceux-là que je m'adreſſe ; c'eſt eux que je conjure de ſe réunir pour arracher à la mort cette multitude effrayante de victimes, qu'une maladie cruelle immole tous les jours. Toutes les reſſources de notre Art contre les autres fleaux qui affligent les hom-

mes, ne peuvent pas sauver, comme l'Inoculation, la quatorzieme partie du genre humain. Ainsi en étendant cette pratique & en la rendant universelle, ils feront vraiment à l'espece humaine le plus grand bien que la Médecine puisse lui faire. Quel motif plus noble & plus puissant!

Plusieurs d'entre eux peuvent se promettre de voir un jour les fruits heureux d'une pratique salutaire étendue par leurs soins. L'Inoculation s'établira, parce que si les hommes sont aveugles & méchans, heureusement ils sont foibles, & la vérité & la nature sont plus fortes que les passions & les préjugés. L'Inoculation s'établira, parce l'amour

de la conservation l'emporte sur tout, & que les hommes ne peuvent pas se tromper long-tems sur leurs véritables intérêts, parce que toutes les découvertes utiles ont enfin été adoptées, après avoir éprouvé les mêmes contradictions. L'Inoculation s'établira, & il restera à ses ennemis la honte d'en avoir retardé les progrès, & à ses défenseurs la douce satisfaction d'avoir travaillé utilement à la conservation & au bonheur des hommes. C'est cette satisfaction qui sera la véritable récompense de leurs soins; elle seule peut les dédommager des desagrémens dont l'exercice de la Médecine est accompagné, des spectacles affligeans qu'elle leur offre, de

l'injuſtice des hommes qui les jugent, & ſouvent de l'ingratitude de ceux qu'ils ont ſauvés.

FIN.

P. S. *Je crois devoir avertir, qu'Etranger en France, j'ai emprunté le ſecours d'un ami pour écrire avec plus de correction dans une langue qui ne m'eſt pas aſſez familiere.*

LETTRE

De M. GATTI, Médecin consultant du Roi, & Professeur de Médecine en l'Université de Pise.

A M. ROUX, Docteur Régent de la Faculté de Médécine de Paris, &c.

MONSIEUR,

Vous m'aviez demandé, il y a quelque tems, & je vous avois promis la liste des personnes que j'ai inoculées, & quelques éclaircissemens sur la méthode dont je me sers. Un voyage & beaucoup d'affaires m'ont empêché jusqu'à présent de remplir ma promesse.

Aujourd'hui d'autres motifs ſe joignent encore au deſir que j'ai de vous obliger. Quelques accidens ont excité l'attention du Public, & ſemblent retarder les progrès de la pratique de l'inoculation. D'ailleurs, la Faculté de Médecine de Paris eſt occupée par ordre du Parlement à examiner cette matiere. Elle a invité chacun de ſes membres à lui fournir les obſervations qui peuvent la guider dans cet examen. Dans ces circonſtances, les faits que j'ai eu ſous les yeux dans les inoculations que j'ai faites à Paris, & les obſervations que je vous communiquerai, peuvent ſervir entre vos mains à éclaircir une queſtion auſſi délicate & auſſi intéreſſante pour le bien public. Dans l'expoſé que je vous ferai de ces faits, je ſerai court, ſimple & vrai : ſi quelquefois j'y joins quelques réflexions qui peuvent juſtifier ou ma pratique, ou l'inoculation même, je vous prie de ne les regarder que comme des conjectures qui ne peuvent emprun-

ter de certitude que des faits mêmes auxquels elles ont rapport. Vous ſavez mieux que moi, Monſieur, que c'eſt principalement d'après les faits qu'il faut juger de l'inoculation.

Je commencerai, Monſieur, par vous préſenter la liſte exacte des perſonnes que j'ai inoculées dans cette Ville depuis environ deux ans. Cette liſte vous mettra en état, vous & tous ceux qui s'occupent de cette matiere, de recourir aux ſources pour conſtater ou pour éclaircir tous les faits relatifs à l'inoculation. A l'aide de ce ſecours on pourra conſulter les perſonnes mêmes qui ſe ſont fait inoculer, leurs parens, leurs amis, & on ceſſera de s'en rapporter à des bruits vagues & toujours incertains, dictés ſouvent par des préventions ou favorables ou contraires, & ſur leſquelles il n'eſt jamais ſûr de compter.

Liſte des perſonnes inoculées.

Trois enfans de M. le Baron d'Holbac.
Madame la Vicomteſſe de Montboiſſier & ſon fils.
Deux enfans de M. Poiſſon.
M. le Marquis de Montperny.
Deux filles de M. Helvetius.
Deux enfans de M. le Comte de Jaucourt.
Une fille de M. le Comte d'Hudetot.
Trois enfans de M. de Montullé.
Une fille de M. de Breget.
Mademoiſelle d'Herbert.
Un fils de Madame la Comteſſe de Gacé.
Une fille de M. le Marquis de Brancas.
Une fille de M. le Duc de Villequiere.
Quatre enfans de M. le Comte de Valory.
M. de Morfontaine.
Deux enfans de M. le Marquis de Cauſſan.
Trois filles de M. le Marquis de Verdelin.
Deux enfans de M. le Comte de Choiſeul.

M. de Marivetz.
Madame la Comteſſe de Lorges.
M. Blondel le fils.
Une fille de M. le Marquis de Bonac.
Madame la Ducheſſe de Pecquigny.
Mademoiſelle d'Albert.
Une fille de M. le Comte de Guerchy.
Deux filles de Madame la Comteſſe de Galifet.
M. le Clere le fils.
Un fils de M. le Comte de Rochambeau.
Mademoiſelle Branche.
Madame la Comteſſe de Levy.
Une fille de M. le Marquis de Breteuil.
Madame la Ducheſſe de Boufflers, & ſa fille.
Une fille de Madame la Ducheſſe de Montmorency.
Une fille de Madame la Comteſſe de Grammont.
M. le Marquis d'Harcour.
M. le Chevalier d'Harcour.
M. le Chevalier de Coigny.
Madame la Marquiſe de Voyer.

Madame de Sechelles, & ſon fils.
Madame la Marquiſe de Duras.
M. le Chevalier d'Arpajon.
Un fils de M. le Comte de Turpin.
Madame la Ducheſſe de Sully, & ſon fils.
Deux enfans de M. le Marquis de Puyſegur.
Un fils de M. le Comte de Merle.
Une Femme-de-Chambre de Madame la Princeſſe de Monaco.
Une fille de M. le Comte de Tyars.
M. Baron le fils.
Un fils de M. le Marquis de Freſnelles.
Deux enfans de M. le Comte de Segur.
Mademoiſelle Marquiſe.
Une fille de M. le Marquis de Poyane.
Madame la Princeſſe de Chimay.
Un fils de M. le Marquis de Quinſon.
Mademoiſelle d'Harcourt.
Deux filles de M. Julien.
Mademoiſelle Bourſier.
M. le Chevalier de Vogué.
M. le Comte de Balincourt, & ſes deux enfans.

Madame la Comteſſe de Ranché.

Madame de Roncherolles & ſes trois enfans.

Une fille de M. le Marquis de Surgeres.

Neuf perſonnes que je ne peux pas nommer ; mais auxquelles il n'eſt rien arrivé de remarquable pendant leur inoculation, ni après.

J'ai examiné avec beaucoup de ſoin les ſujets avant de les inoculer. Lorſque je ne leur ai pas connu les diſpoſitions néceſſaires pour m'aſſurer du ſuccès de l'opération, je les ai préparés ; & la préparation a été uniquement dirigée à leur donner ces diſpoſitions que je croyois leur manquer. Lorſque je les ai trouvés avec ces diſpoſitions, je ne les ai pas préparés, dans la perſuaſion qu'on ne pouvoit préparer un ſujet ſain, ſans apporter quelque changement dans ſon état ; & que changer l'état d'un ſujet ſain, c'étoit altérer ſa ſanté. J'ai préſenté l'inoculation comme une pratique très-

ſimple : j'ai toujours cru, & je crois que devenue plus commune & plus connue, elle peut être miſe entre les mains de toutes les perſonnes auxquelles l'étude de la Médecine a donné des connoiſſances, que le commun des hommes n'a pas. Je dis quand elle ſera devenue plus commune, parce qu'alors les accidens qui peuvent ſurvenir pendant l'inoculation, & les remedes à ces accidens, ſeront auſſi plus connus & plus familiers.

Je ſais qu'on a taxé de légereté cette maniere d'enviſager la petite vérole; mais je ne puis regarder la petite vérole inoculée dans un ſujet bien choiſi comme une maladie grave. Dans les pays où elle a le plus de ſuccès & où elle eſt le plus répandue, on en a la même idée. Cette pratique ne réuſſit nulle part auſſi-bien qu'en Turquie & dans le Levant, où elle eſt entre les mains des femmes. C'eſt à bien choiſir le ſujet qu'il faut

grande attention. Les remedes propres à calmer les petits accidens qui ſurviennent quelquefois, ſont ſimples & faciles à appliquer. Dans tout le reſte, laiſſer agir la nature, & faire enſorte que l'inoculé n'ait d'autre indiſpoſition que celle qui vient de l'action du virus variolique : voilà tout l'art, & il n'y a point là de légereté.

Cette ſimplicité que j'ai cru devoir mettre dans la pratique de l'inoculation m'a paru convenable à l'inoculation même, à l'inoculé & au Médecin.

Elle eſt convenable à l'inoculation, qui ſe répandra d'autant plus facilement ; ſur-tout dans le peuple, qu'elle entraînera avec elle moins d'appareil, & qu'on y attachera moins d'importance. Or l'inoculation ne ſera véritablement utile, que lorſqu'elle ſera répandue dans le peuple.

Elle eſt convenable à l'inoculé, parce que l'expérience montre que l'inoculation réuſſit d'autant mieux, eſt d'autant

moins ſujette aux accidens qui peuvent l'accompagner, que l'inoculé eſt plus tranquille, moins agité, moins frappé, & que cette tranquillité, ce calme ne ſont pas compatibles avec un plus grand appareil, & une plus grande importance.

Enfin, elle eſt convenable au Médecin, lorſqu'il ne veut pas faire valoir ſes ſoins plus qu'ils ne valent en effet, & qu'il aime plus la vérité & le bien public que ſon intérêt perſonnel.

Voici quelle eſt la matiere que j'ai employée pour inoculer. Dans les petites véroles inoculées & naturelles, on rencontre quelquefois des croûtes plus grandes, plus convexes, & d'une couleur moins foncée que les autres. Je prens ces croûtes, & je ſépare la partie intérieure, qui en eſt comme le noyau, de l'envelope extérieure. Quelquefois pour faire cette ſéparation plus aiſément, j'amollis la croûte dans l'eau. C'eſt cette partie intérieure ſéparée de ſon envelope, réduite en poudre, que j'inſere dans l'inciſion.

Par cette ſéparation mon but n'a jamais été d'obtenir une matiere variolique affoiblie; mais ſeulement de l'avoir ſéparée de toutes les matieres hétérogenes, qui, n'étant pas propres à produire l'effet qu'on deſire, c'eſt-à-dire, à donner la petite vérole, peuvent pourtant en certains cas & dans certaines circonſtances, produire des accidens fâcheux, comme irritation dans la plaie, & d'autres inconvéniens que l'expérience m'a fait connoître.

D'autres fois enfin je recueille le pus contenu dans des gros boutons qui ſont comme des empoules, qui ſe forment quelquefois autour de la plaie dans le tems de la ſuppuration, & j'emploie ce pus tout frais ou ſéché à l'air libre, & réduit en poudre.

Quelques perſonnes voyant que mes inoculés étoient en général très-peu malades, & avoient très-peu de boutons, m'ont fait l'honneur de penſer

que j'avois un ſecret pour préparer & affoiblir la matiere variolique. D'autres ont prétendu que mon ſecret conſiſtoit à la faire macérer & bouillir dans l'eau. Les uns & les autres m'ont fait le tort de croire que j'étois capable de cacher un ſecret utile en Médecine.

Je viens de vous confier mon ſecret, ſi c'en eſt un; car je l'ai dit à tout le monde : j'ajoute que je n'ai jamais remarqué de différence entre une matiere variolique & l'autte, quant à l'effet de donner la petite verole; que je n'ai jamais diſtingué en ce genre une matiere plus active, & une autre moins active; que ſi j'avois cru pouvoir affoiblir l'activité de cette matiere, & donner à mon gré plus ou moins de petite vérole, j'aurois regardé cela comme un très-grand avantage pour l'inoculation. En effet, avec cette matiere affoiblie on ſeroit ſûr de donner toujours une maladie très-légere; & puiſqu'il eſt au moins pro-

bable qu'on n'a cette maladie qu'une ſeule fois, il ſeroit très-intéreſſant d'avoir un moyen ſûr de la donner très-légere, pour diminuer le riſque, quelque léger qu'il ſoit déja. Cette diminution de force dans la matiere varioliſque ſeroit très-avantageuſe, même dans le cas qu'on dût avoir la petite verole pluſieurs fois. Il ſeroit très-commode d'allumer à différentes repriſes l'humeur variolique, plutôt que de l'allumer toute à la fois, au haſard de produire, ſi je puis m'exppimer ainſi, une exploſion qui peut être terrible. Mais malheureuſement pourvu que la mine prenne, il eſt indifférent qu'on l'ait allumée avec une étincelle, ou avec un charbon ardent; tout dépend des diſpoſitions du ſujet. Il eſt tout-à-fait égal que la matiere dont on ſe ſert pour inoculer ſoit fraiche ou ſeche; que ce ſoit un bouton qui a été humecté pour le détacher de ſon envelope, ou du pus tout pur; que cette matiere ſoit en poudre,

ou attachée à un fil ; qu'elle ſoit même en grande ou en petite quantité, pourvu qu'elle donne la petite verole, & qu'elle ne cauſe point d'autres accidens.

Encore une réflexion. Si la matiere variolique dont on ſe ſert pour inoculer pouvoit avoir plus ou moins de force, pour donner la petite vérole, il y a apparence que celle qu'on prendroit d'une petite vérole confluente, en auroit plus que celle qu'on prendroit d'une petite vérole diſcrette & bénigne ; & puiſqu'on croit important d'avoir la matiere variolique la plus active, les perſonnes qui s'élevent contre le choix qu'on prétend que je fais d'une matiere affoiblie, devroient penſer auſſi qu'on devroit préférer pour l'inoculation la matiere d'une petite vérole confluente, plutôt que celle d'une petite vérole diſcrete. Cependant tout le monde préfere les boutons d'une petite vérole bénigne pour inoculer, ainſi la

conduite n'eſt pas ici d'accord avec les principes.

Enfin, pour abandonner les raiſonnemens & en revenir aux faits, j'ai toujours remarqué que la même matiere variolique produiſoit des phénoménes abſolument différens, je veux dire des qualités différentes de petite vérole, ſelon la diſpoſition des ſujets, comme dans la petite vérole naturelle (qui ne differe de l'inoculée que par des circonſtances accidentelles) la maladie eſt plus ou moins grave ſelon la diſpoſition des ſujets.

En voici un exemple entre mille que je pourrois fournir. Les trois filles de M. le Marquis de Verdelin furent inoculées en même tems, avec la même matiere : l'une a eu une grande quantité de boutons, l'autre en a eu dix ou douze, & la troiſieme enfin, point du tout. Ce fait & l'inégalité de la quantité de petite vérole dans tous les inoculés,

détruit abſolument ce prétendu affoibliſſement de la matiere variolique.

Je fais ordinairement l'inciſion la plus légere qu'il m'eſt poſſible, je ne fais qu'effleurer la peau : j'ai remarqué que lorſque l'inciſion eſt profonde, elle occaſionne quelques inconvéniens ; il eſt vrai qu'on court plus aiſément le riſque de ne pas donner la petite vérole, & qu'on ſe trouve obligé de réinoculer, mais ce riſque m'a paru préférable aux ſuites d'une plaie trop profonde.

La plûpart de ceux que j'ai inoculés ont eu une très-petite quantité de boutons, d'autres point du tout ; mais ils ont eu la fiévre, de l'inflammation, & une ſuppuration à la plaie ; cinq ou ſix en ont eu une quantité conſidérable : mais il ne leur eſt ſurvenu aucun ſimptôme dangereux pendant la maladie. J'entends ici par tems de la maladie, celui de la fiévre, de l'éruption & de la ſuppuration. La plûpart ont eu une maladie ſi

légére, qu'ils n'ont pas été obligés de garder le lit.

Quelques accès de fiévre assez forts, des envies de vomir, des douleurs à la tête, mal-aise général, voilà les simptômes les plus fâcheux qui soient arrivés à quatre ou cinq dans le période de la fiévre.

J'ajoute encore que tous ces inoculés ont cessé d'avoir la fiévre après l'éruption, & qu'elle n'est jamais revenue pendant la suppuration.

On m'a demandé souvent pourquoi mes inoculés sont en général moins malades, & ont moins de boutons, je ne sçaurois trop vous assigner la raison de cette différence, à moins qu'elle ne tienne à quelques attentions & quelques pratiques que les bornes d'une lettre ne permettent pas de vous détailler ici, & qui se réduisent toutes à empêcher, autant qu'il est possible, que les inoculés n'ayent aucun autre mal que la petite vérole, & que leur santé ne reçoive

d'atteinte & d'altération que celle qui vient de l'action du virus variolique.

Quelques uns de ceux que j'ai inoculés n'ayant preſque point été malades, & ayant eu très-peu de boutons, ou même point du tout, mais ayant eu tous les ſimptômes de la petite vérole, ont été inoculés une ſeconde fois, mais toujours ſans effet; je ne vous citerai que l'exemple de Madame la Vicomteſſe de Montboiſſier; cette dame ayant eu par l'inoculation une petite vérole très-légere, & deux ou trois boutons ſeulement autour de la plaie; pour tranquilliſer les perſonnes qui s'intéreſſoient à elle, ſe prêta à une ſeconde inoculation; je lui fis une inciſion dix fois plus grande qu'on ne la fait ordinairement, j'y mis vingt fois plus de matiere variolique que je n'en mets ordinairement, & il n'en arriva rien. J'inoculai dans le même tems & avec la même matiere M. ſon fils, & il eut la petite vérole.

Il ſeroit à déſirer que d'autres perſon-

nes ſe fiſſent réinoculer par des méthodes différentes de celle qu'ils ont employée dans la premiere inoculation: On n'a pas certainement à craindre le retour de la petite vérole, non plus qu'aucun autre mauvais effet de la matiere variolique. Ces expériences ſerviroient à diſſiper en France un préjugé qui retarde les progrès de l'inoculation, & que tant de milliers d'inoculés que l'on a en Europe depuis quarante ans, n'a pu encore y détruire.

Les plaies après avoir rendu plus ou moins ſe ſont cicatriſées dans la plûpart avant le quinzieme jour depuis l'éruption, à quelques uns elles ont duré aſſez long-tems & leur fond étoit fongueux.

J'ai quelquefois enlevé avec un leger cauſtique, cette chair fongueuſe pour ôter un obſtacle à la cicatriſation: ſouvent j'ai laiſſé la ſeule ſuppuration conſumer ces chairs à la longue, regardant dans ce cas la plaie comme un cautere qui me paroiſſoit bien indiqué.

Dans tous les inoculés, je n'ai jamais vu aucune maladie que j'aye pu regarder comme une ſuite de l'inoculation, excepté une éréſipele à Monſieur le Comte de Balincourt, & un engorgement de glande à Madame de Sechelles. Vous ſçavez que l'éréſipele ſurvient quelquefois, & que cet accident n'eſt pas conſidérable. Quant à l'engorgement de la glande, Madame de Sechelles n'en parla pas, & elle crut le diſſiper en ſe promenant. La glande s'engorgea de plus en plus, s'enflamma, amena la fiévre, ſuppura, & produiſit un abcès qui traité par M. Dufouarre, guérit en peu de tems.

D'autres maladies ſurvenues après l'inoculation par des cauſes accidentelles, en ont été regardées comme une ſuite par des gens qui n'en étoient pas bien informés, ou qui jugeoient d'après leurs préjugés. Les voici.

Mademoiſelle de Galifet la cadette eut une fiévre catarrale dont elle fut at-

taquée le quinzieme jour de l'inoculation, quand les boutons commençoient à ſe ſécher ; dès le deuxieme jour de l'inoculation, elle avoit commencé à être enchiffrenée, & avoit tous les ſimptômes d'un amas d'humeurs à la tête.

Mademoiſelle de Galifet l'aînée eut peu de jours après une fiévre rouge ou ſcarlatine, alors épidémique.

Le fils de M. le Duc de Sully, plus de cinq ſemaines après l'inoculation, eut une fiévre aiguë.

Je n'ai vu aucun rapport entre ces trois maladies & l'inoculation. M. Bordeu qui a vu & traité avec moi ces trois maladies, a penſé de même.

Enfin Mademoiſelle de Surgeres après l'inoculation, & après avoir quitté Paris, a eu une fiévre maligne. Comme je n'ai pas été témoin de cette maladie, je n'en peux rien dire ; je remarquerai ſeulement qu'elle a eu la petite vérole aſſez douce & très-réguliere ; que lorſque que je l'ai quittée, ſes boutons

commençoient à ſécher, qu'elle ſe portoit parfaitement bien. Lorſque cette fiévre eſt ſurvenue, je ne puis pas douter que le cours de la petite vérole ne fût abſolument terminé. Il s'étoit écoulé environ un mois depuis l'inoculation : il eſt vrai que la plaie ſuppuroit encore un peu, mais il y avoit dans le fond un peu de chair fongueuſe ; ce qui avoit du retarder la cicatriſation & la ſuppuration n'étoit pas variolique, puiſqu'elle avoit ceſſé de l'être même avant mon départ.

Je paſſe maintenant à l'hiſtoire de l'inoculation des enfans de Monſieur de Roncherolles ; j'entrerai dans un plus grand détail, parce que les circonſtances dont elle a été accompagnée, la rendent très-intéreſſante & pour l'inoculation & pour moi-même. Une indiſpoſition de pluſieurs jours qui m'a empêché de ſuivre cette inoculation avec la même aſſiduité que les autres, & un voyage qui m'a tenu éloigné de Paris,

lorſque la petite vérole s'eſt déclarée chez Mademoiſelle, m'ont empêché d'être le témoin de toutes les circonſtances de cet évenement. A mon retour j'ai recueilli de la bouche de M. & de Madame de Roncherolles & des perſonnes de la maiſon, celles qui n'avoient pas été ſous mes yeux, & les voici raſſemblées.

Le 29 Mai j'inoculai Madame de Roncherolles & ſes trois enfans.

Madame commença à avoir de l'inflammation autour de l'inciſion, ſeulement vers le dixieme jour de ſon inoculation, le douzieme & le treizieme, elle eut quelques accès de fiévre bien legers, l'inflammation de l'inciſion augmenta, & commença enſuite à ſuppurer, la ſuppuration fut très-peu abondante & forma une croute qui s'agrandit enſuite. Ces ſimptômes caractériſent une petite vérole bien légere, mais auſſi certaine que ſi elle eut été confluente. Une petite vérole auſſi douce, fait l'é-

loge de l'inoculation, & tous les inoculés devroient en ſouhaiter une pareille.

L'aîné des enfans (M. le Comte) eut le troiſieme jour de l'inoculation, des ſignes certains autour de la plaie que la petite vérole avoit pris; en effet le huitieme jour la fiévre commença & continua pendant trois jours, l'éruption ſe fit, il y eut inflammation & ſuppuration à la plaie, un petit nombre de boutons & une petite vérole bien caractériſée.

Le cadet (M. le Chevalier) ayant été inoculé le même jour de la même maniere, le quatrieme jour je ne remarquai aucun ſigne autour de l'inciſion qui put me faire croire que la petite vérole eût pris; Madame ſa mere me dit que je ne devois pas m'en étonner, qu'elle croyoit qu'il l'avoit eu un an auparavant. Cependant je l'inoculai une ſeconde fois avec une inciſion plus profonde qu'à l'ordinaire.

Mademoiſelle de Roncherolles dès le lendemain de l'inoculation, avoit autour de l'inciſion une inflammation éréſipelateuſe, ce qui me parut extraordinaire, & l'inciſion ſuppuroit.

Les jours ſuivans l'inflammation & la ſuppuration continuerent, quoique je viſſe que ces accidens tenoient à quelqu'autre cauſe qu'à l'inoculation, je demeurai cependant incertain ſi la petite vérole avoit pris ou non.

Vers ce tems-là une indiſpoſition me retint chez moi pendant trois jours, pendant leſquels la plaie continua de ſuppurer; mon indiſpoſition finie, je retrouvai M. le Chevalier ſans aucun ſigne à la plaie, ce qui me confirma dans l'idée qu'il avoit eu la petite vérole. Quant à Mademoiſelle ſa plaie ſuppuroit toujours, mais la ſuppuration ne me paroiſſant pas variolique, & la fiévre, ni aucun des ſimptômes de la petite vérole ne paroiſſant en elle, j'héſitai quelque tems, ſi je ne l'inoculerois

pas une ſeconde fois, & M. le Chevalier une troiſieme. Je fus détourné de cette idée en penſant qu'ayant tous les deux communiqué avec M. le Comte leur frere, qui étoit alors dans l'éruption; & ayant toujours couché dans la même chambre, ils pouvoient avoir pris de lui la petite vérole naturelle; & je crus qu'il étoit plus prudent d'attendre ſi la petite vérole ſe déclareroit ou par l'inoculation, ou par la contagion, je communiquai ſur cela mes idées à Madame ſa mere.

Seize jours s'étoient écoulés depuis le commencement de la maladie de l'aîné, & Mademoiſelle n'avoit encore eu aucun ſimptôme de petite vérole, elle avoit eu ſeulement un peu de fluxion à la tête vers le neuvieme jour, & à la ſuite de cette fluxion, un écoulement par l'oreille, accident qui arrive aſſez fréLuemment aux enfans après les fluxions. qa plaie qui avoit toujours continué à être à peu près dans le même état, ne

faiſoit plus que ſuinter, comme auroit fait en pareille occaſion toute autre plaie ſuperficielle : ſon fond, ſes bords, le pus qui en étoit ſorti, tous ces phénoménes enfin n'étoient pas ceux d'une plaie dans laquelle la ſuppuration variolique eſt établie; ſuppuration qui commence toujours après la fiévre & aſſez ordinairement le douzieme jour de l'inoculation.

Je crus cependant pouvoir être ſans inquiétude, parce qu'en ſuppoſant que la Demoiſelle n'eût pas eu la petite vérole par l'inoculation, je penſai que ſi elle l'avoit priſe de ſon frere aîné, la maladie auroit du déja ſe manifeſter; mon voyage devoit être court, je pouvois la réinoculer à mon retour, je crus pouvoir dire à Monſieur & à Madame de Roncherolles qu'ils pouvoient être tranquilles, & je partis.

Quelques jours après mon départ, Madame de Roncherolles m'écrivit que ſa fille avoit la petite vérole, j'en fus

affligé plus que surpris, & je pensois que c'étoit la petite vérole naturelle que la Demoiselle avoit prise de son frere le Comte.

Je l'écrivis à Madame de Roncherolles, & j'ajoutai qu'on pouvoit s'appercevoir de la chose à l'inspection de la plaie qui ne devoit pas suppurer. Madame de Roncherolles me récrivit sur cela que la plaie suppuroit toujours, & que les Médecins regardoient la maladie comme une suite de l'inoculation. Comme je n'avois jamais vu d'exemple d'une petite vérole, venant à la suite de l'inoculation après un si long tems, le fait me parut si extraordinaire que je tombai dans une très-grande incertitude sur ce que je devois penser de cet évenement & de ses causes.

Arrivé à Paris, je trouvai Mademoiselle de Roncherolles ayant eu la petite vérole, & peu de jours après elle se manifesta aussi chez Monsieur le Chevalier. Cet évenement dissipa les doutes

que m'avoit donnés la relation de Madame de Roncherolles; j'examinai plus attentivement la plaie: je recueillis ce que M. de Roncherolles & les perſonnes de la maiſon me dirent ſur ce qui s'étoit paſſé pendant mon abſence; je ſçus que la plaie n'avoit pas réellement ſuppuré pendant la petite vérole, qu'elle n'avoit fait que ſuinter un peu, comme auroit fait en pareille occaſion toute autre plaie qui n'eſt pas entierement cicatriſée; & je reconnus avec certitude, que la Demoiſelle n'avoit point eu la petite vérole par l'inoculation que je lui avoit faite; que la Demoiſelle & ſon frere le Chevalier avoient eu l'un & l'autre une petite vérole naturelle, ſoit par la communication avec M. le Comte, ſoit par quelqu'autre voie, en un mot qu'il n'y avoit point là de petite vérole venue à la ſuite de l'inoculation.

Pour ne laiſſer ſubſiſter aucun doute ſur cela, je récapitulerai en peu de mots les faits que je viens de détailler, faits

conſtatés par le témoignage de Monſieur & Madame de Roncherolles, & de toutes les perſonnes qui ont vu continuellement les enfans depuis leur inoculation juſqu'à préſent.

Monſieur le Chevalier depuis ſon inoculation juſqu'à la petite vérole, n'a pas eu la moindre incommodité ni aucun ſimptôme de petite vérole; Mademoiſelle n'a eu qu'une légere éréſipele autour de l'inciſion, un peu de ſuppuration qui a commencé dès le lendemain de l'inoculation, (à la différence de celle qui caractériſe la petite vérole qui ne ſe montre que vers le tems de l'éruption) & une fluxion à la tête, ſans aucun ſimptôme qui eut le moindre rapport avec la petite vérole.

Les perſonnes qui ont vu Mademoiſelle pendant ſa maladie, & qui ont jugé que ſa petite verole étoit une ſuite de l'inoculation, ont porté ce jugement d'après l'état de la plaie, dont la ſuppuration n'étoit cependant que le ſuin-

tement ordinaire à toutes les plaies, lorſqu'elles ſont long-tems à ſe cicatriſer. On peut ſe convaincre encore aujourd'hui par l'inſpection de la cicatrice, que ces deux enfans n'ont point eu la la petite verole par l'inoculation.

Ces mêmes faits doivent ſuffire pour détromper les perſonnes qui penſeroient que c'eſt-là un exemple d'une petite vérole naturelle venue après une petite verole priſe par l'inoculation, puiſqu'ils prouvent que ni Monſieur le Chevalier de Roncherolles, ni la Demoiſelle, n'ont eu la petite verole par l'inoculation que je leur ai faite. Je puis faire remarquer à ce ſujet que Madame de Roncherolles qui n'a pas quitté ſes enfans, & que M. le Comte, qui a vêcu continuellement avec le Chevalier & la Demoiſelle, n'ont pas eu une ſeconde fois la petite verole par cette communication, parce qu'ils l'avoient eue véritablement l'un & l'autre par l'inoculation. Cette différence entr'eux, & le Chevalier

& ſa ſœur, prouve que ceux-ci n'avoient pas pris la petite verole par l'inoculation.

Au reſte, Mademoiſelle de Roncherolles a eu une petite verole abondante, mais diſcrete; & M. le Chevalier la petite verole la plus bénigne & la plus légere qu'on puiſſe avoir; quinze ou vingt boutons ſeulement.

Les faits que je viens de vous expoſer, confuſément connus & altérés en ſe répandant dans le public, ont fourni des armes contre l'inoculation & contre moi. Le récit ſimple & vrai que vous venez de lire ſuffit pour juſtifier l'inoculation.

Pour ce qui me regarde,

1°. On peut me reprocher de n'avoir pas bien inoculé ces deux enfans, puiſqu'ils n'ont pas eu la petite vérole par l'inoculation, & quoiqu'ils en fuſſent ſuſceptibles, comme l'événement l'a prouvé.

Je réponds que c'eſt un accident qui

arrive quelquefois, quelque méthode que l'on ſuive. Tous ceux qui ont écrit ſur l'inoculation en conviennent, & tous les Inoculateurs ont eu de pareils exemples ſous les yeux. Il eſt vrai que j'aurois pu prendre de plus grandes précautions, ſur-tout en réinoculant M. le Chevalier; mais ces précautions entraînent auſſi quelques inconvéniens; & j'ai cru que ces inconvéniens pouvoient avoir lieu particulierement dans Mademoiſelle de Roncherolles & ſon frere.

2°. On peut me reprocher de n'avoir pas ſéparé les deux enfans de leur frere aîné, auſſi-tôt que celui-ci a commencé d'être malade; & en cela, on aura raiſon. J'ai eu tort, puiſque c'eſt préciſément cette communication qui a jetté dans mon eſprit quelque incertitude, qui m'a empêché de réinoculer la Demoiſelle & ſon frere, & qui les a expoſés à la petite vérole naturelle. Je dois cependant remarquer que c'eſt dans ce même tems-là que j'ai été trois jours

ſans voir les malades, & que quand je les ai revus, la Demoiſelle & ſon frere le Chevalier avoient déja été expoſés à la contagion.

L'évenement a démontré que je m'étois trompé, lorſqu'à mon départ je crus que ſi ces enfans avoient pris la petite vérole de leur frere aîné, la maladie auroit dû déja ſe manifeſter.

Au reſte, Monſieur, je ne dois pas vous laiſſer ignorer que parmi les inoculés dont vous avez ici la liſte, il y en a quatre, outre les deux enfans de Madame de Roncherolles, qui n'ont point eu la petite vérole, quoiqu'ils aient été réinoculés, ou qu'ils aient été expoſés à la contagion ; il y avoit une très-grande probabilité qu'ils avoient eu la petite vérole auparavant.

Voilà, Monſieur, les faits & les réflexions que j'ai cru devoir mettre ſous vos yeux. Je ſais que vous avez de l'amitié pour moi, mais je connois auſſi votre ſagacité & votre droiture, & je

ſuis bien aſſuré que dans l'examen d'une queſtion intéreſſante pour le bien public, vous apporterez l'exactitude la plus ſévere, & que la verité ſeule aura des droits ſur vous. Vous me connoiſſez pour croire que je ne mets aucun intérêt perſonnel à ce que la queſtion de l'utilité de l'inoculation ſoit décidée à Paris d'une ou d'autre maniere, à ce que la pratique en ſoit adoptée ou proſcrite. Les connoiſſances que j'ai acquiſes ſur cette matiere par mes voyages dans le Levant & dans la Barbarie, & par des expériences multipliées pendant pluſieurs années, je les ai répandues & communiquées autant qu'il m'a été poſſible, dans la vue de déterminer un plus grand nombre de perſonnes, & ſur-tout de perſonnes de l'art à pratiquer l'inoculation. Si cette pratique ſalutaire eſt adoptée en France, comme elle l'eſt dans tous les autres pays, je m'en rejouirai, & pour votre nation, & pour le bien de l'humanité; ſi elle eſt proſcri-

te, je vous proteſte que ce n'eſt pas pour moi que je m'en affligerai.

Je finis en vous faiſant remarquer que dans une lettre écrite à la hâte, je n'ai pas pû m'expliquer avec toute l'étendue néceſſaire pour ne laiſſer aucune obſcurité, mais je ſuis dans la diſpoſition de vous donner tous les éclairciſſemens que vous deſirerez ſur cette matiere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 2 Août 1763.

RÉPONSE

A une des principales objections qu'on oppoſe maintenant aux Partiſans de l'Inoculation de la petite Vérole.

Ολεκοντο δ' λαοι. Iliad. Liv. I.
Interibant verò populi.

IL a fallu bien du tems en France pour perſuader à un très-petit nombre de perſonnes qu'elles feroient bien de ſe faire Inoculer ou de faire Inoculer leurs enfans. Ce n'étoit point aſſez que l'expérience appuyât la théorie ; tant que les exemples étoient éloignés, cet accord ne pouvoit opérer qu'une conviction ſtérile, il falloit qu'ils fuſſent pro-

chains pour produire cette perſuaſion, qui ſeule décide de nos actions. Enfin on a commencé, & le ſuccès a couronné juſqu'ici ce que nous appellons encore des eſſais, tandis que des millions d'hommes nous ont devancé dans cette pratique, mais on ne peut pas appliquer à cette Nation-ci, ce que dit Horace : *Dimidium facti qui bene cepit habet.*

Nous embraſſons avec peine & nous quittons avec legereté les opinions nouvelles. Comme l'amuſement eſt l'objet principal, & que la ſociété eſt le premier moyen, tout ſe traite dans la converſation & par les diſcours ; or tout ce qui eſt chifre & calcul échappe à ces diſcuſſions legeres, la vérité ne gagne rien à être importante ſi elle ceſſe d'être amuſante, & on ne s'applique pas à ſçavoir comment on peut arracher à la mort la dixieme partie des hommes, ſi l'examen en devient rebattu & ennuyeux. Tel eſt peut-être maintenant le ſort de l'Inoculation, on ſe laſſe de

la propager ou de la défendre, tandis qu'un parti formidable s'éléve contre elle. Ce parti eſt compoſé de ceux & ſurtout de celles qui n'ayant pas oſé faire uſage de cette méthode, voyent avec regret les progrès qu'elle fait tous les jours ; tandis que pluſieurs perſonnes reſpectables par leur rang & leurs lumieres l'employent avec ſuccès, celle-ci ſont reſtées avec l'horreur qu'elles avoient pour l'Inoculation, & la terreur d'une maladie qu'elles n'ont pas voulu prévenir. De-là ces deux paſſions puiſſantes qui les agitent ; l'eſprit de parti d'un côté, de l'autre la crainte de la petite Vérole qui leur fait enviſager l'Inoculation comme une propagation d'un venin dont la maſſe s'augmente & s'étend tous les jours par cette méthode.

Malheureuſement leurs clameurs n'ont pas été abſolument dénuées de fondement ; pluſieurs Inoculés ont eu le tort de ſe conduire avec imprudence, & le ridicule d'en affecter encore davantage ;

ils n'ont point assez menagé & la tranquillité publique qu'il faut respecter, & l'opinion qu'il faut redouter. Les Magistrats chargés de la grande police de la Capitale, ont jugé la chose digne de leur attention ; ils sont maintenant occupés à l'examiner, & c'est sans doute concourir à leurs vues que de répandre quelque lumiere sur cette matiere.

On cherchera donc à prouver ici que si l'objet que le Parlement a devant les yeux est intéressant en lui-même, il a été exageré & défiguré par l'esprit de parti qui lui a servi de dénonciateur.

L'Inoculation donnant une maladie absolument semblable, quant à son essence, à la petite Vérole naturelle, il n'est pas douteux que les Inoculés ne puissent donner la petite Vérole par contagion, & qu'il ne faille éviter qu'ils communiquent avec ceux qui ne l'ont pas eue.

Mais les Inoculations qui ont été faites dans Paris ont-elles augmenté les petites Véroles naturelles dans cette Capitale,

& cela eſt-il prouvé, parce que Meſſieurs tels & tels, gens connus, ſont morts de la petite vérole naturelle ? c'eſt ce qu'on n'a ni démontré ni même examiné.

En effet, pour réſoudre cette queſtion il faudroit au préalable ſe faire repréſenter les regiſtres des Paroiſſes, comparer les tems de l'année, les endroits de la Capitale où les petites Véroles ont été les plus communes ; or c'eſt ce que les perſécuteurs de l'Inoculation ne peuvent ni ne veulent ſçavoir, & ce dont les Magiſtrats ne manqueront certainement pas de s'informer : mais quand il arriveroit, ce que je ne préſume pas, qu'on trouvât plus de petites Véroles pour l'année 1762 ou 1763 que pour les précédentes, on ne pourroit encore fonder aucun jugement ſur cette connoiſſance, car il eſt d'expérience que la petite Vérole a une marche très-inégale. Les regiſtres de Londres depuis plus de 100 ans nous apprennent, que tantôt il eſt mort dans une année juſqu'à 3500 perſonnes

de cette maladie, tantôt 7 ou 800 ſeulement; il faudroit donc une plus longue ſerie pour fonder une probabilité ou une eſtimation approchée.

Mais écoutez nos adverſaires, ils vont articuler des faits. Depuis que l'Inoculation eſt en uſage à Londres, diſent-ils, il meurt infiniment plus de monde de la petite Vérole. Heureuſement nous ſommes un peu plus inſtruits qu'eux de ce qui concerne l'Angleterre. Nous avons donc conſulté les bills de mortalité avec les différentes obſervations qu'on a faites ſur ces regiſtres, & nous avons trouvé qu'en prenant l'époque depuis 1748 juſqu'en 1757 incluſivement, qui eſt de toutes celles qui ſont entre nos mains la plus fraiche & celle où l'Inoculation a été le plus en vigueur, & en la comparant à l'époque des dix années qui ſe ſont écouléees entre 1720 & 1730 incluſivement, tems où l'Inoculation n'étoit point ou preſque point en uſage en Angleterre; nous avons trouvé, dis-je,

que dans la derniere époque il y avoit une diminution, année commune, de 270 morts de la petite Vérole, c'eſt-à-dire, que l'année commune depuis 1720 juſqu'en 1730, a été de 2304 morts de la petite Vérole; & celle des dix années qui ſe ſont écoulées depuis 1728 juſqu'en 1739, de 2034 ſeulement. Il ſuit de-là qu'il n'eſt pas vrai qu'il meurt plus de monde de la petite Vérole que par le paſſé, il paroîtroit même par cette expoſé qu'il y a une diminution de plus d'un huitieme; mais nous ſommes de trop bonne foi pour en faire honneur à l'Inoculation. 1°. Parce qu'elle n'eſt pas encore aſſez pratiquée dans le peuple pour produire un effet ſenſible ſur les regiſtres mortuaires, & 2°. parce que nous ſçavons d'autre part que la population eſt conſidérablement diminuée à Londres depuis l'époque de 1720 à 1730, nous pouſſerons même l'impartialité juſqu'à faire voir que cette diminution eſt en plus grande proportion que celle

de la mortalité de la petite Vérole ; en effet, depuis 1720 juſqu'en 1730, les baptêmes ont été, année commune, au nombre de 18330, les enterremens de 26472, les morts de la petite Vérole 2304 ; depuis 1747 juſqu'en 1757, le nombre des baptêmes a été 14925, celui des enterremens de 22069, & celui des morts de la petite Vérole, de 2030.

La population a donc diminué d'un peu moins d'un ſixieme, tandis que la mortalité de la petite Vérole, n'a diminué que d'un huitieme à peu près : mais on trouvera que cette mortalité a dans le fait diminué dans une plus grande proportion que la population, ſi l'on conſidére deux cauſes qui ne peuvent manquer de ſoutenir à un certain point les regiſtres mortuaires de la petite Vérole ; la premiere eſt le nouvel établiſſement de l'Hôpital des Enfans Trouvés, qui en très-peu de tems a fait des progrès ſi rapides, que dans les dernieres années on y a reçu plus de 5000 enfans, dont

la plus grande partie eſt venue de la campagne : or ſuppoſons que de ces enfans importés dans la ville de Londres, il en meurt ſeulement 130 de la petite Vérole, il ne reſtera plus pour la derniere époque que 1900 morts de cette maladie, à comparer avec les naiſſances, ce qui porte tout de ſuite la diminution à près d'un ſixieme, & établit l'égalité avec celle de la population.

La ſeconde cauſe dont nous avons à rendre compte, ſera tout-à-fait à l'avantage de notre thèſe ; la voici : Londres s'eſt prodigieuſement dépeuplé depuis 1724, qui a été l'époque la plus brillante de la population de cette Ville ; on a même vu que cette dépopulation eſt augmentée à un point qui ſeroit effrayant, ſi l'on ne trouvoit pas quelques raiſons aſſez naturelles de cette variation, comme par exemple le partage du commerce dans les différens Ports & Manufactures de l'Angleterre tandis qu'autrefois tout étoit concentré

dans Londres, la facilité des chemins qui permet aux membres du Parlement de retourner chez eux lorſque les ſeſſions ſont finies, & à tous les gens d'affaires de ſe partager entre Londres & la Province; mais malgré cela ceux qui réfléchiſſent ſur cet objet important, & particulierement Corbin Morris (*a*) qui a donné en 1750 d'excellentes obſervations ſur les bills de mortalité, ne peuvent ſe diſſimuler qu'il exiſte maintenant en Angleterre & ſur-tout à Londres, une cauſe funeſte de deſtruction

(*a*) Il eſt à remarquer que cet Auteur qui a fait l'examen le plus ſcrupuleux de toutes les variations dans les maladies & les mortalités, ne ſe plaint en aucun endroit de l'augmentation dans le nombre des petites Vêroles naturelles. Il y a plus, les papiers Anglois qui renferment tout ce qui s'écrit de raiſonnable ou de déraiſonnable dans la ville de Londres, ne contiennent aucune repréſentation, aucune plainte ſur les Inoculations. Il ſeroit bien ſingulier que ce fût dans quelques cercles de Paris que les Anglois commençaſſent à reclamer contre une méthode qu'ils pratiquent paiſiblement chez eux: mais le fait eſt qu'on les fait parler, & qu'il n'y en a pas un qui ne penſe ſur cet objet comme l'Auteur de ce Mémoire.

pour l'eſpece humaine; c'eſt l'uſage devenu général & immodéré des liqueurs fortes; uſage pernicieux qui abrége la vie des hommes & corrompt juſqu'à la génération future dans la ſource de ſon exiſtence.

C'eſt cette plaie publique, qui dans la diminution générale de la population à laquelle elle a conſidérablement contribué, ſoutient encore les enterremens dans une plus grande proportion par rapport aux naiſſances, que celle qu'on a vue dans les époques précédentes. En effet, par la proportion des naiſſances aux enterremens, pour l'époque de 1720 à 1730, je trouve que dans la ſeconde les enterremens ne devroient être que de 21572, au lieu de 22069 : ainſi l'excès de proportion dans les enterremens eſt de 497. Or combien cet uſage des liqueurs fortes n'eſt-il pas pernicieux pour ceux qui ſont attaqués de la petite Vérole? Voici dans les enterremens un excès de proportion de 497 qu'on ne peut s'empécher d'attri-

buer à cette cauſe funeſte. Mais les morts de la petite Vérole ſont à la totalité des enterremens comme un à dix, donc ſur 497 d'augmentation dans les enterremens attribués aux liqueurs fortes, on doit en imputer un dixieme ſur les petites Véroles. Il meurt donc 50 perſonnes de plus de cette maladie qui en auroient réchappé ſans cela. La proportion des morts de la petite Vérole eſt donc augmentée par rapport à celle de la totalité des petites Véroles: mais ſi nous avons trouvé que la ſeule conſidération de l'Hôpital des Enfans Trouvés mettoit la diminution de la mortalité de la petite Vérole en proportion avec celle de la population, les faits que nous venons de déduire prouvent que la petite Vérole loin de devenir tous les jours plus commune dans la ville de Londres, y paroît maintenant ſenſiblement moins fréquente que par le paſſé.

On s'eſt un peu étendu ſur cet article, parce que la choſe étant mainte-

nant examinée juridiquement, on a cru ne devoir rien négliger pour l'éclaircir, & qu'il y a apparence que ceux qui en ſont chargés ne ſe laiſſeront pas rebuter par des chifres ; mais voici d'autres faits qui frappent au premier coup d'œil.

Si l'Inoculation propageoit ſenſiblement la petite vérole naturelle dans la ville de Londres, on verroit les mortalités de cette Ville ſe ſoutenir à un certain point : mais je trouve qu'en 1753 par exemple, il n'en eſt mort que 774 perſonnes, nombre inférieur à celui de toutes les époques qui ont précédé l'Inoculation ; toute différence dans la population étant déduite. Pour mettre le Lecteur en état de mieux juger, nous allons mettre ſous ſes yeux le tableau des deux époques dont nous avons parlé.

Années.	*Mortalité de la petite vérole.*
1721.	2375
1722.	2167
1723.	3271

Années.	*Mortalité de la petite vérole.*
1724.	1227
1725.	3188
1726.	1569
1727.	2379
1728.	2105
1729.	2849
1730.	1914
1748.	1789
1749.	2625
1750.	1229
1751.	998
1752.	3538
1753.	774
1754.	2359
1755.	1988
1756.	1608
1757.	3296

Dans l'année 1758, qui ſuit cette époque, & qui eſt la derniere dont les regiſtres nous ſoient parvenus, il n'eſt mort que 1273 perſonnes de la petite Vérole. Je laiſſe maintenant au Lecteur à juger ſi l'Inoculation a propagé cette

maladie dans la ville de Londres, & ſi l'on voit que dans la derniere époque elle ait eu un progrès ſoutenu.

Que réſulte-t-il de tout ceci, qu'il ne faut apporter aucune précaution contre la contagion dans la pratique de l'Inoculation ? tant s'en faut que nous ayons cette idée, que nous avons commencé par convenir que la petite vérole Inoculée étant de même nature que l'autre, elle pouvoit ſe communiquer par contagion, mais nous nous contentons d'avancer,

1°. Que les principes ſur leſquels on s'eſt appuyé pour ſolliciter la défenſe d'Inoculer, ſont ou faux ou exagerés.

2°. Que pour raſſurer un petit nombre de perſonnes qui ne ſeroient pas mortes de peur, la continuation de la défenſe mettroit le poignard dans le cœur à nombre de peres ou de meres de famille qui verroient périr leurs enfans par une maladie qu'ils comptoient prévenir.

3°. Que les gens riches tranſigent

pour le peuple lorſqu'ils banniſſent l'Inoculation de la Capitale, puiſque tous les Citoyens reſpectables qui forment cette agrégation qu'on nomme le Peuple, ne ſont pas en état d'acheter des maiſons de campagne (*a*) & d'y faire venir des Médecins. Or je ſuis ſûr & je poſe en fait que le Peuple n'a point peur des Inoculés & n'a pas ſollicité l'Arrêt contre l'Inoculation. C'eſt pourtant dans ce Peuple qu'il meurt annuellement près de 2000 perſonnes de la petite Vérole. C'eſt pourtant de ce même Peuple qu'il faut éviter la deſtruction, car la dixieme partie que vous en ſauverez annuellement ne ſervira pas à ſurcharger une famille dont elle rendra le luxe plus difficile à ſoutenir, ſans toutefois le diminuer; elle ne remplira pas les Cloîtres ou les Ordres de célibataires, mais elle produira des ſoldats pour les armées, des ouvriers pour les manufactures, des

(*a*) Les maiſons de campagne même tiennent preſque toutes à des Fauxbourgs.

cultivateurs pour les terres, des contribuables pour les beſoins de l'Etat. (*a*).

Tâchons donc d'accorder tout le monde, enviſageons le bien public avec amour ; mais ne nous aveuglons pas ſur les inconvéniens. Il ſera aiſé aux gens riches de s'iſoler lorſqu'ils ſe feront inoculer, ſoit qu'ils ſe renferment dans leurs maiſons, ſoit qu'ils en prennent dans les Fauxbourgs, où ils auront ſoin de ſe renfermer auſſi. Mais ne voulez-vous pas que l'Inoculation répande la contagion parmi toutes les claſſes du Peuple, qui ne peuvent recourir à ces moyens, commencez par établir un Hôpital d'inoculation où l'on inoculera les pauvres gratis. L'Hôpital de Saint-Louis ſuffiſamment grand & ſuffiſamment iſolé, ſemble attendre depuis long-tems cette utile deſtination ; mais

(*a*) Une choſe qui nous a toujours frappé, c'eſt la différence du ſoin qu'on apporte généralement à multiplier & conſerver le gibier, avec ceux qu'on donne à la population, il eſt vrai qu'on a le plaiſir de tuer les lievres & les perdrix.

ſouvenez-vous que les riches & les pauvres ne ſont pas toute la Nation ; il eſt une claſſe moyenne, il en eſt plutôt dix compoſées de gens trop peu riches pour faire les frais de ſe tranſplanter pour l'inoculation, & trop aiſés pour vouloir accepter les ſecours qu'on ne donne & qu'on ne doit donner qu'aux véritables pauvres. Un Citoyen auſſi éclairé que zélé, avoit imaginé il y a déja longtems une maiſon de ſouſcription, à laquelle on donneroit une certaine ſomme par an pour acquérir le droit d'y être ſoigné en cas de maladies ; ce projet n'a pas réuſſi, peut-être parce que le tems de faire ce bien au public n'eſt pas encore arrivé, car les choſes utiles ont leur marche comme les vérités ; peut-être auſſi parce que le François n'eſt ni calculateur ni prévoyant. Mais que le Gouvernement aide & protége une maiſon où l'on inoculera pour une ſomme raiſonnable, comme par exemple de 80 liv. pour les quaran-

te jours que doit durer le traitement total : qu'il y ait dans cette maiſon des chambres à pluſieurs lits, où l'on inocule pour un prix plus modique, que dans cet hôpital & dans cette maiſon d'inoculation on apporte les mêmes précautions que dans l'Hôpital de Londres pour empêcher la contagion ; qu'on ait ſoin de s'y pourvoir de linges, habits, &c. pour en fournir les inoculés tandis qu'ils ſont dans la maiſon ; que les habits qui leur appartiennent ſoient dépoſés dans un magazin iſolé de la maiſon, qu'on ne leur rende ces habits qu'après leur avoir fait ſubir des fumigations, & qu'on rempliſſe enfin tous les objets utiles qui ſe préſenteront en foule à une adminiſtration ſage, & alors tout le monde ſera content, car chacun pourra ſe faire inoculer ſuivant ſes moyens, & ceux qui craignent la petite vérole ſans vouloir ſe faire inoculer, auront la conſolation de voir que non-ſeulement les inoculés ne propageront pas le venin,

mais encore que les inoculations retireront journellement du ſein de la ſociété les petites véroles fortuites & naturelles, les plus dangereuſes de toutes, puiſqu'on ne peut ſouvent en prévenir la communication.

Il nous reſte encore un mot à dire, & c'eſt pour les Médecins. Je ne penſe pas comme Milady Worthley Montague, (*a*) qu'il ſera difficile de trouver un Médecin qui veuille ſacrifier une branche de revenu auſſi conſidérable que la petite vérole. L'exemple de M. Petit & quelques autres de ſes confreres, ſuffit ſeul pour nous raſſurer ſur ce doute; mais comme l'intérêt perſonnel influe toujours beaucoup ſur nos jugemens, même à notre inſçu, nous prétendons (& c'eſt peut-être la ſeule occaſion où on puiſſe nous taxer de préſomption,) nous prétendons éclairer les Médecins ſur leurs propres intérêts. La mortalité de la petite vérole eſt à peu près le dixieme

(*a*) Voyez le Mercure de Juillet 1763.

de la mortalité générale ; or comme dans la mortalité générale il entre des accidens, les maladies vives, les enfans qui meurent au berceau, les fauſſes couches, les maladies chirurgicales, on peut conſidérer les petites véroles comme faiſant au moins le ſixieme des maladies exiſtantes dans les Villes. On ne parle pas ici des rhumes, des vapeurs & autres maladies de langeur que nous reléguons dans la claſſe des infirmités. Voilà donc me dira-t-on, le ſixieme du revenu des Médecins qu'on ſe diſpoſe à leur enlever par l'Inoculation ; mais on ne fait pas attention que les petites véroles fortuites ne venant que ſucceſſivement, il y aura d'ici à dix ans beaucoup plus d'Inoculations qu'il n'y auroit eu de petites véroles naturelles dans le cours ordinaire des choſes, ce qui préſente d'abord un profit clair & immédiat ; d'ailleurs il meurt ordinairement un ſeptieme des malades de la petite vérole naturelle ; ces malades n'ont appellé

le Médecin pour la plupart, que vers le deuxieme de la maladie, & ils meurent dans le ſeptiéme ou le neuviéme; il n'y a donc que cinq ou ſix jours de ſoins, tandis que 1°. les inoculés ne meurent pas, & qu'au lieu de dix ou douze jours de ſoins pour ceux qui réchappent, & de cinq ou ſept pour ceux qui meurent, il y a tout le tems de la préparation de l'Inoculation & de la maladie, ce qui fait toujours près de quarante jours de ſoin, ſur tout dans ces momens-ci où l'on prend plus de précaution. On m'objectera peut-être qu'il s'établira des Inoculateurs en titre, qui feront monopole de cette méthode, & qui ôteront ainſi non pas le pain, mais la petite vérole de la main au reſte de la faculté; mais outre que je ne crois pas que cela arrive jamais, puiſque le plus renommé des Inoculateurs eſt le premier à dire que tous ſes confreres peuvent inoculer auſſi bien que lui: il ne tient qu'aux Médecins de prévenir

cet inconvénient en inoculant eux-même, & en ne s'obſtinant plus à diſſimuler l'approbation intérieure qu'ils donnent à cette méthode. Pour nous & tous les partiſans de l'Inoculation, nous deſirons qu'elle ſe naturaliſe dans la faculté, & qu'elle ſoit pratiquée par les Médecins François, afin que la jalouſie ne combatte plus contre les nouvelles découvertes, & que l'humanité ne ſouffre pas de ces combats, qui ſeront toujours inutiles; car je prédis qu'il viendra des Inoculateurs du Nord, du Midy, de l'Orient & de l'Occident.

Maintenant que nous croyons avoir contenté tout le monde, puiſque nous avons raſſuré les perſonnes timides ſur la contagion qu'elles croyoient exiſter déja dans Paris, que nous leur avons montré les moyens de la prévenir par la ſuite, & que nous avons fait voir aux Médecins qu'ils trouveroient leur profit à inoculer, il ne nous reſte plus qu'à demander qu'on rende à l'Inocu-

lation ſon activité, de crainte que tandis que les uns délibérent, les autres ne diſent Ολεκοντο δὲ λαοι *interibant verò populi.*

FIN.